



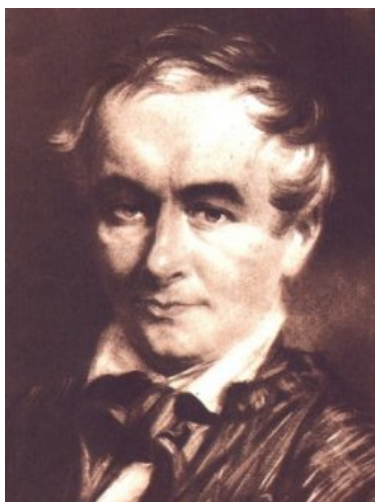
www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Prosper MÉRIMÉE

(France)

(1803-1870)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout *'Mateo Falcone'*, *'Federigo'*, *'Le vase étrusque'*,
'Les âmes du purgatoire', *'La Vénus d'Ille'*, *'Colomba'*,
'Arsène Guillot', *'Carmen'*, *'L'abbé Aubain'*,
'Il viccolo di Madama Lucrezia', *'Lokis'*, *'La chambre bleue'*,
'Djoûmane',
nouvelles qui sont étudiées dans des fichiers particuliers).**

Bonne lecture !

Le 5 vendémiaire an XII (27 septembre 1803), naquit à Paris, 7 Carré Sainte-Geneviève, près du Panthéon, un enfant qui reçut le nom de Prosper, nom alors nullement insolite mais dont l'écrivain devait souvent enrager. Il était le fils unique de Léonor Mérimée, qui avait quarante-six ans, peintre néo-classique banal mais reconnu et un amateur d'art éclairé, passionné par la chimie des peintures et des vernis, grand connaisseur des écoles flamande et italienne, esprit inventif et industriel, qui était professeur de dessin à l'École polytechnique avant d'être nommé en 1807 secrétaire de l'École des beaux-arts.

Prosper ressemblait physiquement à sa mère, Anne-Louise Moreau, qui n'avait que vingt-huit ans, était artiste elle aussi, avait été l'élève de son mari, était une bonne portraitiste et enseignait, elle aussi, le dessin. C'était une femme autoritaire et raisonneuse, peu encline aux effusions, cultivée, attachée à la tradition des Lumières et très ouverte aux idées libérales.

Aussi Prosper ne fut-il pas baptisé, ce qui n'était pas étonnant dans une France assez profondément déchristianisée. Il allait rester fidèle, sa vie durant, aux convictions athées de ses parents. Il hérita de sa mère son bon sens pratique, son horreur de l'emphase, son scepticisme voltairien et sa tranquille incrédulité. Elle lui fit contracter, à l'âge de cinq ans, son «ironie profonde», car, pour une faute vénielle, elle l'avait éloignée de l'atelier où elle était occupée à peindre ; il rentra dans la pièce le visage en larmes, et à genoux se traîna vers elle qui, naturellement moqueuse, éclata de rire à sa vue : «L'idée d'être dupe le révolta, il jura de réprimer une sensibilité si humiliante et tint parole.» (Taine). Il tint d'elle la devise qu'il adopta : «Souviens-toi de te défier».

L'influence de ces artistes, qui avaient un solide bagage intellectuel et artistique datant du XVIIIe siècle, mais ne s'engageaient guère dans les courants culturels naissants, qui manquaient d'enthousiasme et traversèrent en spectateurs indifférents la Révolution et l'Empire, qui n'avaient pas une vie très aisée mais intéressante et calme, fut évidemment prépondérante : l'enfant allait grandir dans l'atelier de sa mère, qui était entourée d'élèves ; son père lui enseigna le dessin, le familiarisa avec la peinture, le sensibilisa à des questions de technique. Il allait sa vie durant ne cesser de dessiner et de peindre. Comme, en 1816, son père installa l'École des beaux-arts dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, où se trouvaient les sculptures du musée des monuments français, la passion de Mérimée pour les monuments et les œuvres d'art, sa curiosité du passé, prirent là leur essor premier. On lui donna aussi le goût des lettres, et, sous l'influence de sa mère, il lut beaucoup, notamment la littérature anglaise, l'une des sources principales du romantisme français naissant.

Chez les Mérimée, on recevait de nombreux artistes, français et anglais, car l'anglophilie était affirmée, la grand-mère ayant vécu dix-sept ans en Angleterre, les parents étant versés dans la culture anglaise, ce qui fait qu'à quinze ans, Prosper maîtrisait la langue qu'il pratiqua avec les élèves de sa mère venues d'outre-Manche ; parmi elles, se trouvaient les sœurs Lagden, Fanny et Emma, qui allaient tenir sa maison pendant les dernières années de sa vie.

Solitaire, car il n'avait ni frère, ni sœur, ni camarades, orgueilleux, timide, il eut une enfance terne et strictement citadine : pas un seul séjour à la campagne n'ouvrit ses yeux sur les paysages et sur le monde animal, et cette lacune allait se répercuter dans son œuvre. À l'âge de sept ans, apprenant le mariage de mademoiselle Dubost, une élève de sa mère, il eut son premier chagrin d'amour.

À partir de 1811, il commença, au lycée Napoléon (appelé ensuite lycée Henri-IV) où il fut externe libre, ses études secondaires qu'il fit avec conscience et efficacité, étant surveillé dans son travail par sa mère, trouvant dans des lectures véhémentes et brutales assez de rêve et d'évasion. Il lut en effet des biographies des brigands Cartouche, qui fut rompu en place de Grève, et de Mandrin, qui fut brûlé à Valence ; des vies de flibustiers célèbres. Déjà s'affirma son goût pour les hors-la-loi. L'anglophilie de son milieu familial ouvrit sa sensibilité aux charmes de la langue et de la littérature anglaises. Comme les autres romantiques, il se forma sous la Restauration avec la nostalgie de la Révolution et de Napoléon.

Au lycée, il eut pour camarades des fils de l'élite parisienne, parmi lesquels Adrien et Antoine de Jussieu, Charles Lenormant, Albert Stapfer et Jean-Jacques Ampère, le fils du savant.

En 1814, il fut frappé par l'occupation de Paris par les Russes, les Prussiens et les Autrichiens. Il vit des cosaques sur les Champs-Élysées, et cela lui donna peut-être le goût de la Russie mystérieuse

dont il allait plus tard étudier la langue et la littérature. L'évènement allait rester gravé dans son souvenir.

Il acheva sans grand brio ses études secondaires, s'intéressant de moins en moins à un enseignement presque uniquement littéraire, où la dissertation oratoire habitait les élèves à l'emphase. Un de ses maîtres, Naud, qui exerça sur lui une influence certaine, lui recommanda au contraire la brièveté et l'exactitude, l'exhortant sans cesse à «ramasser la pensée» et à «brider la phrase». Il réagit contre *"La nouvelle Héloïse"* de Jean-Jacques Rousseau, les *"Idylles"* de Gessner, *"Paul et Virginie"* de Bernardin de Saint-Pierre, *"Atala"* et *"René"* de Chateaubriand, ce qui allait lui faire dire : *"Dans notre jeunesse, nous avons été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs [...] Nous voulions être forts et nous nous moquions de la sensiblerie."* (*"Portraits historiques et littéraires"*).

Il confia : *"Sortant du collège, je l'avouerai à ma honte, j'avais perdu quelque temps à étudier les sciences occultes et même plusieurs fois j'avais tenté de conjurer l'esprit des ténèbres."* En effet, ayant toujours eu une prédilection pour le bizarre, il se prit de passion pour les expériences de magie, se plongea, pendant presque six mois, comme le font bien des adolescents avides d'appréhender le sens caché des choses, dans *"Le monde enchanté"* de Balthazar Bekker, *"Le traité des apparitions"* de Dom Calmet, *"La magie naturelle"* de Jean-Baptiste Porta ; lut les auteurs fantastiques de la fin du XVIIIe siècle, comme Cazotte et surtout les romanciers «gothiques» anglais. Il allait ensuite, par pur jeu intellectuel, conserver ce goût pour l'extraordinaire, et le développer au fil de lectures axées sur les mythologies et sur les légendes léguées par les civilisations anciennes ou par des cultures étrangères.

Il désirait faire de la peinture, mais son père, bien que peintre lui-même, l'en dissuada et l'orienta vers le droit, carrière où s'était illustré son grand-père, François Mérimée, qui avait été un éminent avocat du parlement de Rouen et l'intendant du maréchal de Broglie. Après avoir, le 2 novembre 1819, pris sa première inscription à la faculté de droit, il en suivit les cours sans intention de carrière de 1820 à 1823.

Bourgeois élégant, tiré à quatre épingles dans la mesure que lui permettaient sa situation et de sa bourse, il commença à être ce mondain qu'il fut toute sa vie. Il fréquentait les milieux d'artistes, les théâtres, les restaurants, organisait fréquemment des parties de plaisir. S'il n'avait pas de nom, ni de fortune ; si ses positions libérales et religieuses l'écartaient des milieux de la Cour, du Faubourg Saint-Germain et des grandes institutions académiques ; s'il n'avait pas non plus produit une oeuvre qui pût faire éclat ou créer une vogue, grâce à son père et à ses camarades de lycée, il disposait de nombreuses relations et avait aussi ses entrées dans de nombreux salons de l'élite parisienne. Portant le masque dédaigneux d'un dandy anglo-mane, mais en fait de très bonne compagnie et spirituel, il était recherché. Jean-Jacques Ampère l'introduisit dans le salon de la vieillissante Mme Récamier, qu'il brocarda sans indulgence car il y bâilla à la lecture des oeuvres de Chateaubriand, mais y fit la connaissance de Villemain, Augustin Thierry, Montalembert, Benjamin Constant, Tocqueville, etc.. Par Albert Stapfer, il accéda au cercle du père de celui-ci où il rencontra Victor Hugo, Victor Cousin, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Girardin, Rossini, Fenimore Cooper, «le Walter Scott» américain. Chez le baron Gérard, le peintre, il côtoya Ingres, Delacroix, David d'Angers, Charles Lenormand, Latouche. Chez Cuvier, il goûta la compagnie de la belle-fille de l'hôte, Sophie Duvaucel, jeune femme cultivée et spirituelle. Il prit ses marques dans les salons libéraux-bonapartistes (où l'on s'exclamait «sur la bêtise des Bourbons»). Chez Joseph Lingay, dès l'été de 1822, il rencontra Stendhal, qui, de vingt ans son aîné, était de retour d'Italie, et qui le dépeignit ainsi : «Un pauvre jeune homme en redingote grise et si laid avec son nez retroussé. Ce jeune homme avait quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant. Ses yeux petits et sans expression avaient un air toujours le même, et cet air était méchant.» On comprend que Mérimée ait été devant lui d'abord réservé, sobre de mouvements comme de paroles, ne laissant guère deviner sa pensée que par l'expression fréquemment ironique de son regard et de ses lèvres. Mais, bientôt, ils furent unis par une complicité à humeurs, une orageuse amitié. L'aîné lui communiqua son admiration pour Shakespeare et Walter Scott. Ils affirmaient leur liberté face à l'austérité morale, qui régnait sous Charles X, face à l'étroite dévotion qui caractérisait alors la société. Ils haïssaient ce temps d'hypocrisie, ce monde du profit et de la bassesse.

Fasciné par Byron mais aussi par les "*Chants*" de Milton, il commença à s'occuper de littérature, traduisant, en 1820, avec Jean-Jacques Ampère, Ossian, le pseudo-barde écossais inventé par James Macpherson, et ébauchant ses premières œuvres qui témoignèrent d'un romantisme, peut-être irrévérencieux, mais orthodoxe :

- "*Cromwell*", une tragédie en prose sur un sujet alors en vogue, dont, à la fin de 1822, il donna lecture chez son ami Viollet-le-Duc, mais dont il n'est rien resté ;
- "*Les Espagnols en Danemark*" et "*Une femme est un diable*", comédies faites «*d'après les principes dits communément romantiques*» ;
- "*La bataille*", un roman terminé en 1824, mais dont un seul chapitre a été retrouvé (et publié en 1937). D'emblée, tout en empruntant aux thèmes en vogue, il se démarquait de l'exubérance romantique, de l'emphase de Victor Hugo, adoptant, dans ce récit à la forme séquentielle, presque dramaturgique, à l'action rapide et à la chute abrupte, un style concis, des dialogues sobres, qui annonçaient ce qui constituerait son originalité.

Le 26 août 1823, il obtint sa licence de droit. La même année, il fut exempté du service militaire, pour faiblesse de constitution. Reçu avocat, il entra au ministère du commerce.

Mais son attention fut davantage sollicitée par l'expédition d'Espagne, menée par Louis XVIII pour rétablir le roi Ferdinand VII sur son trône (ce qui indigna son cœur de libéral), et par la publication du premier volume des "*Chefs-d'œuvre du théâtre étranger*", consacré au théâtre espagnol : il se plongea dans la lecture de Calderon et de Lope de Vega. Ce fut ainsi que naquit son intérêt pour l'Espagne, et qu'il commença à apprendre l'espagnol, langue qu'il allait posséder à fond.

Le 13 mars 1825, il se rendit pour la première fois dans le «grenier» du peintre raté et critique d'art Étienne Delécluze, où il rencontrait Courier, Cousin, Stendhal, Sainte-Beuve, Vitet, Delacroix, Musset, David d'Angers, Fauriel, la famille Cuvier, et d'autres qui y élaboraient le romantisme libéral, intervenaient avec vigueur dans les querelles autour du classicisme que réunissait "Le globe", revue à laquelle il collabora aussi.

Il retourna le lendemain chez Delécluze pour donner lecture de ses pièces, "*Les Espagnols en Danemark*" et "*Une femme est un diable*". Mais son débit trop rapide empêcha les auditeurs de bien suivre. Le 27 mars, ce fut Jean-Jacques Ampère qui lut, toujours chez Delécluze, devant un auditoire plus nombreux, d'autres de ses pièces : "*Le ciel et l'enfer*", "*L'amour africain*".

Ayant, le 13, le 16, le 23 et le 25 novembre 1824, publié dans "Le globe" quatre articles sur le théâtre espagnol et sur le théâtre moderne, il sembla poursuivre dans la même voie :

"Le théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole"
(mai 1825)

Recueil de six pièces de théâtre

Dans une préface signée Joseph l'Étrange (ce seul nom suffisait pour suggérer le caractère factice du livre mais permettait aussi d'éviter des ennuis avec la censure), Mérimée se présentait comme l'éditeur et le simple traducteur de l'espagnol de ces œuvres dramatiques écrites par Clara Gazul, «*arrière-petite-fille du tendre Maure Gazul..., née d'une bohémienne sous un oranger, dans le royaume de Grenade*», et qui aurait échappé à la tutelle d'un inquisiteur pour, actrice aux prunelles de feu, prototype d'autres terribles Vénus, entrer au grand théâtre de Cadix puis se réfugier en Angleterre.

Pour le frontispice de l'édition, Delécluze avait dessiné le prétendu portrait de cette Clara Gazul, d'après le visage de Mérimée, qui souhaitait à l'évidence être reconnu (un dessin complémentaire permettait aux intimes, par la superposition des deux images, de reconnaître ses traits).

“Les Espagnols en Danemark”
(1825)

Drame en prose

En 1808, dans l'île de Fionie, à la demande de Napoléon, le roi Charles XIV de Suède (Charles Jean-Baptiste Bernadotte) a rassemblé quinze mille hommes pour seconder dans le Nord les opérations de l'armée impériale. Ces troupes sont placées sous les ordres d'un officier espagnol, le marquis de la Romana ; mais ce dernier, ayant appris l'invasion de son pays par les Français, décide de rentrer en Espagne et négocie secrètement avec les envoyés espagnols à Londres. Cependant, les services français d'espionnage, cependant, sont alertés, et une jeune et jolie femme, Mme de Coulanges (de son vrai nom Élisabeth Leblanc), vient d'arriver en mission, accompagnée de sa mère. Mais Élisabeth s'éprend de don Juan Diaz, séduisant colonel et aide de camp de la Romana, qu'elle était chargée de surveiller, et ce dernier l'aime déjà à la folie. Ayant pénétré dans sa chambre, elle lui révèle que les projets des Espagnols sont connus, tout en se refusant à livrer le nom de celui qui épie leurs agissements. Or on apprend bientôt que cet agent n'est autre (sous une fausse identité) que... le propre frère d'Élisabeth Leblanc qui a reçu pour instructions d'empêcher que les Anglais n'arrivent en Fionie avant les Français. Après un dîner-embuscade dont les péripéties tournent finalement à l'avantage des Espagnols, Mme de Coulanges (qui a fait à don Juan l'aveu complet de son indignité) décide de partir avec lui.

Commentaire

«*La pureté de l'amour rachète toutes les flétrissures imposées par la société et l'éducation*» : tel est le sujet de la pièce. Divisée en trois journées, elle est libérée de la contrainte des unités, et se rattache aux scènes historiques dont Stendhal venait de souhaiter la venue dans *“Racine et Shakespeare”*. Faisant souvent penser à une opérette, elle vaut beaucoup plus par la satire que par l'étude des sentiments. Mérimée y a campé notamment un résident français au Danemark qui est un fantoche très réussi. Il présenta l'Espagne comme le pays de l'anti-progrès, opposé à la France et à l'Italie.

“Une femme est un diable ou La tentation de saint Antoine”

Drame en prose

En Espagne, deux vieux inquisiteurs incroyants et cyniques, frère Rafaël et frère Domingo, siègent dans le tribunal où comparaît la belle Mariquita, qui est accusée de sorcellerie. Préside le tribunal leur jeune supérieur, frère Antoine qui, tourmenté par l'image d'une femme, reconnaît en Mariquita celle qui hante ses rêves. Incapable de résister à la tentation, il tue frère Rafaël qui lui disputait la jeune fille, renonce à ses vœux et s'enfuit avec la «*diabliesse*».

Commentaire

Dans cette courte pièce, qui au dire de l'auteur n'est qu'une «*bluette*», une «*plaisanterie*», où Mariquita (dont Clara Gazul fut le prototype) est une imitation folklorique du diable, on perçoit bien l'empreinte du *“Diable amoureux”* de Cazotte et du *“Moine”* de Lewis, qu'il imita au plus près. Le schéma narratif annonce *“Carmen”*.

‘L'amour africain’

Comédie

À Cordoue, sous le règne d'Abdérame, avec une frénésie qui se ressent du Sahara, une tragique rivalité amoureuse oppose deux amis, le riche Hadji Nouman et le bédouin Zein ben Humeida, qui lui sauva la vie dans le désert. Tous deux épris de la belle captive Mojana, ils en viennent au sabre : Hadji blesse mortellement Zein, puis, fou de chagrin, poignarde Mojana.

Commentaire

Dès 1827, de jeunes romantiques montèrent la pièce mais sans succès.
En mai 1926, la compagnie Pitoëff en donna plusieurs représentations.

‘Inès Mendo ou Le préjugé vaincu’

Drame

À Monclar (Galice), en 1640, un jeune noble, don Esteban de Mendoza, veut épouser Inès dont il est aimé. Mais elle est la fille de Juan Mendo, honnête paysan exerçant les fonctions de bourreau. Don Luis, père d'Esteban, qui a finalement consenti à cette union, demande pour son fils la main de la jeune fille. Mais, avec un fier bon sens, Mendo refuse, en plein accord avec Inès qui, héroïquement, se sacrifie. Dans l'intervalle, don Esteban tue en duel son ami don Carlos, fils de l'alcade de Monclar, qui lui avait confié son projet de séduire Inès. Don Esteban, emprisonné, va être mis à mort, mais Juan Mendo, au moment de l'exécuter, se coupe la main droite. Ému par un tel acte, le roi pardonne au meurtrier et Esteban épousera Inès.

Commentaire

Cette tragique histoire d'une mésalliance porte en épigraphe cette parole de Sancho Pança à sa femme qui voulait marier leur fille à un gentilhomme : «Qu'elle soit madame, et qu'il en arrive ce qu'il pourra !»

‘Inès Mendo ou Le triomphe du préjugé’

Drame

Inès est devenue baronne de Mendoza ; mais son mari, bien qu'il s'en défende, souffre dans son amour-propre de se voir *«appareillé pour la vie avec une paysanne sans éducation»*, comme le lui reproche son ancienne maîtresse, la duchesse de Montalvan. Celle-ci fait si bien que don Esteban, trahissant Inès, rejoint au Portugal la grande dame qui se double d'une conspiratrice. Inès entre au couvent, et, lorsque son mari lui revient repent, elle meurt dans ses bras. Ce que voyant, Juan Mendo dit à son gendre : *«Aujourd'hui, je me fais votre juge et votre bourreau»*... et lui tire un coup de pistolet.

Commentaire

Cette deuxième pièce a pour thème la rivalité de la femme du monde et de la campagnarde, avec cette référence liminaire à Don Quichotte : «Si tu changes ses sabots pour des escarpins, la jeune fille ne s'y retrouvera plus et, à chaque pas, elle fera mille bourdes.»

‘Le ciel et l'enfer’

Tragi-comédie

Dona Urraca, coquette de Valence, reçoit son confesseur, frère Bartolomé, maître fourbe et inquisiteur. C'est le mercredi des Cendres, mais le moine ne dédaigne pas pour autant les conserves de roses et le marasquin. Frivole et pieuse, Urraca se confesse dans le boudoir, et frère Bartolomé lui extorque par ruse l'aveu que son amant, le jeune athée don Pablo Romero, est l'auteur d'un pamphlet contre l'Inquisition. Don Pablo est incarcéré, mais Urraca s'enfuit avec lui, après avoir tué son confesseur d'un coup de poignard dans le dos, «comme un taureau».

Commentaire

Dans cette tragi-comédie un peu outrée, Mérimée se déchaîna avec verve contre la «monacaille».

Commentaire sur l'ensemble

Ces saynètes (comédies ou mélodrames), à l'intrigue resserrée, destinées à la lecture («spectacles dans un fauteuil» à la façon de Musset), furent écrites sous l'influence des «comedias» du Siècle d'or espagnol et, en même temps, illustraient la théorie du drame moderne exposée par Stendhal (*“Racine et Shakespeare”*, 1823) et que suivait Mérimée, qui était convaincu de la nécessité de rénover le théâtre français. Elles marquaient bien une date assez importante dans l'histoire de la lutte entre le théâtre classique et le théâtre romantique, celle où celui-ci allait triompher. Modernes quant au sujet, comme le voulait Stendhal, ces pièces offrent le mélange de comique et de tragique qu'allait préconiser Victor Hugo, et l'on y bafoue sans scrupule les unités de temps et de lieu. Livresque, littéraire, parfois même frisant le pastiche, ce théâtre souple, un peu grêle mais si original, garde une étonnante fraîcheur. On y reconnaît tout ensemble le ton des philosophes du XVIIIe siècle et les couleurs d'un cosmopolitisme raffiné où se coudoient Shakespeare, Calderôn, Lope de Vega. Mérimée imitait aussi le théâtre plein d'esprit et de saveur de Musset. Mais ce qui le distingue surtout, c'est la préférence si marquée de Mérimée pour l'Espagne, une capiteuse Espagne de fantaisie, propice aux passions violentes, aux plus terribles drames de l'amour, accueillante à l'ironie de l'auteur, à sa désinvolture, à sa haine des cagots, et pour tout dire à son romantisme. La qualité de la supercherie supposait bien des lectures, un instinct déjà très affirmé.

La vente du livre fut médiocre, mais le succès de cette mystification fut retentissant. Toutes ces pièces, insolentes, rapides, intelligentes, sont trop peu jouées.

Le 30 novembre 1825, Mérimée se joignit aux étudiants qui suivirent les obsèques du général Foy, soldat de Napoléon puis illustre tribun, et David d'Angers, dans ses bas-reliefs du tombeau, le représenta parmi ceux qui portèrent son corps.

En 1826, lui, qui passait pour un hispanisant de qualité, écrivit une *‘Étude sur Cervantès’*, publiée comme préface à *‘Don Quichotte’* que Filleau de Saint-Martin venait de traduire en français. À la différence de ses contemporains (Hugo, Chasles, Gautier) qui avaient tendance à se servir de don Quichotte pour illustrer leurs conceptions de l'idéal romantique et du grotesque, il resta au plus près du texte de Cervantès. Il ne sépara pas don Quichotte du pays dans lequel il était né : il voyait en lui (comme d'ailleurs dans son auteur) un représentant fidèle de l'Espagne et de l'âme espagnole.

En avril, il fit son premier séjour à Londres, et y retourna en août pour y rester jusqu'en novembre. Il s'y fit des amis intimes, Sutton Sharpe et Panizzi (carbonaro condamné à mort par contumace et qui, naturalisé anglais, devint conservateur au “British Museum”). Il allait revenir souvent en Angleterre, prenant à chaque voyage la «température» du pays, expérience qui lui importait parce que, tout au long de sa vie, il continua à souhaiter un rapprochement franco-britannique qui lui paraissait être la garantie de l'équilibre européen. Il se moqua de la cuisine insipide, des femmes qui manquent de

beauté, de l'absence de conversation qui obligeait les convives, aussitôt le dîner fini, à se réfugier dans les journaux. Toutefois, l'essentiel reste qu'il attribua souvent la valeur de modèles aux institutions culturelles anglaises.

Mérimée entra en relations épistolaires avec Goethe.

En 1827, tout en fréquentant des artistes et en s'exerçant, comme disait son père, à «barbouiller», il se livra à une autre supercherie étrangère, qu'il justifia par la nécessité : l'oeuvre n'aurait été écrite que pour financer un voyage, qu'il projetait de faire avec Jean-Jacques Ampère, vers Venise, Trieste puis Raguse. «*Nous étions fort légers d'argent. Je proposai alors d'écrire d'avance notre voyage, de le vendre à un libraire et d'employer le prix à voir si nous nous étions beaucoup trompés. Je demandai pour ma part à colliger les poésies populaires et à les traduire. On me mit au défi, et le lendemain, j'apportai à mon compagnon de voyage cinq ou six de ces traductions*». Il avait en fait rédigé une suite de poèmes dans le style populaire slave. Passant l'automne à la campagne, chez son ami Stapfer, il consacra quelques heures, chaque matin, pendant quinze jours, à écrire ces fictives ballades, censément récoltées au cours de son itinéraire vers l'est. Il releva ce difficile pari, qui exigeait culture et talent, et fit paraître sous l'anonymat :

“La guzla”

ou

“Choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine”

(juillet 1827)

Vingt-huit poèmes

Commentaire

Dans la préface au recueil, Mérimée expliqua que la «guzla» est une sorte de guitare à une seule corde de crin, dont les ménestrels de Serbie se servaient pour accompagner leurs récits. Mais «guzla» est aussi, autre mystification, l'anagramme de «Gazul». Il exposa un savoir théorique, rapporta des anecdotes censées illustrer ce savoir.

Après l'abbé Fortis (*Voyage en Dalmatie*, 1778) et Charles Nodier (*“Jean Sbogar”* [1818] ; *“Smarra”* [1821]), il avait choisi à son tour d'explorer le monde slave. Il n'avait évidemment pas visité l'Illyrie où il prétendait avoir recueilli ses poèmes, mais, malgré l'apparente désinvolture d'un tel projet, tout en faisant mine de s'amuser, il avait consciemment travaillé. L'abbé Fortis lui fournit de précieux renseignements sur la couleur locale : les pleureuses, les tavernes bondées de francs buveurs, les «vendettas» inexpiables ou les rites du mariage. Il emprunta à un article signé Pouqueville lorsqu'il parla de l'asservissement de la femme. Il pilla un chapitre entier de Dom Calmet, pour évoquer, dans la préface, un «*témoignage personnel et vécu*» d'un cas de vampirisme et plusieurs variations autour de ce thème, pour décrire les rites autour du cadavre ou pour citer des formules d'injures. Il trouva une aide dans la connaissance des pays slaves de son ami Fulgence Fresnel. Sa curiosité linguistique s'étant étendue aussi aux langues slaves, il avait, aidé d'un ami russe, traduit une ballade serbe, *“La triste ballade de l'épouse d'Hassan Aga”*, qu'il joignit à celles qu'il inventa, les présentant comme d'authentiques créations populaires, prétendant que la traduction était «*l'oeuvre d'un poète italien naturalisé français, fils d'une Morlaque de Spalato*», Hyacinthe Maglanovich, grand spécialiste de l'Illyrie, sur lequel il prit le soin de produire une notice, tout comme il avait su inventer une vie à Clara Gazul.

Il reproduisit les noms, introduisit quelques mots illyriens destinés à donner la couleur locale, décrivit les coutumes (fêtes, enterrements, mariages), rapporta des superstitions (par exemple, il faut cracher au visage d'un enfant pour le protéger d'une malédiction), sut reconstituer toute une atmosphère à partir d'un détail.

Il marqua son goût d'une poésie barbare par sa présentation du chant illyrique : «*À la fin de chaque vers le chanteur pousse un grand cri, ou plutôt un hurlement, semblable à celui d'un loup blessé. On*

entend ces cris de fort loin dans les montagnes, et il faut y être accoutumé pour penser qu'ils sortent d'une bouche humaine.»

Les ballades sont souvent des présentations brutales d'histoires fantastiques de vampires. En effet, après Goethe, Polidori / Byron, Nodier, Fauriel, Mérimée s'intéressa à ce thème. Il afficha volontiers ses sources : Dom Calmet (*'Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits et sur les revenants et les vampires'* [1746]), Porta (*'La magie naturelle ou les secrets et miracles de la nature'* [1631]). Mais, chez lui, le vampire n'est pas fondamentalement méchant, est porteur aussi de sentiments positifs : il agit souvent par amour ou pour protéger ceux qui lui sont chers ; il subit comme une fatalité la malédiction qui les sépare du reste du monde, et à laquelle il ne peut se soustraire. Pour lui, ces superstitions procédaient tout naturellement de l'imagination des peuples primitifs, en particulier des peuples des Balkans.

Si le livre ne fut pas signé, le faussaire ne se cacha guère par le retour des mêmes procédés parodiques. Mais, hormis le cercle de ses intimes, tenus dans le secret, le public ne prit pas garde qu'une mystification se cachait derrière cette prétendue anthologie érudite. Il faut croire qu'il avait bien assimilé les éléments trouvés dans ses sources, puisque, à l'heure où l'Europe romantique s'enflammait pour les trésors réels ou supposés de la poésie populaire, de brillants spécialistes de l'Orient se laissèrent duper par ce brillant pastiche. Fauriel, un vrai savant auteur des *'Chants populaires de la Grèce moderne'*, se consacra à un patient travail de recension, et n'apprécia pas ensuite d'avoir été la dupe de ce qui se révéla être une plaisanterie ; sa colère fut un couronnement pour Mérimée, qui y vit le témoignage de la crédibilité de son pastiche ; cependant, la querelle ne dura pas, et Fauriel allait inviter Mérimée à apprendre le serbe. Plusieurs pièces furent traduites en allemand par un érudit très zélé qui en inséra dans une anthologie de la poésie lyrique slave, déclarant avoir pu retrouver «à travers la merveilleuse traduction française» le mètre des vers illyriques. Pouchkine lui-même, ravi par leur originalité, demanda la permission d'en traduire quelques-unes en russe (ce qui, déclara Mérimée, serait la même chose que traduire en portugais les *'Lettres d'une religieuse portugaise'*). Le poète polonais Mickiewicz aussi fut mystifié. Seul Goethe, rendu méfiant par la première livraison du jeune faussaire, flaira que *'La guzla'* était la petite soeur de la Gazul, et dévoila la supercherie, dès avant que Mérimée ne lui fasse parvenir un exemplaire dédicacée par *«l'auteur de Clara Gazul»*. Il était aux anges. Cependant, il fut cependant un peu gêné quand *'La guzla'* fut traduite en russe, trois ans après sa parution, et avoua à son ami Serge Sobolevski, dans une lettre du 18 janvier 1835, qu'il se sentait *«fier et honteux à la fois de l'avoir attrapé»*.

Comme la violence de l'œuvre heurta souvent les lecteurs, l'espérance de profit, qui était à l'origine du livre, fut déçue : il ne se vendit à Paris, de la première édition, qu'une douzaine d'exemplaires. Mérimée confia : *«Le coeur me saigne encore en pensant au pauvre éditeur qui fit les frais de cette mystification, mais si les Français ne me lurent point, les étrangers et les juges compétents me rendirent bien justice»*. Privée du succès marchand, *'La guzla'* dut donc se contenter d'un succès d'estime venu des critiques.

Mérimée se décida à avouer, dans sa préface à la deuxième édition, que, par ce compte rendu imaginaire d'un voyage en Dalmatie, il avait voulu seulement se procurer l'argent nécessaire pour accomplir ce voyage.

En 1827, Mérimée devint l'amant de Mme Émilie Lacoste, beauté spirituelle et mondaine qu'il allait dépeindre sous les traits de Diane de Turgis dans la *'Chronique du temps de Charles IX'* et sous ceux de Mme de Coursy dans *'Le vase étrusque'*. Au début de janvier 1828, il fut provoqué en duel par le mari, Félix Lacoste, qui avait découvert des lettres édifiantes. Alors que Mérimée, galant homme, tira en l'air, le mari à l'honneur intraitable lui logea trois balles au bras et à l'épaule gauche. Cependant, sa liaison avec Mme Lacoste allait se prolonger jusqu'en 1832. On a supposé qu'il fut le père de l'écrivain Duranty, fils de Mme Lacoste, né le 7 juin 1833. Mais l'hypothèse est peu vraisemblable.

Cette année-là, comme il étudiait le grec moderne, Stendhal se moqua de lui : *«Vous êtes sur le champ de bataille ; ce n'est plus le temps de polir votre fusil ; il faut tirer.»* (*'H.B.'*).

Il publia anonymement, en déclarant que cela avait été écrit «*par l'auteur du Théâtre de Clara Gazul*» :

‘*La jacquerie, scènes féodales*’

(juin 1828)

Drame composé de trente-six scènes

C'est une reconstitution de l'insurrection des paysans français contre la noblesse dans le Beauvaisis, au printemps 1358, pendant la captivité du roi Jean. Cette révolte doit son nom à Jacques Bonhomme, sobriquet dont les nobles affublaient le «vilain», le paysan. L'arrogance féodale est incarnée par le baron d'Apremont. Ses violences et sa cruauté poussent les paysans au désespoir, sous l'inspiration et la conduite d'un moine intrépide, frère Jean, et avec l'alliance des brigands, réfugiés en grande partie dans la clandestinité à cause des injustices des seigneurs. S'allient également aux paysans des aventuriers d'Angleterre, de Navarre et de Gascogne, attirés par l'espoir du butin. La lutte, après la chute du château d'Apremont, se poursuit d'abord à Beauvais, où les riches bourgeois tiennent pour les nobles, et les ouvriers pour les rebelles, puis dans les environs de Meaux. Malgré les succès, l'élan faiblit : les nobles, vaincus, ont demandé une trêve, mais ils s'arment en trompant les insurgés et achètent le service des aventuriers anglais. La discorde naît dans le camp des paysans : ils finissent par se révolter contre frère Jean, prêts désormais à revenir à leur servage.

Commentaire

La pièce, composée alors que Mérimée commençait la rédaction de ‘*Chronique du temps de Charles IX*’, qui participait du culte du moyen âge des romantiques, procède, comme le roman, d'une juxtaposition plus que d'une subordination d'épisodes. L'ouvrage ne comportant pas de division en actes, mais seulement une suite de trente-six scènes et autant de tableaux, l'action se diluant en diverses intrigues (à côté des excès nobiliaires et des malheurs des paysans, on assiste aux amours de l'écuyer Pierre pour la noble Isabelle d'Apremont, à l'ambition du frère Jean, etc.), l'Histoire étant subordonnée à une conjonction de vengeances personnelles, le morcellement excessif empêche de ressentir une impression de force et d'unité. Ici, montrer importe ici plus à Mérimée que démontrer. L'époque, la foule et ses misères sont évoquées avec beaucoup de relief. Il y manque malheureusement quelques figures de premier plan. Il y a peu ou pas de psychologie, mais du mouvement, des foules (troupes d'aventuriers, hordes paysannes, armées seigneuriales, bandes de brigands), des lieux dignes du mélodrame (le château féodal, la forêt, les champs de bataille), une succession de «tableaux» où, l'auteur s'étant attaché à «*donner une idée des moeurs atroces du quatorzième siècle*» (préface), de la sauvagerie féodale, la violence s'étale avec complaisance (le sénéchal tué à coups de hache (scène XI), l'enfant d'Apremont poignardé dans le dos (scène XVII), la tête fracassée de l'abbé sur la châsse de saint Leufroy (scène XVIII)).

Oeuvre bien de son temps, oeuvre de combat, oeuvre libérale aussi bien du point de vue politique que littéraire, ‘*La jacquerie*’ offre une parfaite illustration des ruptures voulues par les romantiques à la scène, tant par le refus des règles ou des bienséances classiques que par la promotion des obscurs au rang de héros. Mais, par son schématisme et ses excès, la pièce montre les ambitions et les limites d'une dramaturgie conçue contre la parole, d'un théâtre où l'image voulue par l'auteur ne laisse aucune place à l'imagination du spectateur. Néanmoins, l'essai tenté ici par le jeune Mérimée est intéressant et, dans certains détails, remarquable.

La pièce fut republiée en 1842, le texte étant considérablement adouci.

‘La famille de Carvajal’

(juin 1828)

Drame

Dans une province du royaume de la Nouvelle-Grenade, en Amérique du Sud, au XVIII^e siècle, don José de Carvajal, qui descend «*du fameux don Diego, mestre de camp de Gonzale Pizarri, dont la cruauté a passé en proverbe*», et qui se montre digne de ses origines, à l'âge de quarante-six ans, est follement épris de sa fille, Catalina, qui est «*belle comme une jeune tigresse*» et, non moins que lui, entêtée et irascible. «*Nous sommes deux démons aux prises, dit le père, je veux être le plus fort.*» Il suffit qu'on parle de la marier pour que don José se fâche : de toutes les passions qu'il éprouva, c'est la plus violente, la plus frénétique («*Elle sera à moi ou je mourrai !*»). Et qui oserait résister à celui qui ne connut jamais «*d'autre loi que ses désirs*», qui affirme : «*Pour satisfaire un désir, jamais je n'ai hésité à braver toutes les lois*»? Surtout, qu'on ne lui parle pas de don Alfonso, ce jeune cavalier castillan qui est amoureux de Catalina : il lui a refusé tout net la main de sa fille. En vain, dona Augustina, son épouse, le supplie-t-elle d'être «*un père pour Catalina*». «*Une heure de plaisir, ensuite l'enfer*», consent le forcené, mais, *si je triomphe, il naîtra de nous une lignée de démons*. Catalina est profondément consciente de la passion de don José : «*Il m'aime plus que vous ne pensez...*», dit-elle à dona Augustina. C'est en vain que, pour lui faire peur, il la menace de sa dague, et elle lui répond : «*Vous m'effrayez quelquefois davantage.*» Aussi, pour ne pas «*perdre son âme*», souhaite-t-elle fuir, ou qu'on la tue. Don José, cependant, au paroxysme de la passion, tente de persuader sa femme qu'elle lui fut jadis infidèle et qu'il n'est pas le père de Catalina ; mais, désespérant de lui arracher un tel aveu, il la fait périr par le poison. Crime inutile, et bientôt suivi d'un autre : Catalina, encore une fois en butte aux assiduités de son père qui menace de la tuer, s'empare de son arme et le frappe mortellement. La parricide, désormais, n'aspire plus qu'à se perdre dans la forêt : «*Plutôt des tigres que des hommes ! dit-elle. Partons !*». Et Mérimée de conclure : «*Ainsi finit cette comédie, et la famille de Carvajal. Le père est poignardé, la fille sera mangée : excusez les fautes de l'auteur...*»

Commentaire

Cette oeuvre, gâtée par la facilité et le sacrifice aux goûts du jour, qui présente des éléments du drame bourgeois, n'offre plus guère qu'un intérêt anecdotique. Don José de Carvajal, le père incestueux, une autre imitation folklorique du diable, emploie le langage du pouvoir, oublié, condamné à être oublié, mais s'interroge aussi : «*Quelle différence y a-t-il entre ces désirs si violents et l'exécution de ces désirs?*»

Mérimée publia anonymement sous le titre de «*1572, Chronique du temps de Charles IX, par l'auteur du Théâtre de Clara Gazul*», un roman auquel, à l'occasion de la deuxième édition, imprimant son nom sur la couverture, il donna son titre définitif :

“Chronique du temps de Charles IX”

(mars 1829)

Roman

En 1572, un jeune noble protestant, Bernard de Mergy, quitte sa province pour, à Paris, se mettre aux ordres de Coligny, le chef des réformés, servir la cause des siens et rejoindre son frère, Georges. Après un voyage troublé par le conflit religieux latent (chapitres I, II), il retrouve le capitaine Georges de Mergy (chapitre III) converti, sinon à la foi, du moins aux manifestations extérieures du culte catholique, plutôt arrivé à un scepticisme profond (chapitre IV). La capitale promet au héros amour

(chapitre V) et gloire (chapitre VI) en le faisant remarquer de Diane de Turgis, ravissante comtesse catholique fort dévote, et du chef des protestants, l'amiral de Coligny. Déjà, le voilà invité à la chasse du roi (chapitre VII), occasion dont Mérimée se saisit pour affirmer sa poétique contre celle du roman historique alors en vogue (chapitre VIII), occasion, surtout, pour Bernard, d'être présenté à la comtesse ainsi qu'à Comminges, amant jaloux qui le provoque en duel (chapitre IX). Aussitôt, Diane marque sa préférence au jeune provincial qu'elle espère convertir, lui offrant une relique (chapitre X) à laquelle le novice doit la victoire sur le bretteur éprouvé (chapitre XI). Mais, s'il est vainqueur, il s'expose à des poursuites judiciaires. Dans le refuge qu'un ami de son frère, Béville, lui procure, il surprend Mme de Turgis demandant à la magie sa santé et son amour (chapitre XII). Elle obtient pour lui la grâce que Coligny ne veut pas solliciter du roi (chapitre XIII) et, déguisée en Espagnole, se donne à lui (chapitres XIV, XV) avant de se démasquer (chapitre XVI).

Prétextant son refus d'intervenir en faveur de Bernard, Charles IX invite Georges à assassiner Coligny. Furieux de n'être pas obéi, il renvoie le capitaine à son armée (chapitre XVII). Cependant, Diane s'acharne vainement à faire abjurer Bernard (chapitre XVIII) alors qu'un attentat contre Coligny accroît la tension entre catholiques et réformés (chapitre XIX). Le 24 août, jour de la Saint-Barthélémy, Georges, à la tête de sa compagnie de cheval-légers, désobéit à l'ordre d'exterminer les huguenots (chapitre XX) ; de même, impuissante à convertir son amant, Diane lui avoue quel massacre commence, auquel il échappe en se trouvant chez elle dans la nuit de la Saint-Barthélemy, (chapitre XXI). En dépit du carnage, Georges parvient à les rejoindre, mais il est bientôt incarcéré. Pour Bernard, l'ultime chance de salut réside dans la fuite (chapitre XXII). C'est sous un habit de moine que, en compagnie du chef des reîtres rencontré au début du livre, il parvient à La Rochelle, place forte de la Réforme (chapitre XXIII). Le roi y a envoyé un ancien lieutenant de Coligny en ambassade, La Noue, qui consent à prendre la tête des protestants, espérant les amener à la paix, quand une armée royale vient assiéger la ville (chapitre XXIV). Contre un pasteur, qui prêche la guerre sainte, La Noue exprime l'horreur de la guerre civile ; pourtant, il prépare une attaque qu'il sait devoir être meurtrière. Bernard, au cours d'une sortie, donne une nouvelle fois des preuves de sa valeur ; mais, sur le point de tuer un assiégeant, il s'émeut à la pensée que ce pourrait être son frère qui n'a pas abandonné le service du roi. (chapitre XXV) ; le lendemain, cependant, l'apercevant à nouveau, il le fait abattre... C'était Georges. Autre victime de la sortie des Rochelais : Béville, leur ami, qui fit longtemps profession d'athéisme (chapitre XXVI). Prêtre et pasteur se disputent les derniers instants des prisonniers, mais si Béville, cédant à la peur de l'enfer, se confesse, Georges, qui est grièvement blessé mais fidèle à lui-même, refuse toute religion et, pendant que se le disputent inutilement un ministre de la religion réformée et un moine, meurt stoïquement, avec une indifférence moqueuse, en paix avec ce frère qui, comme le lui avait prédit une bohémienne, a versé «[s]on propre sang». Sa douleur est extrême. L'auteur demande : *«Mergy se consola-t-il? Diane prit-elle un autre amant? Je le laisse à décider au lecteur, qui, de la sorte, terminera toujours le roman à son gré.»* (chapitre XXVII).

Commentaire

Ce roman de cape et d'épée, qui satisfait la curiosité des contemporains pour le passé national antérieur au grand siècle, l'histoire romancée, les passions violentes et fatales, est aussi un roman savant où les moeurs et les passions de l'époque sont minutieusement décrites. La fin prouve la désinvolture de Mérimée qui, délaissant les grandes fresques romantiques, évitant le ton solennel et la grandiloquence propre aux romanciers historiques à la manière de Walter Scott, après avoir déclaré dans la préface : *«Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes. Je l'avoue à ma honte, je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie ou d'un esclave de Périclès»*, préféra *«les petits faits révélateurs des moeurs et des caractères d'une époque»*, comme le vitrail représentant le joueur de Hameln qui évoque une histoire de noyade et d'enlèvement d'enfants. Avec la même désinvolture, il demandait à son lecteur : *«Mais, dites-moi, pourquoi voulez-vous que je vous fasse faire connaissance avec des gens qui ne doivent point jouer de rôle dans mon roman?»* (chapitre 8). Bien qu'ayant bâti son roman sur une érudition solide, il traita son sujet en pleine liberté d'esprit. Il esquissa à peine les grandes figures et s'attacha plutôt à la minutie dans la chronique, aux

réactions des personnages devant les grandes convulsions retentissantes. Malgré sa feinte impartialité et la curiosité distanciée d'un esprit sceptique et libéral, très XVIII^e siècle, pour les débordements du fanatisme, il montra une évidente sympathie pour Coligny, La Noue et les protestants persécutés. S'il remarqua dans la préface : «*Il est curieux, ce me semble, de comparer ces moeurs avec les nôtres et d'observer dans ces dernières la décadence des passions énergiques au profit de la tranquillité et peut-être du bonheur.*», les intentions idéologiques n'étant pas absentes, en situant sa «*chronique*» au temps des guerres de religion, en dénonçant leurs horreurs, il donna une leçon de tolérance, de liberté, en même temps que de libertinage, les discussions théologiques ayant lieu dans des alcôves.

Ce fut le plus ambitieux des premiers livres de Mérimée. Bien accueilli par le public et même important succès de librairie, il ajouta encore à sa célébrité, et connut de nombreuses rééditions. Mais il suscita nombre de réserves de la part de la critique, qui s'attacha à en contester l'exactitude historique : dès la sortie, Magnin remarqua dans "Le globe" que «le livre, daté en gros caractères 1572, évoque des moeurs de trente ans postérieures». Ce procès fut rouvert par Maurice Maindron dans un article du "Gaulois" (1909) où il releva les anachronismes dans le vocabulaire, dans les détails vestimentaires, dans les attitudes idéologiques, et condamna «l'érudition de mauvais aloi» et «l'archéologie nulle» de Mérimée ! Or l'écrivain avait prévenu ces attaques. Dans sa préface, il avait déclaré : «*Il n'appartient pas à un faiseur de contes comme moi de donner dans ce volume le précis des événements historiques de l'année 1572*» ; il avait revendiqué comme sources «*Monluc, Brantôme, d'Aubigné, Tavannes, La Noue...*» chez qui «*on se fait une idée du français au seizième siècle.*» ; il avait indiqué clairement qu'il recherchait moins l'exactitude des faits que la vraisemblance d'une atmosphère, élément d'illusion (la «couleur locale» chère aux romantiques) au service d'une oeuvre d'imagination qui voulait donner le sentiment qu'étaient relatés des faits réels. Dans le "*Dialogue entre le lecteur et l'auteur*", qui constitue l'ensemble du chapitre VIII, il annonça sa volonté de décevoir les attentes du public, le lecteur s'écriant : «*Ah ! je m'aperçois que je ne trouverai pas dans votre roman ce que j'y cherchais.*» et l'auteur rétorquant : «*Je le crains.*» Il y confia aussi : «*Je voudrais bien avoir le talent d'écrire une Histoire de France ; je ne ferais pas de contes.*». C'est qu'ici l'Histoire n'est que prétexte à raconter une histoire, à présenter un enchaînement de faits qui ne procède d'aucune dialectique ni d'aucun déterminisme, cette juxtaposition permettant de broser des portraits types (Diane de Turgis, la femme sensuelle dont les pupilles se dilatent comme celles d'un chat lorsqu'elle désire un homme ; les jeunes courtisans [chapitre III], les religieux fanatiques [chapitre XXVII], etc.), d'évoquer des scènes pittoresques (une beuverie [chapitre I], une chasse royale [chapitre X], un duel [chapitre XI], etc.) ou franchement romanesques (la «*magie blanche*» [chapitre XII], le rendez-vous masqué [chapitres XIV-XV]). Évacuée au profit de l'imaginaire, l'Histoire n'en demeure pas moins un cadre doublement utile : pour l'insertion de personnages fictifs dont les aventures galantes ou les débats théologiques forment la véritable trame du récit ; pour l'établissement d'un incessant va-et-vient d'hier à aujourd'hui qui permet au narrateur de dégager les sentiments permanents de l'humanité : l'amour comme la haine, la fraternité comme l'intolérance, etc.

En 1832, le titre devint : «*Chronique du règne de Charles IX*».

En 1829, chez Madame Ancelot, Mérimée rencontra Serge Sobolevski, un brillant et cultivé ami de Pouchkine, avec lequel il allait conserver d'étroites relations.

Il fréquenta le Cénacle de Victor Hugo.

C'est alors que le hasard d'une lecture, celle d'un texte décrivant les moeurs corses, révéla à ce classique égaré sa véritable vocation. Analysant son oeuvre de 1825 à 1829, il se rendit compte que son esthétique était une «*esthétique divergente*», que les choses lui apparaissaient par leur petit côté, et que sa minutie l'amenait à éparpiller l'intérêt. Il renonça à se faire une renommée facile en flattant les engouements du public pour des oeuvres vastes et aux tableaux d'ensemble, comme celle de Hugo qui, après avoir (sans connaître l'Orient) écrit "*Les orientales*", concevait "*Hernani*" et "*Notre-Dame de Paris*" ; celle de Balzac qui ébauchait sa "*Comédie humaine*" ; celle de Lamartine qui composait ses "*Harmonies*" ; celle de Vigny qui adaptait Shakespeare ; celle de Musset qui imaginait

ses "Contes d'Espagne et d'Italie". Il se rallia à l'esthétique «convergente» des classiques, changea sa manière, tailla résolument à même son œuvre, et retrouva la vieille tradition de la nouvelle : grouper le plus grand nombre de faits dans le moindre espace, ne jamais s'égarer, contenter la raison en lui montrant le but à atteindre et les moyens de l'atteindre. Tandis que son ami Stendhal essayait de rénover le roman, il allait, d'une façon semblable, redonner à la nouvelle ses titres de noblesse : dépouillée de son appareil historique et de ses prétentions sentimentales, elle ne serait plus qu'une anecdote qui peint le cœur humain par le dehors, sobrement, fidèlement. Il rompit définitivement avec Walter Scott, et revint aux maîtres du genre qu'il allait désormais illustrer. Xavier de Maistre et Cervantès lui enseignaient, celui-là un peu mollement, celui-ci avec vigueur, l'art de conter. Diderot (surtout dans "Ceci n'est pas un conte" et "Les deux amis de Bourbonne") lui transmettait le trait piquant et le dialogue naturel, Sorel et Scarron la mesure dans le réalisme. À Montluc et Brantôme, aux chroniqueurs, de Froissart à l'Estoile, il emprunta leur manière rude et directe. Le cas est assez rare d'un jeune écrivain qui prend ainsi conscience, malgré les tentations ambiantes, des ressources de son génie et des survivances d'un genre, pour les porter aussitôt à leur perfection. Écartant, sur sa table, avec une lassitude agacée, les dernières épreuves de la "Chronique du règne de Charles IX", dans les derniers jours de février 1829, il écrivit :

"Mateo Falcone"

(mai 1829)

Nouvelle de 16 pages

En Corse, Mateo Falcone habitait près du maquis, «*patrie des bergers corses et de quiconque s'est brouillé avec la justice*». Un jour qu'il avait laissé seul à la maison son fils de dix ans, Fortunato, un bandit, c'est-à-dire un proscrit, qui était blessé, survint, poursuivi par des gendarmes. L'enfant n'accepta de le cacher que contre une pièce d'argent, et, lorsque les gendarmes arrivèrent et le cherchèrent, il ne sut pas résister à l'offre de sa montre que lui faisait leur chef, l'adjudant : il indiqua la cachette. C'est alors que revint Mateo Falcone. Apprenant la trahison de son fils, bien que celui-ci ait par naïveté et immaturité transgressé la loi de l'hospitalité, après lui avoir fait dire ses prières, au nom de la justice et de l'honneur, il l'abattit froidement d'un coup de fusil.

Pour des notes et une analyse, voir [MÉRIMÉE - "Mateo Falcone".doc](#)

Mérimée allait continuer de publier, dans "La revue de Paris" ou dans "La revue française", des nouvelles d'inspirations très diverses, toutes remarquables par la rapidité de la progression, la sobriété et parfois la violence, la concision du style :

"Vision de Charles XI"

(juillet 1829)

Nouvelle de 8 pages

Charles XI, roi de Suède, qui vient de perdre sa femme, Ulrique-Eléonore, un soir d'automne, se sent l'humeur particulièrement sombre. Le comte Brahé et le médecin Baumgarten s'attardent à lui tenir compagnie, car il ne veut pas aller se coucher. Tout à coup, il s'aperçoit, en regardant par la fenêtre, que la «*salle des États*» est brillamment éclairée. Or il y a longtemps qu'il ne les réunit plus. Il alerte le concierge et invite ses compagnons à le suivre. Le cortège traverse une galerie tendue de noir, et pénètre, non sans angoisse, dans la grande salle. Là se tient une étrange cérémonie. Sur les bancs siège la vaste assemblée des représentants, habillés de noir ; le trône est occupé par un cadavre sanglant ; à droite du trône, un enfant est debout ; à gauche, se tient un vieillard ; en face, siègent

des juges ; entre le trône et l'assemblée, a été placé un billot. À l'appel du plus âgé des juges, quelques jeunes gens de bonne mine se présentent, les mains liées derrière le dos ; et, bientôt, celui qui marchait le premier offre sa tête au billot pour subir une décollation à la hache, son sang venant même éclabousser la pantoufle de Charles XI, et y laisser une tache, seule preuve de cette «vision» qui, au bout de dix minutes, s'évanouit. Le roi affirme : *«Et si ce que je viens de relater n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout pour mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple, et à défendre la religion de mes ancêtres.»* Il a appris par le vieillard que ce sang allait couler cinq règnes après le sien. Or, en effet, après la mort de Gustave III, son assassin, Ankarstroem, fut condamné et exécuté devant l'enfant qu'était Gustave IV.

Commentaire

Pour cette première approche du surnaturel, Mérimée avait démarqué, avec assez d'habileté pour lui donner une crédibilité singulière, un document, bien entendu apocryphe, fabriqué en Suède au XVIII^e siècle, qu'un journal allemand publia le 16 juin 1810 et qu'un diplomate français signala dans une note qu'on trouve dans les archives du ministère des affaires étrangères. Mais, sur cette base, il rendit le texte plus incisif ; fit que le roi, qui oublie son pouvoir d'autocrate pour s'investir tout entier dans l'humble relation de sa «vision», se sente coupable de la mort de la reine, qui est métaphoriquement la Mère (ce qui ferait de lui un Hamlet, et expliquerait que l'épigraphe, «There are more things in heav'n and earth, Horatio, / Than are dreamt of in your philosophy», soit une citation de la pièce de Shakespeare), tandis que l'assassin de Gustave III en tuant le roi a tué le Père ; élaborer un texte fantastique où, du fait de la présence de la tache de sang sur la pantoufle du roi, de l'illogique est introduit dans la logique de la fiction, l'hésitation est créée entre une explication rationnelle de l'événement, qui serait alors une hallucination, et une explication par le recours au surnaturel.

La nouvelle manifeste donc bien cet intérêt pour le fantastique qui tient une place fort appréciable dans l'œuvre de Mérimée, qui apparaissait déjà dans la scène de magie de la *«Chronique du règne de Charles IX»*, dans les vampires de *«La guzla»*. Dès le début, il déclara : *«On se moque des visions et des apparitions surnaturelles ; quelques-unes, cependant, sont si bien attestées, que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse tous les témoignages historiques.»*

La nouvelle parut dans la *«Revue de Paris»* le 26 juillet 1829. Alors que Mérimée avait affirmé : *«Un procès-verbal en bonne forme revêtu des signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter»* et qu'il le fit avec le sérieux d'un greffier, le ministre à Paris du roi de Suède, le comte de Lowenhielm crut cependant devoir écrire à la revue, qui inséra sa protestation en juin 1833, sous le titre, auquel on aimerait que Mérimée eût pris part, de *«Démenti donné à un fantôme»*.

La nouvelle figura dans *«Anthologie de la peur»*.

«L'enlèvement de la redoute»

(septembre 1829)

Nouvelle de 6 pages

En un raccourci saisissant, l'auteur raconte un épisode de la bataille de la Moskova, au cours de la campagne de Russie. C'est le héros qui fait le récit : jeune lieutenant à peine issu de l'École militaire, il prend un premier commandement, celui d'une troupe dont le chef précédent vient d'être tué, et il va recevoir le baptême du feu. Le colonel et le capitaine, auxquels il se présente dès son arrivée à l'armée, ont l'air de douter qu'il puisse se trouver à la hauteur des circonstances. C'est par un soir de septembre : une énorme lune rouge éclaire la redoute de Cheverino qui est assiégée et qu'il s'agit d'enlever le lendemain, et un vétéran remarque que cette couleur est le présage d'une lutte sanglante. C'est en vain que le jeune officier cherche le sommeil ; il a l'impression d'être isolé parmi

ces cent mille hommes prêts au combat ; superstitieux, il craint de mourir. Le lendemain, l'artillerie française ouvre le feu aux premières heures de l'après-midi ; l'ordre d'attaquer est transmis, et le capitaine dévisage le lieutenant, voulant s'assurer qu'il ne tremblera pas devant le danger. La lutte est acharnée, tourne au carnage. Après des prodiges d'héroïsme de part et d'autre, la redoute est prise. Des signes ayant, au cours du combat, semblé dire qu'il allait être épargné, le lieutenant s'est conduit comme un ancien, tandis que le capitaine est tué. Le colonel transmet au lieutenant les derniers ordres, et lui confie le commandement du petit groupe de survivants. Le lieutenant lui demande : «Colonel, vous êtes grièvement blessé? - F..., mon cher, mais la redoute est prise !»

Commentaire

La redoute, qui était en fait celle de Schwardino, fut prise le 5 septembre 1812. Le général comte Philippe de Ségur raconta cet épisode dans son *'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée'*, qui parut en 1824. Cependant, une lecture attentive de la nouvelle suggère que Mérimée aurait entendu, dans le salon de Mme de Boigne, le récit du lieutenant P..

Mais qu'importe? Ce qui compte, c'est l'habileté de la nouvelle. Le lecteur est plongé d'abord dans une atmosphère nocturne et inquiétante, prémonition lancinante de la «boucherie héroïque» qui va suivre. Puis, sans précaution dans l'enchaînement, la narration s'accélère brusquement. L'assaut, subitement décidé, quasi improvisé, aboutit à un corps à corps confus et saignant. Les blessés et les morts s'entassent. Quand la danse macabre s'arrête, la redoute est prise, sans que personne ait jamais su pourquoi il était utile qu'elle le fût. Là encore, le lecteur, face à ce spectacle surexcité et vide de sens, semble livré à un absurde sans recours. Le narrateur, qui a conduit son récit avec brio, ne lui propose ni complicité ni explication. Mais étaient ainsi dénoncées les horreurs de la guerre.

La nouvelle, l'une des plus caractéristiques de l'art de Mérimée, frappe par sa surprenante densité. L'auteur parvint, sans la moindre emphase, sans adjectifs redondants, dans une langue limpide, à rendre ce climat d'héroïsme ; les faits parlent d'eux-mêmes, et il sut demeurer objectivement neutre en présence des événements ; les personnages sont d'anonymes héros : un colonel, un capitaine, un lieutenant, des soldats. La sobriété du récit est à l'opposé du romantisme des contemporains ; en cela réside son originalité. La concision du style le rattache à la plus pure tradition classique. Mais l'impassibilité du conteur accroît l'émotion du lecteur.

La nouvelle parut dans la "Revue française" en septembre 1829.

"Tamango" (octobre 1829)

Nouvelle de 22 pages

Sur la côte de l'Afrique, un négrier achète des esclaves à Tamango, roitelet pétri de vanité et d'inconsistance, et qui, impulsivement, lui donne sa femme, Ayché. Mais, le lendemain, il se rend à bord du navire pour la réclamer, et, comme il est seul, il est désarmé et mis aux fers. Cependant, il menace Ayché d'être punie par leur dieu, Mama-Jumbo, obtient d'elle une lime, organise une mutinerie où tous les Blancs sont tués. Mais il ne sait pas manœuvrer le navire qui stagne. La mort se répand, n'épargnant que lui qui, recueilli par un bateau, devient esclave à la Jamaïque.

Commentaire

Mérimée comptait parmi ses intimes le fils du pasteur Stapfer, fondateur en 1821, avec le baron de Staël, de la Société de morale chrétienne, qui s'était assigné pour but la lutte contre le trafic du «bois d'ébène». Il trouva une copieuse documentation technique, depuis *'Le cri des Africains contre les Européens, leurs oppresseurs'* (1821) jusqu'aux relations de procès, comme celui de "La Vigilante", bâtiment négrier de Nantes (1823). Il emprunta le Mama-Jumbo à Mungo Park, récent explorateur anglais de la 'Nigritie'.

En un temps où la traite des Noirs n'étaient exécutée que par une élite, où, les traités internationaux qui se flattaient de mettre fin au commerce des esclaves, n'étant pas vieux de quinze ans, étaient encore abondamment violés en dépit des risques courus par les négriers, car les substantiels profits des armateurs n'étaient pas encore universellement considérés comme un bien mal acquis, Mérimée montra les effets dévastateurs de la cruauté raciste, mais c'est sans doute sans l'avoir expressément voulu qu'il a très moralement servi la propagande abolitionniste.

Cette nouvelle cruelle, à l'ironie mordante, mais où alternent avec les traits d'une satire appuyée des évocations d'une grandeur épique, souligne que l'odyssée lamentable de cet esclave révolté devenu roitelet est tout entière dominée par cette loi : ne sachant plus être un avec sa hantise s'il ne lui cède ni ne parvient à l'abolir, le héros doit à toute force se précipiter dans un acte capable de mettre fin à ses épreuves, de le ramener au moins à l'indifférente quiétude du néant de ses origines. Le rôle de chef rebelle que le hasard lui offre, au lieu de le transfigurer, le révèle dans toute sa médiocrité. Au terme de son aventure, il n'est plus qu'«*un nègre si déchamé et si maigre qu'il ressemblait à une momie*».

La nouvelle fut publiée dans la "Revue de Paris" du 4 octobre 1829. Aussi cruelle que "*Mateo Falcone*", elle ne rencontra pas la même faveur du public. C'est peut-être que l'exotisme de la nouvelle corse était moins approximatif et moins bariolé.

"Le fusil enchanté"

(octobre 1829)

Nouvelle

"Federigo"

(novembre 1829)

Nouvelle de 10 pages

Federigo, un joueur très habile, après avoir ruiné «*douze fils de famille*» qui moururent et allèrent en enfer, fut lui-même ruiné, et se retira dans une solitude. Vinrent lui demander l'hospitalité Jésus-Christ et les saints apôtres. Il les reçut si bien qu'en récompense ils lui offrirent de faire trois vœux qui seraient réalisés ; il choisit d'abord de recevoir un jeu de cartes qui lui permettrait de gagner infailliblement, puis de pouvoir empêcher quiconque de descendre de l'oranger devant sa porte, enfin de pouvoir empêcher quiconque de quitter l'escabeau au coin de sa cheminée. Grâce au jeu de cartes, il put devenir immensément riche. Mais, poursuivi par le remords d'avoir conduit douze âmes en enfer, il s'y rendit, et les sauva en jouant contre Pluton. Alors qu'il avait soixante-dix ans, la Mort vint le chercher. Mais il la fit monter dans son oranger et, pour pouvoir en descendre, elle dut lui accorder un siècle de vie supplémentaire, après lequel elle se présenta à nouveau. Il la fit alors s'asseoir sur l'escabeau, et ne lui permit de s'en lever qu'après avoir obtenu quarante années de plus. À l'échéance, il accepta de partir, mais avec les âmes des joueurs ruinés. Cependant, Pluton ne voulut pas les faire entrer en enfer, comme le fit aussi l'ange qui gardait le purgatoire. Il se présenta alors devant saint Pierre qui hésita à lui ouvrir les portes du paradis, même si Federigo lui rappela le bon accueil qu'il avait réservé à Jésus-Christ et à ses apôtres. Mais «*Notre Seigneur*» y consentit.

Pour des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "Federigo".doc](#)

"Le ban de Croatie"

(décembre 1829)

Nouvelle

“Le heyduke mourant”
(décembre 1829)

Nouvelle

Commentaire

Un heyduque est un soldat hongrois.

“La perle de Tolède”
(décembre 1829)

Nouvelle d'une page et demie

Aurore de Vargas est la perle de Tolède. Pour la conquérir, le Noir Tuzani convoque en duel celui à qui elle appartient, don Gutierrez de Saldaña. Quand la perle se rend sur le lieu, le Noir Tuzani gît dans son sang et, alors qu'elle se penche sur lui pour le réconforter, «*il balafre ce visage si beau*».

Commentaire

Il est indiqué en sous-titre «*imité de l'espagnol*», et la nouvelle est visiblement inspirée d'un conte espagnol. On peut y voir une orientale en prose, alors que “*Les orientales*” de Victor Hugo avaient paru en janvier 1829.

La nouvelle fut publiée dans la “Revue de Paris” du 27 décembre 1829.

S'il restait discret dans la manifestation de ses préférences politiques, Mérimée refusa néanmoins toute compromission avec le pouvoir sous la Restauration, allant jusqu'à décliner un poste diplomatique à Londres en 1829 ; il écrivit à Mme Récamier : «*Accepter des fonctions quelque peu importantes qu'elles soient, sous l'Administration actuelle, serait n'être pas d'accord avec moi-même.*» Devenu une célébrité, il s'ingénia à ménager chez lui une rencontre entre Hugo et Stendhal. Sainte-Beuve, présent à la conversation, assura qu'on eût dit «deux chats sauvages de deux gouttières opposées, sur la défensive, les poils hérissés et ne se faisant la patte de velours qu'avec d'infinies difficultés.»

Le 10 juillet, Mérimée assista, chez Hugo, à la lecture d’*“Un duel sous Richelieu”* qui allait devenir “*Marion Delorme*”. Il lui donna un conseil sur le dénouement, qu'il suivit.

Le 29 septembre, il assista, toujours chez Hugo, à la lecture d’*“Hernani”*. Il fut frappé par la hardiesse insolente des premières scènes.

Le 24 décembre, il assista, chez Musset, à la lecture de ses “*Contes d'Espagne et d'Italie*”.

Il publia :

“Le vase étrusque”
(février 1830)

Nouvelle de 25 pages

À Paris, vers 1830, le jeune Auguste Saint-Clair, n'est pas aimé dans «*le monde*» du fait de sa hauteur et de sa réserve. Mais, à l'insu de tous, il aime d'un amour ardent et partagé une douce veuve, Mme de Coursy, et projette de l'épouser. Un jour qu'il se trouve en joyeuse compagnie d'amis,

on vient à parler de certaines femmes qui ne sont qu'apparemment honnêtes, et l'un d'eux, Alphonse de Thémines, prononce le nom de Mme de Coursy et affirme que, du vivant de son mari, elle aurait eu pour amant Massigny, bel homme mais «*le plus ennuyeux de la terre*», mort à présent. Saint-Clair se souvient alors d'«*un certain vase étrusque*» auquel son amie tient énormément, et qui est un présent de Massigny. Et, alors que Théodore Néville, de retour d'Égypte, raconte son séjour, Saint-Clair pense au vase étrusque et y voit la preuve de la liaison entre Mathilde et Massigny. Il est malheureux, et pense ne plus la revoir. Mais, le soir, il se rend chez elle qui a fait réparer la montre qu'il avait cassée, et y a fait placer son «*portrait en miniature*», toutes preuves de son amour. De nouveau pleinement amoureux et heureux, il est pourtant encore agacé en voyant le vase étrusque et par d'autres mentions qui sont faites de Massigny. Aussi est-il de nouveau malheureux. Parti se promener à cheval, il rencontre Alphonse de Thémines, cherche à se débarrasser du «*fâcheux*» et, en colère, frappe de sa badine la monture de celui-ci qui le provoque en duel. Au soir, il se trouve dans «*une gaieté étrange*» avec Mathilde qui lui révèle qu'elle s'était autrefois moquée de la déclaration d'amour que lui avait faite Massigny. Comme il est rassuré, et qu'il avoue que ses soupçons avaient été provoqués par le vase étrusque, Mathilde le brise. «*Saint-Clair fut pendant quelques heures le plus honteux et le plus heureux des hommes*». On apprend qu'il a été tué par Thémines. Quant à Mme de Coursy, inconsolée, elle meurt quelques années plus tard d'une maladie de poitrine.

Pour des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "Le vase étrusque".doc](#)

Le 25 février 1830, Mérimée fut parmi les organisateurs de la première d'«*Hernani*».
Il publia :

“Les mécontents, proverbe”

(mars 1830)

Dialogue

C'est une satire mettant en scène les hobereaux royalistes et la clique qui soutenait les ministres ultra Villèle et Polignac.

Commentaire

L'intérêt d'actualité qui s'attachait à la nouvelle n'existe plus à une époque où on n'est plus menacé par un péril réactionnaire et clérical.

Le texte parut dans “La revue de Paris”.

“La partie de trictrac”

(juin 1830)

Nouvelle de 17 pages

Sur un bateau encalminé dans la mer des Indes, un officier de marine raconte au narrateur l'histoire d'un ami, Roger qui, jeune officier de marine, fit connaissance d'une comédienne médiocre et légère, Gabrielle. Fort épris d'elle, il se ruina au jeu pour satisfaire ses caprices, mangea sa solde, contracta des dettes, et perdit son honneur. Un soir, au cours d'une partie de trictrac, il tricha et gagna une somme fabuleuse. Son adversaire, un Hollandais qu'il avait dépouillé, s'étant fait sauter la cervelle, Roger, au désespoir d'avoir causé cette mort et d'avoir, en lui avouant avoir triché, perdu l'amour de Gabrielle qui se dispose, par vengeance et dépit, à se prostituer, devint la proie du remords, et se tint pour le dernier des hommes. Histoire de se réhabiliter, il se battit contre les Anglais, mais, au fond,

n'aspirait qu'à se faire tuer. Il fut gravement blessé, et demanda à son ami de l'achever. Mais, une baleine étant signalée, l'officier de marine interrompt son récit, et le narrateur doit constater : «*Je ne pus savoir comment mourut le pauvre lieutenant Roger.*».

Commentaire

Le début est traînant, l'entrée en matière conventionnelle, mais l'auteur, en donnant des traits de mœurs maritimes, en peignant les scènes de la vie de garnison, le combat naval, ne sacrifia jamais à la couleur locale par des touches criardes. L'exotisme ne fournit que le cadre au dénouement d'une crise morale. Sans renoncer au pittoresque, Mérimée le subordina décidément à l'étude des ressorts de l'âme, en disséquant impitoyablement la prise de conscience de sa déchéance par un malheureux qui n'y peut survivre. En ayant choisi un sordide fait divers où l'immunité légale (cela vaut peut-être qu'on le souligne) ajoute la hideur à la bassesse du crime, il examina avec une délectation cruelle la dépression du tricheur, à son tour tenté par le suicide pour avoir, une fois, manqué à l'honneur. Si le dénouement est escamoté, si le récit reste en suspens, on peut supposer que la mort de Roger au combat est venue mettre un terme aux obsessions de cette âme tourmentée. Mais il se pourrait que le narrateur soit nul autre que Roger.

Une thématique mortuaire enveloppe donc toute cette nouvelle assez sombre. Selon le double jeu habituel chez Mérimée, c'est la maîtresse de l'officier tricheur qui joue le rôle de la voix de la conscience.

Si cette nouvelle n'est pas la meilleure de toutes celles qu'a écrites Mérimée, nous y retrouvons toutefois les grandes qualités de cet admirable styliste : la concision et la vigueur du trait, sans oublier ce brin d'ironie dont il ne se départit jamais. Cependant, André Gide put écrire dans son "*Journal*" (8 décembre 1909) : «*Je retrouve cette insupportable impression de devoir réussi et de perfection inutile qui m'exaspère d'ordinaire chaque fois que je rouvre Mérimée.*»

La nouvelle parut le 13 juin 1830 dans la "*Revue de Paris*".

"Histoire de Rondino"

(1830)

Nouvelle

On lit d'abord cette note : «*Un voyageur nous transmet les détails suivants, qu'il a recueillis à son passage à Turin, sur un brigand fameux, exécuté il y a trois ans environ.*» Ce brigand, c'est Rondino qu'enfant, son oncle méprisa. Non seulement il l'envoya à l'armée pour l'éloigner d'un héritage, mais il écrivit au colonel une lettre diffamatoire. Aussi Rondino tua-t-il à coups de stylet cet oncle qui avait terni son honneur, et s'exila-t-il. Il devint un bandit honnête, car il avait le sens de l'honneur. Mais il se fit prendre.

Commentaire

On trouve déjà dans cette petite nouvelle le bandit sympathique, le bon brigand, dont Mérimée allait peindre plus tard des portraits plus poussés.

La nouvelle parut dans "*Le national*" du 19 février 1830. C'est peut-être à cause de son aspect rudimentaire que Mérimée ne la fit pas figurer dans "*Mosaïque*".

En 1830, Mérimée publia une seconde édition du "*Théâtre de Clara Gazul*" qui s'enrichit de deux pièces remarquables où sa maîtrise s'affirma plus encore, avec moins d'âpreté toutefois dans la satire, le cadre n'étant plus l'Espagne, mais une Amérique espagnole de rêve et de fantaisie :

“Le carrosse du saint-sacrement”

(juin 1829)

Comédie

À Lima, au XVIII^e siècle, le vice-roi du Pérou, don Andrès de Ribera, est immobilisé par la goutte au moment où il eût fallu se rendre en grande pompe à la cathédrale, dans le magnifique carrosse d'or tout neuf qu'on vient de lui faire parvenir d'Espagne, et qui porte les armes du roi. Ce fantoche en robe de chambre a théoriquement pour maîtresse l'astucieuse comédienne et courtisane Camila Périchole, qui a de magnifiques yeux noirs et tout Lima à ses pieds. Elle le trompe à la joie de toute la ville, avec un robuste matador, fils de mulâtre, «*qui boit de l'eau-de-vie et mange des oignons crus*». Assis dans un fauteuil roulant, don Andrès, «*n'ayant rien à faire*», travaille avec Martinez, son secrétaire intime qui met une habileté diabolique à verser dans l'esprit du barbon le venin de la jalousie. Le vice-roi, non sans peine, est enfin convaincu de son infortune, et la Périchole, à ce moment, semble bien près de sa perte. Mais elle ne tarde pas à rétablir la situation en sa faveur. Aussi bien don Andrès ne demande-t-il qu'à être rassuré, et la comédienne ne demeure pas longtemps à ses yeux une «*Messaline*». La Périchole, enfin, accuse Martinez de lui avoir fait la cour, puis, lavée de tout soupçon, elle exige un cadeau extravagant, et se fait donner, pour parader dans les rues de Lima et se rendre à une cérémonie, au grand dam d'une rivale, la marquise d'Altamirano, le fameux carrosse : «*Pauvre enfant, comme elle m'aime ! [...] Va, mignonne, mon carrosse est à toi.*» Aussitôt, elle fait en sorte que son carrosse accroche celui de la marquise, et une fois de plus elle a gain de cause : la courtisane, voulant s'attirer les bonnes grâces du clergé, fait don du carrosse à l'Église afin qu'il serve à porter le saint-sacrement aux mourants. En épilogue, l'évêque de Lima, donnant la main à la Périchole, lui dit : «*Mademoiselle, ce carrosse sera pour vous le chariot d'Élie. Il vous mènera droit au ciel...*»

Commentaire

Cette pièce, petite merveille d'impiété savoureuse, satire anticléricale de la meilleure veine, la plus célèbre et la plus jouée de celles de Mérimée, fournit au théâtre deux inoubliables figures : celle du vieillard jaloux et trompé, et celle de la grande coquette qui le gruge.

La scène entre don Andrès et son secrétaire fut inspirée de Molière et de «*Gil Blas*».

Sa publication dans «*La revue de Paris*» entraîna le désabonnement de la duchesse de Berry.

Jouée pour la première fois le 13 mars 1850 à la Comédie-Française, elle fut sifflée et tomba.

En 1868, Meilhac et Halévy écrivirent pour Offenbach le livret de «*La Périchole*».

En 1920, la pièce fut montée par Jacques Copeau au Vieux-Colombier.

Elle est toujours en honneur au théâtre.

En 1952, Jean Renoir en fit l'un de ses plus beaux films : «*Le carrosse d'or*» avec Anna Magnani, dans le rôle de Camila.

“L'occasion”

(novembre 1829)

Comédie

Dans un couvent de La Havane, des pensionnaires de seize ans, très «*à quoi rêvent les jeunes filles*», caquettent parmi les lianes et les orangers. Sous le décor charmant, un drame couve cependant, annoncé par cette citation de Calderôn : «*Sache que cette peine, cette douleur, plus que de la tristesse, c'est de la fureur, et plus que de la fureur, la mort.*» L'ardente et romanesque dona Maria (ou Mariquita) est éprise de frère Eugenio, le jeune aumônier, «*un bien bel homme qui n'a pourtant pas d'uniforme*». Mais, dédaignant celle qui n'est à ses yeux qu'une «*petite fille bien sage*», il a noué une idylle avec Francisca (ou Paquita), amie et confidente de Maria. Cette dernière, n'osant

déclarer au prêtre son amour, songe à se tuer : elle a même repéré dans la pharmacie une fiole de poison. Son désarroi n'a plus de borne lorsque Francisca, «étouffée» par le bonheur, lui révèle qu'elle aime frère Eugenio, et en est aimée. La générosité, tout d'abord, l'emporte dans l'âme de Maria et, sublime, elle lui offre tout son argent pour lui permettre de s'enfuir avec l'aumônier. Résolue à mourir, elle a déjà versé le poison dans un verre de limonade. Or Francisca vient lui demander un nouveau service : aux deux amants, las de «*bivouaquer toute la nuit*» dans le jardin, ne pourrait-elle prêter sa «*belle chambre à alcôve*»? Cette fois, c'en est trop : dans le coeur de Maria, la jalousie l'emporte sur le renoncement et, lorsque Francisca, altérée, lui demande un peu d'eau, elle la laisse boire (c'est... l'irrésistible occasion) le breuvage empoisonné. «*Bois, et grand bien te fasse !*», murmure-t-elle alors, puis, trop tard se reprenant : «*Malheureuse ! qu'ai-je fait?*» Finalement, elle se précipite dans le puits du couvent.

Commentaire

Par l'intensité du drame et sa poésie juvénile, cette «comédie» est une des plus pénétrantes de Mérimée. On retient en particulier l'exceptionnelle figure de frère Eugenio ; de tous les prêtres du «*Théâtre de Clara Gazul*», c'est le seul qui ne soit pas odieux.

En juin 1830, pour, a-t-il dit, s'éloigner d'une femme aimée (vraisemblablement Mélanie Double, pour laquelle il fut considéré comme un trop médiocre parti, sa correspondance portant les traces de ce grand chagrin d'amour), Mérimée partit pour l'Espagne, pays dont il parlait parfaitement la langue. Son père finança le voyage en échange de comptes rendus détaillés d'anciens traités de peinture. Parti pour trois mois, il en passa six dans ce pays qui le séduisit par ses paysages, ses basses classes qu'il côtoya, la corrida, l'architecture mauresque, sa vitalité sensuelle en même temps que «*la sublime insouciance castillane, la flema castellana*». Il en parcourut la plus grande partie, voyant Séville, Grenade, Cordoue, Cadix, Madrid, Valence, la sierra de Ronda, se plongea dans l'étrangeté du monde espagnol. Après avoir souvent dîné d'un vieux coq frit à l'huile avec beaucoup de piment et du riz, il dormit, «*quand les punaises n'étaient pas trop affamées*», dans la paille avec son muletier, «*le plus sale cochon de l'Andalousie*». Dans une diligence, il fit la connaissance de don Cipriano Gusman Palafox y Portocarrero, comte de Teba et futur comte de Montijo, un «afrancesado» qui avait été partisan de Napoléon et qui l'invita chez lui, à Madrid. Libéraux tous les deux, ils sympathisèrent, et Mérimée devint bientôt un intime de la famille. Mais, en fait, étant jaloux du comte et le détestant (il était borgne, et il allait prêter cette infirmité au mari de Carmen), il devint surtout l'intime de Mme de Montijo, esprit large et cultivé, qui allait rester jusqu'à sa mort sa grande confidente. Les deux fillettes du couple, Paca, six ans, future duchesse d'Albe, et Eugenia, quatre ans, future impératrice des Français, eurent aussi tôt fait de le charmer.

Du fait de ce voyage, il n'assista pas aux «Trois Glorieuses», les journées révolutionnaires de juillet 1830 qui aboutirent à l'établissement de la monarchie de Juillet que, lui, qui était libéral, accueillit favorablement. Dès son retour en France, il revêtit l'uniforme bleu des gardes nationaux, et sollicita un poste. Ses amis firent de même : Vitet fut nommé inspecteur général des monuments historiques, poste qui venait d'être créé du fait de l'intérêt du romantisme pour l'Histoire et le gothique ; Stendhal entra dans le corps diplomatique et fut nommé consul à Trieste. Grâce aux relations de son père, Mérimée fut nommé, le 5 février 1831, chef du bureau du secrétariat général du ministère de la marine et des colonies, puis, le 13 mars, chef du cabinet du comte d'Argout, ministre du commerce et des travaux publics, qui n'était autre que le cousin de Stendhal. En mai, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Il allait suivre le comte d'Argout dans ses différents ministères : marine, commerce et travaux publics (où il fut chargé des beaux-arts), intérieur et cultes. Très consciencieux dans son travail, il n'en mena pas moins une vie agitée, se lia alors avec une jeune actrice du Théâtre des Variétés, Cécile Cayot (il allait dire, dans une lettre à Lise Przedziecka, du 27 octobre 1866, qu'elle était une «*personne très singulière, ayant de la vertu à sa façon*») et participa avec une «*bande de vauriens*», qui comprenait Musset, Royer-Collard, Delacroix, Jean-Jacques Ampère, Stendhal (entre deux séjours en Italie), et son ami anglais, l'avocat Sutton Sharpe, à une joyeuse vie faite de

bamboches dans les restaurants à la mode (en particulier, "La Rotonde" du Palais-Royal.), de fréquentations des coulisses de théâtres, d'aventures sans guère de lendemains avec d'«*adorables méchantes*». Il confia : «*Étant devenu un très grand vaurien, j'ai vécu sur mon ancienne bonne réputation... Après être redevenu très normal, je passe encore pour vaurien. En vérité, je ne crois pas l'avoir été plus de trois ans et je l'étais non de cœur, mais uniquement par tristesse, et un peu peut-être par curiosité.*»

Il fit la connaissance d'Alexandre Dumas.

En 1831, il publia la première de '***Lettres d'Espagne***' qui, au nombre de quatre, étaient la transposition des carnets d'un touriste sensible, avide d'humanité, de pittoresque, de couleur ; tiennent à la fois du récit de voyage et de la fiction ; montrent en lui un voyageur curieux et avide de se documenter avec précision :

'Les combats de taureaux'

(janvier 1831)

Récit de voyage

Mérimée révéla aux Français un aspect particulier, très haut en couleur, des mœurs espagnoles. Il indiqua : «*Il y a des cirques ("plazas") dans presque toutes les grandes villes d'Espagne. Ces édifices sont très simplement, pour ne pas dire très grossièrement construits. Ce ne sont en général que de grandes baraques en planches, et on cite comme une merveille l'amphithéâtre de Ronda, parce qu'il est entièrement bâti en pierre.*» Sincèrement enthousiasmé, il dit de la corrida : «*Aucune tragédie au monde ne m'a intéressé à ce point*». On lit aussi : «*Il faut en convenir à la honte de l'humanité, la guerre avec toutes ses horreurs a des charmes extraordinaires, surtout pour ceux qui la contemplant à l'abri.*»

'Notes sur la peinture espagnole'

(mars 1831)

Article

Il se pencha en particulier sur la collection du Prado, dans "*Le musée de Madrid*", où il apprécia en particulier '*Spasimo di Sicilia*' de Raphaël.

Commentaire

C'est un texte rapide, superficiel.

Il fut publié dans "*L'artiste*".

Mérimée publia la deuxième '*lettre d'Espagne*' :

'Une exécution'

(mars 1831)

Récit de voyage

Mérimée décrivait longuement les préparatifs et le cérémonial en usage.

Le 24 janvier 1831, Sainte-Beuve fit, dans "Le globe", cet éloge de Mérimée : «Né, j'imagine, avec une sensibilité profonde, il s'est bientôt aperçu qu'il y aurait duperie à l'épandre au milieu de l'égoïsme et de l'ironie du siècle ; il a donc pris soin de la contenir au-dedans de lui ; de la concentrer le plus possible et, en quelque sorte, sous le moindre volume ; de ne la reproduire dans l'art qu'à l'état de passion âcre, violente, héroïque, et non pas en son propre nom, ni par la voie lyrique, mais en drame, en récit, et au moyen de personnages responsables. Ces personnages mêmes, l'artiste les a poussés d'ordinaire au profil le plus vigoureux et le plus simple, au langage le plus bref et le plus fort.»

En mai 1831, Mérimée fut nommé chevalier de la légion d'honneur.

Cette année-là, il fit son service militaire dans la garde nationale.

Il reçut une lettre d'une admiratrice qui, après avoir lu la "*Chronique du temps de Charles IX*", lui écrivit sous le pseudonyme de Lady Algernon Seymour, poste restante à Calais, et sollicita un autographe. Cette grande dame anglaise était de pure invention. La correspondante était en fait Jenny Dacquin, petite provinciale de vingt ans, fille romanesque d'un notaire de Boulogne-sur-Mer qui avait fait des études en Angleterre. Peu après, son père mourut, et elle devint dame de compagnie en Angleterre. Une correspondance s'instaura entre Mérimée et elle.

En mars 1832, il devint chef de cabinet du ministre, et, en avril, fut chargé de la surveillance de la mise en œuvre des mesures sanitaires prises pour lutter contre l'épidémie de choléra.

Le 23 juin 1832, Mélanie Double épousa l'avocat Collin.

Mérimée publia la troisième "*lettre d'Espagne*" :

"*Les voleurs*"

(août 1832)

Récit de voyage

C'est l'histoire du «brigand» José-Maria.

En novembre 1832, Mérimée fut nommé maître des requêtes au conseil d'État.

En décembre, il fit un nouveau voyage en Angleterre où il approcha Talleyrand, et s'amusa et s'instruisit aux scènes de la campagne électorale. À son retour, le 29 décembre, il rencontra pour la première fois Jenny Dacquin à Boulogne-sur-Mer. Avec un vif plaisir, il raconta dans sa "*Correspondance*" comment un petit pied se trouva dans sa main, comment il y imprima un baiser...!). Ils allaient continuer à correspondre et entretenir une relation stable et profonde d'amitié amoureuse.

Le 31 décembre, il suivit, comme chef de cabinet, le comte d'Argout, désormais ministre de l'intérieur.

En avril 1833, il eut avec George Sand, qui avait été un moment fascinée par son flegme, une aventure d'une nuit où il fut victime d'un fiasco qui les laissa l'un et l'autre amers, et fut suivie d'une vive animosité.

Le 4 juin 1833, il publia un recueil de sept nouvelles intitulé "*Mosaïque*". Sous ce titre passe-partout, il rassembla ses premières nouvelles, écrites depuis 1828, et qui étaient parues dans "La revue de Paris" ou dans "La revue française" : "*Mateo Falcone*", "*Vision de Charles IX*", "*L'enlèvement de la redoute*", "*Tamango*", "*La perle de Tolède*", "*Le vase étrusque*", "*La partie de trictrac*", ainsi que les trois premières "*Lettres d'Espagne*". Ce recueil composite ne doit pas être tenu pour une simple compilation. Il révéla d'emblée la perfection d'une méthode narrative, tout en laissant percevoir les deux versants de l'inspiration de Mérimée. Il commença par interloquer son lecteur, en poussant à l'extrême la technique de la concision impersonnelle et de l'ellipse cynique, dans "*Mateo Falcone*", "*Tamango*" et "*L'enlèvement de la redoute*". Puis ces faits divers laissèrent la place à des études plus introspectives de la nature humaine, la psychologie analytique se déployant dans le récit d'une crise sentimentale qu'est "*Le vase étrusque*"; ou du remords, avec "*La partie de trictrac*". Finalement, le concept de «mosaïque» n'allait pas si mal à ce recueil hétéroclite, sorte de puzzle où se trouvent en germe, pour l'essentiel, la manière et les thèmes de l'auteur, conteur cruel.

Il publia :

“La double méprise”
(août 1833)

Nouvelle de 80 pages

Il y a six ans, Julie de Chaverny épousa un homme grossier et fat, le moins apte à comprendre les aspirations de son âme délicate. Peu de mois après son mariage, elle mesura l'étendue de son irréparable infortune, et se replia dans la solitude, sa fierté naturelle la gardant contre les pièges que le monde tendait à sa jeunesse avide d'affection. Mais, quand la brutalité de son mari devint plus odieuse encore, elle sentit qu'elle accepterait les hommages d'un galant quel qu'il soit. Arrive un jour de Constantinople un jeune diplomate, Darcy, qui est auréolé de la gloire d'avoir, dans ces pays lointains où les maris sont les bourreaux de leurs femmes, livré une bataille pour sauver de la noyade une Turque nommée Émineh. Il sait parler à son cœur. Elle se souvient qu'étant jeune fille elle avait cru le distinguer des autres, et l'avait regretté quand il avait dû s'éloigner, car il n'était pas assez riche pour demander sa main. En le revoyant, elle croit retrouver l'amour qu'il lui vouait. Et, alors qu'ils reviennent ensemble à Paris dans une calèche, comme il évoque tendrement ce souvenir, elle lui fait part de ses désillusions, tombe dans ses bras, et se donne à lui. Darcy ne comprend pas, croit à une trop facile conquête, et envisage de continuer cet adultère banal. Julie, qui a rêvé de refaire sa vie dans la plénitude de cet amour, est écrasée par cette nouvelle désillusion, et sa honte est telle qu'elle veut fuir son mari, chercher refuge chez sa mère. Mais elle meurt au cours du voyage sans que Darcy ait compris son drame. Il abandonne son idéal et finit par un beau mariage.

Commentaire

En 1858, Mérimée confia à propos de “*La double méprise*”, ce petit chef-d'oeuvre, où il fit preuve de tant de virtuosité qu'il sembla vouloir mettre dans sa poche à la fois Stendhal, Balzac et le Musset des “*Comédies et proverbes*” : «*C'est un de mes péchés, fait pour gagner de l'argent, lequel fut offert à quelqu'un qui ne valait pas grand-chose.*» Mais «*péché*» n'est, bien entendu, pas plus lourd de sens que «*petite drôlerie*», expression que maintes fois il appliqua à ses nouvelles et à ses articles. Et «*gagner de l'argent*» ne signifie pas obligatoirement le mal gagner par un travail bâclé.

En effet, cette longue nouvelle, qui pourrait être considérée comme un court roman, qui débute à la façon d'un roman mais s'achève trop brusquement, est très solidement et très harmonieusement construite. Les brefs chapitres du début et les très brefs chapitres de la fin (ils sont encore trop longs s'il ne s'y trouve de nécessaire que le «*sourire ironique*» de Darcy) encadrent trois longs chapitres essentiels (8, 9, 11). En 1842, Mérimée ajouta la dernière ligne : «*Ces deux cœurs qui se méconnaissent étaient peut-être faits l'un pour l'autre*» ; on peut regretter qu'il ait ainsi livré un mot de l'énigme, pas forcément le seul, car il y a de la réticence dans «*peut-être*». Était préférable, et davantage dans son vrai style, la première fin : «*Darcy sourit de ce sourire ironique qui lui était habituel, mais il ne répondit rien.*»

Darcy a des traits de Mérimée : son dandysme et son beylisme. Il fit, à deux endroits dans la nouvelle (au milieu du chapitre 7 et à la fin de dernier chapitre), une allusion à un mariage que sa «*pauvreté*» lui aurait interdit, son personnage renonçant pour cette raison à épouser Julie.

Cette nouvelle, qui traite des «*intermittences du cœur*», de la difficulté, allant jusqu'à l'impossibilité, de parler de soi et d'être compris, rappelle “*Le vase étrusque*”. Mais les rôles sont renversés : ce n'est pas sur Darcy, mais sur Julie, qui est la victime du séducteur désinvolte et bourreau sans le savoir, que se concentre l'intérêt. On trouve la même alternance de mondanités parisiennes et d'exotisme. Au déjeuner des dandys où Darcy aurait pu prendre part correspond la réception chez Mme Lambert ; et aux propos de Néville sur les pyramides et le pacha du Caire le sauvetage d'Émineh par Darcy. Mais la turquerie de “*La double méprise*” l'emporte de loin, en valeur artistique et narrative (car elle

trouble Mme de Chaverny) sur le pot-pourri égyptien du “Vase étrusque”, simple hors-d’œuvre qui ne ridiculise qu’un figurant.

Darcy est une pâle imitation du don Juan romantique, sa bataille en Turquie rappelant celle que don Quichotte mena contre les moulins à vent. Et il manque de délicatesse, comme le prouve la péripétie capitale pour laquelle le choix d’une calèche était d’une grande hardiesse, puisqu’elle est le théâtre de gestes explicites.

Le portrait de la pauvre Julie est dessiné avec pénétration et délicatesse. Elle meurt, désespérée de sa méprise.

On remarque cette maxime : «*Il n’y a rien de plus odieux pour une femme que ces caresses qu’il est presque aussi ridicule de refuser que d’accepter.*»

La nouvelle parut en librairie dans les derniers jours d’août ou les premiers de septembre 1833. Si Mérimée avait voulu en l’écrivant «*gagner de l’argent*», il dut être bien déçu, car la nouvelle n’eut guère de succès, en dépit de la ferme analyse des détours du cœur, d’éléments romanesques (high-life, exotisme), de la scène audacieuse de la calèche, à laquelle, cependant, la magistrature débonnaire de Louis-Philippe ne trouva rien à redire. Mais, lorsqu’en 1857 l’agressive pudibonderie de la magistrature impériale s’en prit à Flaubert pour la scène du fiacre dans “*Madame Bovary*”, où, après tout, nous ne savons pas ce qui s’y est passé, l’avocat de l’écrivain la compara celle de la calèche de “*La double méprise*” qui avait été moins innocente.

La nouvelle est encore souvent, et avec injustice, tenue pour une œuvre mineure. Elle le doit peut-être à son caractère énigmatique. Il n’est pas d’œuvre de Mérimée plus narquoise, où ses intentions soient plus difficiles à cerner. Il n’en est pas non plus qui ouvre le champ à plus de réflexions contradictoires. Si ce n’est son chef-d’œuvre, c’est au moins son œuvre la plus intéressante.

Le 27 septembre, jour de ses trente ans, Mérimée offrit un grand dîner auquel assista Stendhal, revenu de Civita-Vecchia.

Il publia sa quatrième “*Lettre d’Espagne*” :

“*Les sorcières espagnoles*”

(décembre 1833)

Récit de voyage

Mérimée raconte avoir rencontré une petite gitane des environs de Murviedro nommée Carmencita, «*une très jolie fille, point trop basanée*».

Commentaire

Carmencita a dû jouer un rôle dans l’invention du personnage de Carmen. Et le Juan Coll «*qui a fait tant de bruit dans le temps aux environs de Tortose*» n’a-t-il pas donné son nom au pauvre Jean Coll à qui la Vénus d’Ille casse la jambe?

Après la démission du comte d’Argout, le 6 avril 1834, le nouveau ministre de l’intérieur, Thiers, nomma Mérimée, le 27 mai, inspecteur général des monuments historiques et antiquités nationales, poste laissé vacant par le départ de Vitet. De cette nomination, il confia à son ami Sutton Sharpe : «*Elle convient fort à mes goûts, à ma paresse, à mes idées de voyage.*» Il avait en effet une passion atavique des beaux-arts, une vocation d’archéologue amateur et le goût des voyages. Même s’il était bien préparé au côté administratif de sa fonction, il avait conscience en l’acceptant de ses lacunes théoriques dans le domaine de l’architecture et de l’archéologie, et s’efforça de les combler. «*Au moment de commencer ma tournée d’inspection, j’éprouve plus que jamais le besoin de réclamer les*

conseils des personnes, qui par de longues études, ont acquis la connaissance parfaite des monuments du moyen âge.» Il se fit conseiller par Vitet, lut Arcisse de Caumont, et surtout se forma sur le terrain.

Dès le 31 juillet suivant, il se mit en route pour sa première tournée d'inspection dans le Midi (Autun, Vézelay, Avignon, Marseille, Fréjus, Toulon, Carcassonne), qui dura jusqu'en décembre. Ce fut la première d'une longue série de tournées vouées à la découverte des monuments en péril. Pendant plus de vingt ans, il n'allait cesser de sillonner la France, à une époque où les routes étaient souvent impraticables, les moyens de transport (malle-poste, tape-cul, cheval de selle) inconfortables (d'où ses jérémiades mais aussi ses traits d'humour : «*J'ai fait vingt lieues aujourd'hui en changeant sept fois de voiture dans d'horribles machines sans ressort. Je suis roué, moulu.*»), les lieux d'hébergement souvent rudimentaires et, à ses yeux, la sottise des provinciaux épaisse. Par ailleurs, il allait assister avec assiduité aux commissions des monuments historiques ; participer à des comités de plus en plus nombreux avec les autorités locales (maires «*illettrés*» et curés «*badigeonneurs*») et les architectes ; rédiger des rapports dans lesquels il décrit l'état, souvent alarmant, des édifices, dénonça les affectations nuisibles et le vandalisme de certaines restaurations ; s'employer, avec le zèle le plus intelligent et des interventions perspicaces, à sauver de la ruine de nombreux monuments (comme les fresques de l'église de Saint-Savin-sur-Gartempe, le palais des papes d'Avignon, le théâtre d'Orange, les églises de la Madeleine de Vézelay, de Saint-Trophime d'Arles, de Notre-Dame-du-Port à Clermont-Ferrand, de Notre-Dame de Chartres, des remparts d'Avignon et de Carcassonne, etc.) qui composent aujourd'hui une bonne part des trésors français d'art roman et gothique. S'il avait une attirance particulière pour la préhistoire et l'antiquité classique, il s'intéressa aussi bien à l'architecture militaire que religieuse ou civile, avec une prédilection pour les édifices «*byzantins*» c'est-à-dire romans et gothiques. Il n'oublia jamais ni le décor (vitrail, peintures murales) ni les objets d'art. Cependant, en homme de son temps, il fut peu sensible aux œuvres de l'époque classique.

Il mit progressivement en place une administration, rédigeant les circulaires fondatrices du service, participant à la création, en 1837, de la commission des monuments historiques qui fut alors dotée d'un embryon de bureau, s'entourant d'architectes spécialisés dans la restauration d'édifices anciens et élaborant, avec ses collaborateurs, au fil des chantiers et des problèmes rencontrés, une doctrine de restauration.

Son poste de haut fonctionnaire et son traitement lui permirent de faire meilleure figure dans le monde, de jouer un rôle de gentleman à la manière anglaise, de fréquenter une société plus élégante, d'entrer dans les salons les plus fermés, celui de la duchesse Decazes et celui de la duchesse de Broglie.

Il publia :

“Les âmes du purgatoire”
(août 1834)

Nouvelle de 66 pages

Au XVI^e siècle, à Séville, don Juan de Maraña est impressionné par l'effrayant tableau des “*Âmes du purgatoire*”, qui représente les tourments infligés à des pécheurs. Mais, à l'université de Salamanque, il devient l'ami de don Garcia qui l'initie à tous les vices. Ils séduisent deux sœurs, doña Fausta et doña Teresa, et don Juan est entraîné à tuer leur père, don Alonso de Ojeda.

Ils s'enrôlent dans l'armée espagnole de Flandre, où leur capitaine, ayant, au moment de mourir, remis sa bourse à don Juan pour qu'il fasse dire des messes pour son âme, il perd tout l'argent au jeu.

Don Garcia ayant été tué, don Juan revient en Espagne, et, dans le château paternel, il revoit le vieux tableau des “*Âmes du purgatoire*” qui l'impressionne de nouveau aussi vivement que jadis. Mais il poursuit son existence dissolue, et entreprend d'enlever une nonne qui est nulle autre que doña Teresa. Mais il voit passer un enterrement... et apprend avec stupeur que c'est le sien. Converti par

cet avertissement du ciel, il entre dans un couvent où, devenu frère Ambroise, il accepte toutes les mortifications et les pénitences. Mais le frère de doña Teresa l'oblige à se battre en duel ; et il le tue, passe alors les dix dernières années qu'il lui reste à vivre à se repentir et à s'humilier.

Pour un résumé plus précis, des notes et un commentaire,
voir [MÉRIMÉE - "Les âmes du purgatoire".doc](#)

En 1835, Mérimée voyagea en Bretagne et dans le Poitou, devint membre de la Société des antiquaires de l'Ouest.

En mai-juin, il séjourna en Angleterre.

Il publia :

‘Notes d’un voyage dans le midi de la France’
(juillet 1835)

Mérimée s’intéressa en particulier à Carcassonne, et sauva les murs de la citadelle d'une destruction qu'avait décidée le conseil municipal !

Il s'extasia sur la Vénus de Vienne.

En juillet 1835, durant trois semaines, Mérimée reçut la famille Montijo à Paris.

Le 28 juillet, il partit pour une tournée dans l'Ouest qui s'acheva à la fin d'octobre.

Fréquentant son salon de la rue Basse de Passy, qui était parmi les plus distingués de Paris, et lui faisant la cour depuis plusieurs années, il devint, le 16 février 1836, l'amant de l'épouse du préfet de police, Mme Valentine Delessert, une femme charmante, séduisante, spirituelle et cultivée, une beauté méridionale qui avait *«les trente-six qualités physiques recommandées par Brantôme, et des qualités morales que ce cochon-là ne savait pas apprécier»*, qui fut peinte par Stendhal dans *‘Lucien Leuwen’* sous le nom de Mme Grandet et, par Flaubert, sous les traits peu flatteurs de Mme Dambreuse, dans *‘L'éducation sentimentale’*. Le 12 janvier 1836, il avait confié à son ami Esprit Requien : *«Je suis fou amoureux de la perle des femmes, heureux parce que je suis amoureux fou, très malheureux parce que je ne puis prouver mon amour aussi souvent que je le voudrais.»* Une intimité s'établit rapidement, et la liaison, que seul le mari semblait ignorer, fut admise dans les cercles familiaux et sociaux. Il introduisit dans le salon de Valentine Delessert Mme de Montijo et ses filles. Ce fut pour cette femme qu'il allait écrire ses meilleures nouvelles, les lui soumettant et les lui destinant.

Le 5 mai, il quitta l'École des Beaux-Arts pour habiter au 20 de la rue des Marais-Saint-Germain.

Du 14 mai au 10 août, il fit une tournée en Alsace et en Rhénanie.

Cette année-là, il entra au Cercle des Arts, dont il allait être le vice-président.

Le 27 septembre 1836, il subit la mort, à la suite d'un refroidissement, de son père. Cette fin, pourtant prévisible, l'affecta profondément.

Il publia :

‘Notes d’un voyage dans l’Ouest de la France’
(octobre 1836)

On y remarque des commentaires sur le musée de Nantes.

“La Vénus d’Ille”
(mai 1837)

Nouvelle de 33 pages

Dans un village du Sud de la France, M. de Peyrehorade, qui a découvert une statue de Vénus, s'apprête à marier son fils, Alphonse. Le jeune homme, le jour même de son mariage, participe à une partie de jeu de paume, et, afin d'être plus libre de ses mains, passe l'alliance qu'il destine à sa future femme au doigt de la statue. Il bat son adversaire, un Aragonais, qui profère une menace. Lorsqu'il souhaite récupérer la bague, la statue a replié son doigt. Au matin de la nuit de noces, il est retrouvé mort. Sa jeune veuve, devenue folle, dit avoir vu «une espèce de géant vert» écraser son mari, et on retrouve l'anneau par terre. Que s'est-il passé? Nocés de sang avec la Vénus de pierre, jalouse, ou règlement de compte déguisé avec l'adversaire ulcéré de la veille?

Pour un résumé plus précis, des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "La Vénus d'Ille".doc](#)

“Essai sur l’architecture religieuse au Moyen Âge”
(1837)

En mai-août 1837, Mérimée fit une tournée en Auvergne et dans le Limousin, Stendhal l'accompagnant au début de son voyage. «*Si le plus admirable paysage vous tente, si vous n'avez pas peur des cheveux dans la soupe (l'usage n'est pas ici de les servir dans des assiettes séparées) [...] venez avec moi*», écrivit-il à son ami Esprit Requien, le 5 juillet.

À son retour, il accompagna au Jardin des Plantes Mme de Montijo lorsqu'elle vint voir le fameux orang-outang qui faisait courir tout Paris.

Il fut choisi comme secrétaire de la commission des monuments historiques, poste qu'il allait occuper jusqu'en 1839.

Le 15 avril 1838, il quitta la rue des Marais-Saint-Germain pour le 10 de la rue des Beaux-Arts.

Cette année-là,, après avoir dirigé les travaux de restauration de la cathédrale d'Amiens, il fit une tournée d'inspection dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Dès son retour, toujours en relations suivies avec Mme de Montijo, qui habitait alors Versailles, il alla la voir plusieurs fois, en compagnie de Stendhal et de Sutton Sharpe. Aux filles de la comtesse, il racontait des histoires dont Napoléon était le héros, tandis que Stendhal leur dédia les pages de “*La chartreuse de Parme*” où il décrivait la bataille de Waterloo.

Dès cette année-là, il conçut le projet d'une vie de Jules César, qui était son héros idéal, en qui il voyait un concentré de qualités, vantant l'homme, son énergie et sa force de volonté hors du commun, sa capacité d'accomplir la tâche qu'il s'était imposée sans dévier de sa route, le politicien, le stratège, son génie politique : «*Un homme qui a été le plus grand capitaine de tous les siècles puisqu'il n'a jamais été battu, le plus intrépide paillard, grand orateur, bon historien, si joli garçon que les rois s'y trompaient et le prenaient pour femme, qui a fait cocus tous les grands hommes de son temps, qui a changé la constitution politique et sociale de son pays, qui, qui, trente mille qui.*» (lettre à F. de Saulcy, 25 mai 1838). Il tempéra l'image de César guerrier, en soulignant son peu de goût pour la cruauté, sa culture, sa délicatesse même, son amour pour Cléopâtre, son caractère constitué d'une curieuse alliance de qualités viriles et féminines. En 1844, dans une lettre à Charles de Rémusat, il reconnut avoir trop aimé les Romains, «*César en particulier*», et, au sujet de ce dernier, avoir souvent versé dans la «*partialité*». On décèle les indices de cette passion dans l'œuvre littéraire qui est parsemée d'allusions à César : dès la première des “*Lettres d'Espagne*” (1831), il exprima son admiration ; quatre ans plus tard, dans “*La Vénus d'Ille*”, il compara la partie de jeu de paume à la bataille de Dyrrachium ; “*Carmen*” s'ouvre par un commentaire de la bataille de Munda. Dans une lettre à Mme de La Rochejaquelein, il confia : César a pu changer «*la constitution politique et sociale de son pays*», parce qu'il a été un «*grand capitaine*», parce qu'il avait le pouvoir ; mais au plus fort de

son désir, lorsqu'il était «*amoureux fou de Cléopâtre*», «*il voulait remonter le Nil avec elle dans une cange pour chercher la source du fleuve, mystérieuse dès cette époque*». Finalement, il n'allait pas écrire la vie de César, qui, pourtant, ne cessa de le préoccuper, de hanter tous ses écrits.
Il publia :

‘Notes d'un voyage en Auvergne’

(octobre 1838)

"Le salon de 1839"

(avril 1839)

Mérimée, qui ne signa pas ce texte paru dans "La revue des deux mondes", feignit d'être un critique anglais, étant ainsi plus à l'aise pour parler d'artistes dont plusieurs étaient ses amis : Ary Scheffer, Horace Vernet, Eugène Delacroix, Alexandre-Gabriel Decamps.

Le 15 mars 1839, le comte de Montijo mourut.

Le 29 juin, dix ans après avoir écrit "*Mateo Falcone*", Mérimée quitta Paris pour une mission d'inspection archéologique en Corse, bravant les dangers problématiques qui épouvantaient alors encore certains Français mais en séduisaient d'autres (Maxime du Camp, écrivain qui était un ami, avait habité Sartène, admirait le bandit Gallochio, «comptait se faire brigand en Corse» s'il échouait à son examen de Saint-Cyr). Le 15 août, il s'embarqua à Toulon pour Bastia, resta à Ajaccio du 28 août au 2 septembre, partit pour l'arrondissement de Sartène, et, après avoir, en huit étapes, parcouru l'île en tous sens, toujours à cheval et «*par d'affreux chemins*», ayant pu écrire qu'il avait «*mené en Corse une vie de chien*». Mais cette vie-là dut bien tout de même l'amuser. Elle lui laissa en tout cas assez de répit pour qu'il ait lieu de gémir sur «*l'excès de moralité des femmes corses qui désole les voyageurs*». Elle lui permit aussi de goûter l'hospitalité d'insulaires distingués, sans hypocrisie, avec lesquels il sympathisa d'emblée : ses lettres à ses amis ont un accent qui ne trompe pas. Il revint à Bastia, et, du 1er au 6 octobre, il visita les environs de la ville et le cap Corse. En deux mois de séjour, il avait donc vu tout ce qu'il put, «*depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*» (une de ses expressions favorites), malgré la lenteur des déplacements. Il put vérifier la justesse des intuitions qu'il avait eues en écrivant "*Mateo Falcone*". Il s'extasia : «*On trouve ici de la couleur locale presque aussi souvent que des punaises*» (lettre à Vogin, 2 octobre 1839). Il rencontra Colomba Carabelli, veuve Bartoli, dont le fils était mort victime d'une vendetta, et il entendit aussi parler d'une autre vendetta qui s'était déroulée à Sartène, «*la plus corse des villes corses*» a-t-il dit, et qui avait causé la mort de six personnes. Cela allait lui inspirer "*Colomba*".

S'étant embarqué le 7 octobre à Bastia pour Livourne, il voyagea en Italie. Il rejoignit Stendhal à Civita-Vecchia, l'accompagna à Rome (9-21 octobre), puis à Naples (22 octobre-10 novembre), ville qui le laissa «*stupéfait*» (lettre du 17 décembre) et à Paestum. Il prit congé de lui le 10 novembre, débarqua à Marseille le 15, et rentra à Paris au début de décembre.

Cette année-là, il devint vice-président de la commission des monuments historiques, fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Il publia :

‘Notes d'un voyage en Corse’

(avril 1840)

C'est un ouvrage technique, sérieux et clair, volontairement impersonnel, qui ne présente qu'un intérêt documentaire sur l'architecture du pays, qui témoigne de la conscience avec laquelle l'érudit et

l'artiste s'était acquitté de sa mission. Il transcrivit des manuscrits de chants populaires qu'il avait rapportés. Il termina son ouvrage par un appendice sur les effets du mauvais œil.

“Colomba”
(juillet 1840)

Roman de 165 pages

La jeune Corse Colomba, attachée passionnément à la vengeance de son père assassiné par une famille rivale, attend le retour de son frère, officier sur le continent. Orso, lui, a une autre conception de l'honneur, et réprovoque la «vendetta». Mais l'énergie morale de Colomba et son absence de scrupules vainquent la résistance de son frère.

Pour un résumé plus précis, des notes et une analyse, voir [MÉRIMÉE - "Colomba".doc](#)

Une fois son rôle d'auteur terminé, Mérimée affecta une sorte d'indifférence : du 5 juillet au 23 octobre, il effectua sa tournée habituelle, cette fois dans le Poitou, la Saintonge et la Gascogne. À Bordeaux, il apprit «*l'équipée du petit Napoléon*», la tentative faite à Boulogne, le 6 août, par Louis-Napoléon Bonaparte pour pénétrer en France à l'occasion du retour des cendres de son oncle. Puis il partit pour les Pyrénées et l'Espagne, passant par Madrid, Carabanchel, Burgos, Vittoria et Tolosa, notant les incidents tragi-comiques du «pronunciamiento» du général Espartero. Il fut reçu à Carabanchel par la comtesse de Montijo (veuve depuis le 15 mars 1839). Il revint par Agen, Béziers, Toulon, Avignon.

Il produisit une première liste de monuments classés.

En tant que préliminaire de l'histoire de Jules César, il publia :

“Essai sur la guerre sociale”
(mai 1841)

Commentaire

C'est l'un des chapitres les plus sanglants de l'Histoire de Rome : misères du peuple auxquelles les Gracques tentent vainement de remédier, lutte acharnée pour le pouvoir entre Marius et Sylla, chacun signalant ses triomphes par «*des confiscations, des pillages, des incendies, des massacres, des destructions de villes*».

Il avoua à Mme de Boigne avoir soigné cet essai «*pour gagner plus sûrement le cœur et les voix de ces Messieurs de l'Académie des Inscriptions.*»

En juin-juillet 1841, Mérimée fit une tournée d'inspection en Normandie, en Bretagne, et dans la Creuse où il signala les tapisseries dites de “la Dame à la Licorne”.

Le 25 août, il s'embarqua, avec plusieurs archéologues, pour la Grèce et la Turquie. Il admira les monuments d'Athènes, tomba malade à Éleusis, cueillit du laurier à Delphes et lut Hérodote aux Thermopyles «*où Léonidas fut mangé des asticots*». Passant par Smyrne, Éphèse, Constantinople, Magnésie du Méandre, Sardes, il fut convaincu d'avoir vu en Asie mineure «*les plus beaux monuments du monde et les plus beaux paysages possibles*», mais fut déçu par Istanbul. Au retour, «*comme véhémentement soupçonné de la peste*», il fut, du 1^{er} au 16 décembre, retenu en quarantaine au lazaret de Malte.

De juin à août 1842, il fit une tournée d'inspection en Basse-Bourgogne, dans le Sud-Est et dans le Midi.

En juillet, il publia une troisième édition revue et corrigée du *“Théâtre de Clara Gazul”*, comprenant en outre *“La jacquerie”* et *“La famille Carvajal”*. Il adoucit considérablement les textes car il n’avait plus vingt-cinq ans, et songeait à l’Académie française.

En 1842, Jenny Dacquin fit deux héritages, et s’installa à Paris, rue de l’Oratoire, puis rue Jacob. Mérimée et elle recommencèrent alors à se voir mais toujours dans des lieux publics ou pour de longues promenades. Il tut cette amitié, la cacha. Cette liaison fut peut-être alors plus que platonique. Il publia :

“Monuments helléniques”
(1842)

Devenu membre du conseil des bâtiments civils, Mérimée proposa dans un rapport une procédure de classement selon *«le mérite sous le rapport de l’art, la situation matérielle, les ressources des localités»*. En 1843, il fut rapporteur de la commission pour la restauration de Notre-Dame de Paris. Il fit une tournée d’inspection en Bourgogne, en Champagne et dans le Jura, en partie en compagnie de Viollet-le-Duc. Le 17 novembre, il fut élu membre libre de l’Académie des inscriptions et belles-lettres. Cette année-là, il perdit deux de ses amis les plus chers : Stendhal, inhumé le 24 mars, et Sutton Sharpe, ce qui le plongea dans la mélancolie.

De la fin juin à octobre, il reçut la comtesse de Montijo et ses filles.

À peine trouva-t-il le temps, au retour d’un voyage, entre deux recherches érudites sur l’archéologie, l’Histoire ou l’architecture, d’étudier, à l’âge de cinquante ans, le russe (lui adressant cet hymne : *«Le plus riche des idiomes de l’Europe, fait pour exprimer les nuances les plus délicates ; seule la langue de Rabelais peut rivaliser avec le russe»*), de s’intéresser à la littérature russe, d’entreprendre des traductions de Pouchkine (*“La dame de pique”, “Les bohémiens”, “Le hussard”, “Le coup de pistolet”, “Boudris et ses fils”*), de Gogol (*“Les âmes mortes”, “L’inspecteur général”* ou *“Le revizor”*) et de Tourgueniev (*“Les mémoires d’un chasseur”, “Le juif”, “Petouchkof”, “Le cosaque”, “Apparitions”, “Étrange histoire”, “Le chien”*), d’avoir donc l’honneur d’avoir introduit en France la littérature russe.

Il fit paraître aussi une nouvelle édition de *“La guzla”* avec une préface persifleuse : *«Vers l’an de grâce 1827, j’étais romantique. Nous disions aux classiques : “Vos Grecs ne sont point des Grecs, vos Romains ne sont point des Romains ; vous ne savez pas donner à vos compositions la couleur locale. Point de salut sans la couleur locale... je mourais d’envie d’aller là où elle existait encore, car elle ne se trouve pas en tous lieux... Nous entendions par couleur locale ce qu’au XVIIe siècle on appelait les mœurs ; mais nous étions très fiers de notre mot et nous pensions avoir inventé le mot et la chose.»*

Il publia :

“Architecture militaire au Moyen Âge”
(1843)

“De l’architecture en France au XIX siècle”
(1843)

Le 17 novembre 1843, Mérimée fut élu membre libre de l’Académie des inscriptions et belles-lettres. Pour plaire à Valentine Delessert, il brigua une place à l’Académie française, dut se livrer à force intrigues pour faire oublier sa réputation de libre penseur, avant d’être, quatre mois plus tard, le 14 mars 1844, élu de justesse, au septième tour de scrutin, par dix-neuf voix sur trente-six, à deux titres, comme le romancier de *“Colomba”* et comme l’auteur de l’*“Essai sur la guerre sociale”*.

Le lendemain, il publia :

“Arsène Guillot”

(mars 1844)

Nouvelle de 60 pages

Madame de Piennes, jeune, riche, jolie, pieuse et charitable paroissienne de Saint-Roch, remarque une jeune fille pauvre, Arsène Guillot, et apprend qu'à la suite d'une déception amoureuse, elle s'est jetée d'un troisième étage. Elle en réchappe, mais est condamnée à mourir de la poitrine. La dévote se rend chez elle, à la fois pour la secourir et pour ramener cette fille entretenue à des sentiments plus chrétiens. Là-dessus, elle reçoit dans son hôtel la visite de Max de Saligny qui, de retour d'Italie, vient lui présenter ses hommages, comme il avait coutume de le faire autrefois avec assiduité. Or, durant une visite qu'elle fait à Arsène, Madame de Piennes le voit arriver car il n'est autre que l'amant infidèle de sa protégée. Il a appris le drame dont il fut la cause, et, touché de pitié, est accouru chez sa victime pour laquelle il dit ne plus éprouver d'amour mais vouloir expier. Cependant, Arsène, d'abord heureuse du retour de celui qu'elle pleurait, souffre de plus en plus de sa maladie et de l'amour qu'elle voit naître et grandir entre Mme de Piennes et Max. Quand celui-ci annonce à celle-là son intention d'aller se faire tuer en Grèce, elle est terrifiée de sentir jusqu'à quel point il lui est cher. Enfin Arsène meurt en disant : « *J'ai aimé.* »

Pour un résumé plus précis, des notes et des commentaires, voir [MÉRIMÉE - "Arsène Guillot".doc](#)

Certains des nouveaux confrères de Mérimée à l'Académie française furent choqués par la publication d'“Arsène Guillot”.

Autre préliminaire à l'histoire de Jules César, il publia “*Études sur l'histoire romaine*” dont le premier tome était une réimpression de l’“*Essai sur la guerre sociale*”, seul étant inédit le second :

“Conjuration de Catilina”

(mars 1844)

Essai

C'est l'histoire d'une crise politique qui était la conséquence des ravages moraux de la guerre sociale.

Commentaire

L'optique de Mérimée était novatrice parce que, au lieu d'attribuer d'office à Cicéron le beau rôle, il s'efforça de présenter les pour et les contre avec neutralité. Mais l'essentiel, bien sûr, est la figure de César qui se détache peu à peu sur un fond mouvementé pour commencer sa marche vers le pouvoir suprême, celui du « *premier citoyen de Rome, c'est-à-dire [du] maître du monde.* »

En août et septembre 1844, Mérimée fit une tournée d'inspection dans le Centre-Ouest (Berry, Charente, Touraine), à nouveau avec Viollet-le-Duc.

Le 6 février 1845, il prononça son discours de réception à l'Académie française, fit l'éloge de Charles Nodier à qui il succédait ; mais, comme il ne l'appréciait guère (en fait, il en pensait beaucoup de mal : « *C'était un gaillard très taré qui faisait le bonhomme et avait toujours la larme à l'œil [...] C'était un infâme menteur.* »), les compliments cachèrent souvent des piques : « *Qu'il s'agisse de lui, qu'il s'agisse des autres, qu'importe à M. Nodier, l'exactitude rigoureuse des faits.* »

Des séances de la rédaction du *“Dictionnaire historique de la langue française”* et de la révision du *“Dictionnaire de l’Académie”*, où il s’ennuyait souvent, il laissa des caricatures perspicaces. Aux jeux des élections, il se fit un devoir de se montrer aimable aux candidats, et il encouragera toujours ses amis, Vitet, Rémusat, etc., de tenter leur chance.

En août et septembre, il fit une tournée en Dordogne, Languedoc et Provence.

Il publia :

“Carmen”
(octobre 1845)

Nouvelle de 76 pages

À Séville, Carmen, gitane sensuelle et capricieuse, rencontre le brigadier don José. Subjugué, il devient pour sa maîtresse contrebandier, puis brigand et assassin. Au moment où il croit la posséder totalement, elle, qui ne l’aime plus, préfère mourir libre que de le suivre : il la poignarde alors qu’elle le défie.

Pour un résumé plus précis, des notes et une analyse, voir [MÉRIMÉE - "Carmen".doc](#)

“Notice sur les peintures de l’église de Saint-Savin”
(décembre 1845)

“Les débuts d’un aventurier”
(1845)

Roman

Le jeune Youri, un cosaque de l’Ukraine, après avoir entendu la confession in extremis d’un vieil «hetman», qui, jadis assassina le vrai «tsarévitch», prend la résolution de s’emparer, si possible, du trône des tsars. Il sauve un marchand de bijoux au service du tsar, pris par la troupe de cosaques à laquelle il appartient, et l’accompagne à Ouglitch. Ce marchand donne à Yourii une croix qui désigne l’origine princière de celui qui la porte. De là commencent ses aventures.

Commentaire

Mérimée tira le roman de l’histoire du premier faux Démétrius, imposteur qui avait réussi à entrer dans Moscou à la tête d’une armée, à la mort de Boris Godounov, pour s’y faire couronner en mai 1606. Il choisit d’en faire un cosaque parce qu’en réalité le personnage savait mieux le polonais que le russe, qu’il ne savait presque pas le latin, mais qu’il savait lire et écrire, ayant pu apprendre quand il avait été novice dans un couvent ; qu’en fait, ce qu’il connaissait le mieux c’était l’art de manier les armes et de monter à cheval.

Le roman figura dans le même recueil que *“Les deux héritages”* et *“L’inspecteur général”*.

En 1845, Mérimée demanda aux Chambres un crédit extraordinaire pour la restauration des monuments.

En novembre-décembre 1845, il fit un voyage en Espagne.

Il publia :

“L'abbé Aubain”
(février 1846)

Nouvelle

Ruinés, Mme de P. et son mari quittent Paris pour la province. Écrivant à une grande amie, elle lui fait part de son amitié pour le curé de Noirmoutiers, l'abbé Aubain, qui lui enseigne la botanique, et lui a révélé la malheureuse histoire d'amour qui l'a poussé à une vocation tardive. À force de questions, Mme de P. obtient plus de détails, et se rend compte que l'abbé est désormais amoureux d'elle. Elle en est d'abord flattée ; puis, en éprouvant des remords, elle intrigue pour lui faire obtenir une cure dans une plus grande ville. Cependant, de son côté, l'abbé, dans une de ses lettres, se félicite d'avoir échappé à cette femme du monde frivole et ridicule.

Pour des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "L'abbé Aubain".doc](#)

En juillet-août 1846, Mérimée fit une tournée d'inspection dans l'Est, le Lyonnais, la Provence et l'Auvergne. Il fit un voyage rapide en Allemagne (Trèves, Cologne et Bonn).
Il publia :

“Il viccolo di Madama Lucrezia”
(1846)

Nouvelle de 27 pages

Le narrateur est un jeune Français qui est venu séjourner à Rome. Son père lui a donné une lettre de recommandation pour la marquise Aldobrandi, qu'il a connue autrefois. Chez celle-ci, il rencontre son fils, don Ottavio, avec qui on peut le confondre ; le jeune Romain est sur le point d'être ordonné prêtre, mais ils deviennent amis. Un soir, retournant à son hôtel après avoir entendu des récits fantastiques, alors qu'il marche dans une ruelle, «*il viccolo di Madama Lucrezia*», une rose lui est lancée d'une fenêtre du premier étage d'une maison, d'où il est appelé par une femme qu'il ne peut toutefois rejoindre. De jour, la maison paraît abandonnée. Longtemps, il se tient en faction, mais en vain. Il apprend d'une voisine qui lui fait visiter cette maison très délabrée qu'elle aurait été celle de «*Lucrezia Borgia*», qui y recevait des amants qu'elle faisait ensuite tuer. Or, un soir où il avait été amené par hasard à porter le vêtement de son ami, en passant par le «*viccolo*», il reçoit une balle envoyée depuis cette maison. Don Ottavio, qui le fait soigner pour sa blessure, lui révèle alors que dans cette maison il rencontre une Lucrèce bien vivante, que le coup de feu lui était destiné, que se refusant à devenir prêtre, il voudrait, en se faisant passer pour son domestique, fuir avec lui qui s'apprête à rentrer en France. Le jour dit, à l'hôtel, le narrateur trouve, de façon inattendue et d'abord quelque peu effrayante, cette femme. Il leur fait passer la frontière, ce qui leur permet de se marier.

Pour des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "Il viccolo di Madama Lucrezia".doc](#)

En 1846, Mérimée cessa, pour vingt ans, d'écrire de la fiction. Il allait expliquer ce silence par l'éloignement de Valentine Delessert, qui lui préféra Charles de Rémusat : «*Ce qui m'a empêché de travailler est un motif un peu bête. Lorsque j'écrivais, c'était pour l'amour d'une belle dame. Lorsqu'elle ne s'est plus amusée de moi, je n'ai plus rien fait.*» (lettre à Tourgueniev, 27 janvier 1855). En fait, les temps avaient changé, la demande du public ne l'inspirait plus, la manière large et libre des romans-confessions ne convenait pas à ce qu'il avait à dire. Il se voua à l'érudition (archéologie et Histoire) et à des traductions.

En novembre-décembre, il séjourna à Barcelone où il compulsait les archives du roi don Pèdre.

En 1847, il donna un rapport sur la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle.
Le 30 avril, quittant la rue des Beaux-Arts, il s'installa avec sa mère au 18 rue Jacob
En septembre et octobre, il fit une tournée d'inspection en Picardie et en Normandie.
Il publia :

‘Don Pèdre premier, roi de Castille’

(décembre 1847)

Essai

Le roi don Pèdre, né en 1334, intronisé en 1350, assassiné par son frère en 1369, fut appelé tantôt le Justicier, tantôt le Cruel par les chroniqueurs.

Commentaire

Mérimée avait rencontré certainement dès ses lectures de jeunesse ce despote meurtrier et défenseur de l'intérêt de tous, y compris le peuple, face aux oligarques, protagoniste de nombreuses pièces de théâtre du Siècle d'Or espagnol, une de ces grandes personnalités historiques dont le statut ambigu le fascinait. Il captiva son imagination aussi bien par son aura légendaire que du fait des massacres qu'il fit commettre et qui satisfaisait son goût pour la violence.

Mais il n'entreprit des recherches sur son règne qu'en 1843, à un moment où, dans la suite de *‘La conjuration de Catilina’*, il devrait continuer ses travaux sur César. Don Pèdre se substitua donc à César, et c'est lui qui fut, pendant les quatre années à venir, au centre des intérêts de l'historien. La principale informatrice de Mérimée fut sa grande amie, Mme de Montijo qui lui envoya des livres, le mit en contact avec des savants espagnols et, surtout, le procura de lettres d'introduction auprès des autorités qui, toutefois, ne lui donnèrent pas toujours accès au matériel qu'il souhaitait consulter. Il n'empêche que cette monumentale monographie fut la première étude sur don Pèdre fondée sur des documents d'archives. Avant lui, les historiens considéraient l'ambiguïté de don Pèdre sous son aspect moral. Mérimée ouvrit de nouvelles perspectives. Au lieu d'essayer de distinguer le bien du mal dans ses actions, il présenta une problématique historique : *«Le roi en face de la féodalité, le premier défi du pouvoir central aux forces de distension et désagrégation médiévale.»*

L'ouvrage parut en feuilleton dans *‘La revue de Paris’* en 1847-1848, puis en librairie, en 1848. Mais les temps révolutionnaires n'étaient pas propices aux ouvrages traitant d'un passé lointain : la publication du livre n'eut pas d'écho dans la presse.

En reconnaissance de ses travaux sur don Pèdre Ier, Mérimée fut, le 1er décembre 1848, élu, à la *‘Real Academia de Historia’* de Madrid.

Mérimée, à qui le gouvernement constitutionnel de la Monarchie de Juillet inspirait des jugements très défavorables (*«C'est une magnifique anarchie de quatre cent cinquante-neuf épiciers qui prétendent gouverner chacun de leur côté et pour les intérêts particuliers.»* [lettre à Madame de Montijo, 2 juin 1847]), vit venir avec inquiétude la révolution de février 1848, condamna la lâcheté de Louis-Philippe, s'indigna devant le désordre, la désorganisation sociale et les atteintes possibles à la propriété, regretta qu'il n'y ait plus de Napoléon, de dictateur. Sa correspondance témoigne de son épouvante et de son hostilité passionnée contre les insurgés : l'ancien libéral glissait, en politique, vers le conservatisme social. Du 23 au 27 juin, il ne quitta pas son uniforme de garde national, et fut témoin des émeutes, manifestant son dégoût des émeutes et le souci exclusif de son destin personnel. Le 28 juin, après la défaite des insurgés, il écrivit à Mme de Montijo : *«Nous l'avons échappé belle.»*

Le 18 mai 1848, il reçut sous la Coupole son ami Jean-Jacques Ampère.

À la suite de l'instauration de la république, il aurait pu perdre son poste, mais on l'y maintint, et le gouvernement provisoire le chargea de veiller sur les objets d'art des Tuileries. Du 26 septembre au 24 octobre, il fit une tournée en Alsace. Il se remit à l'archéologie avec d'autant plus d'ardeur qu'il

voulait oublier une époque ingrate, et qu'il était, dans sa vie privée, profondément malheureux, après avoir été oublié par Mme Delessert : *«J'ai éprouvé dans ces derniers mois, écrivit-il le 25 décembre 1848, toutes les misères du coeur qu'il est donné à un être humain de souffrir. [...] Je voudrais surtout avoir deux heures de conversation avec vous, vous ouvrir mon coeur pour savoir ce qu'il y a dedans. [...] C'est en vérité ce que je ne sais guère et il me faudrait du calme et du sang-froid [...] pour voir clair dans ce triste abîme.»*

Son activité littéraire s'en ressentit. En manière de dérivatif, il se mit à étudier sérieusement le russe, publia un article sur Gogol (il y écrivit : *«On sait la recette d'un bon conte fantastique : commencez par des portraits bien arrêtés de personnages bizarres, mais possibles, et donnez à leurs traits la réalité la plus minutieuse. Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde réel est loin derrière lui.»* - *«L'art de choisir parmi les innombrables traits que nous offre la nature est, après tout, bien plus difficile que celui de les observer avec attention et de les rendre avec exactitude.»*, ce qui définit bien son propre art).

Il publia également :

"Vézelay"
(1848)

"De l'enseignement des beaux-arts"
(1849)

Le 15 juillet 1849, Mérimée publia sa traduction de *"La dame de pique"* de Pouchkine, qui est considérée, aujourd'hui encore, comme l'une des meilleures.

En septembre-octobre, il fit une tournée d'inspection en Touraine, Poitou, Charente et Périgord, s'arrêtant pour la sixième fois à Saint-Savin. Il produisit un rapport sur le classement des résidences royales parmi les monuments historiques.

Il commença à échanger une correspondance avec Serge Sobolevski.

Le 13 mars 1850 eut lieu, à la Comédie-Française, la première représentation du *"Carrosse du Saint-Sacrement"* qui fut sifflé et tomba.

Du 26 mai au 21 juin, il voyagea en Angleterre (Londres, Salisbury).

Il publia :

"Les deux héritages ou Don Quichotte, moralité à plusieurs personnages"
(juillet 1850)

Comédie

À Alger, Saqueville a gardé intacte pendant treize ans l'image idéalisée de sa dulcinée. Le retour dans la capitale se révèle pour eux catastrophique : Saqueville, repoussé par sa bien-aimée devenue une vieille dévote coquette, retourne vivre en Algérie au milieu des militaires.

Commentaire

Mérimée montre l'impossible transplantation de don Quichotte à Paris : il y devient un héros de vaudeville : il s'écoute parler, et se propose de combattre un géant à moustaches. Mais cela se passe... dans une loge de théâtre !

En septembre-octobre 1850, Mérimée fit une tournée d'inspection en Auvergne, en Provence et en Languedoc, allant jusqu'au pont du Gard où il fut déçu par l'état du monument. Il revint à Paris avec une douloureuse névralgie faciale.
Il publia sans nom d'auteur, une plaquette intitulée :

‘H. B.’
(octobre 1850)

Essai de douze pages

H. B., c'est Henri Beyle, alias Stendhal, dont sont présentés : son athéisme radical et moqueur, et sa méfiance fondamentale à l'égard des dévots et des prêtres ; sa conduite pendant l'Empire et, en particulier, pendant la retraite de Russie, qui lui valut des compliments de Napoléon ; son attitude avec les femmes : de conquête en conquête toujours amoureux et toujours hardi, ses confidences sur ses expériences sexuelles étant quelquefois crues ; son acceptation, en tant qu'écrivain, des critiques ; l'originalité de ses opinions esthétiques (sur la littérature [sa fermeture à la poésie, son admiration pour Shakespeare], la peinture, l'architecture, la sculpture) ; sa gaieté dans le monde où il était pourtant timide ; etc..

Commentaire

C'est, écrite huit ans après le décès, alors que Stendhal n'avait pas encore été réhabilité, une oraison funèbre narquoise et quelque peu insolite, la défense sans fard et sans complaisance de la mémoire d'un ami très proche, qui fut son maître en un scepticisme et une désinvolture, qui n'étaient pas dans le ton de l'époque et les rattachaient tous deux au XVIIIe siècle rationaliste, son maître aussi en art de vivre.

Sur les vingt-cinq exemplaires imprimés, Mérimée n'en distribua que dix-sept où il écrivit à la main tous les noms propres laissés en blanc, en particulier ceux de deux femmes aimées passionnément, et brûla les autres. L'ouvrage, qu'on imprima clandestinement, fit néanmoins scandale, étant jugé scabreux et injuste. L'auteur, attaqué, répliqua par le mépris.

"De la peinture murale dans l'architecture moderne"
(1850)

En 1850, Mérimée ne fit que courts voyages : à Londres (pour visiter l'Exposition universelle de l'industrie), dans l'Yonne, à Lyon et en Auvergne.
Il dîna plusieurs fois chez la princesse Mathilde, nièce de Napoléon.
Il fut nommé membre de la commission chargée de l'inventaire de Charles V et de Charles VI.
En octobre 1851, il voyagea en Belgique et dans les Pays-Bas.
Il publia :

‘La littérature en Russie. Nicolas Gogol’
(novembre 1851)

Par hostilité au régime républicain, Mérimée se rallia d'enthousiasme et d'intérêt au régime né du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, ce qui fit de lui l'une des cibles des opposants, des vitupérations de Rochefort, de Hugo et de tout ce que l'opposition à celui qui devint

Napoléon III comptait de plumes. À cet ancien libéral qui glissa vers la réaction, le Second Empire semblait capable d'assurer l'ordre public.

Deux mois plus tard, le 21 janvier 1852, il fut promu officier de la Légion d'honneur.

Le 30 avril, mourut sa mère, avec laquelle il avait quasiment toujours vécu. Il fut très profondément affecté. Il écrivit à Mme de Montijo : *«Il y a quelque chose de bien triste dans l'idée qu'on ne tient plus à rien, qu'on est absolument libre. Tant que ma pauvre mère a vécu, j'avais des devoirs et des empêchements. Aujourd'hui, le monde est à moi comme au Juif errant, et je n'ai plus ni enthousiasme ni activité.»* Le 24 août, il s'installa au 52 rue de Lille où, dans un décor très confortable, il travaillait fort tard, et où veillaient sur lui les deux sœurs Fanny et Emma Lagden qui l'entouraient de soins prévenants, l'accompagnaient dans ses promenades, portant, l'une sa boîte d'aquarelle, l'autre l'arc chinois dont il se servait pour abattre des pommes de pin, exercice excellent, lui avait-on dit, pour faire travailler les muscles de la poitrine. La question de savoir si Fanny Lagden fut sa maîtresse est fort discutée.

Cette année-là encore, contre toute raison et par pure générosité, infidèle à sa volonté de défiance, il prit, contre les experts et contre l'évidence, la défense de Guillaume Libri, mathématicien, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, inspecteur général de l'instruction publique et des bibliothèques, qui fut accusé d'avoir volé des livres de prix et des documents anciens dans les bibliothèques qu'il était chargé d'inspecter. Un rapport de 1848, retrouvé dans le bureau de Guizot en 1850, fut à l'origine de l'affaire. Libri, qui avait fui à Londres, fut condamné par contumace à dix ans de réclusion. En dépit de l'évidence de la culpabilité de son ami, et peut-être parce qu'il avait connu sa femme, Mélanie Double, dans sa jeunesse, Mérimée prit avec vigueur, dans son article sur *«Le procès de M. Libri»* du 15 avril, la défense d'*«un ancien confrère, abandonné de tout le monde, parce qu'il s'est permis autrefois de mal parler de M. Arago, de l'École des chartes et des jésuites»*. À la suite d'un article paru le 15 avril 1852 dans *«La revue des deux mondes»*, où, avec une véhémence excessive, il s'élevait contre *«les infamies»* de la justice, il fut, malgré ses fonctions et son crédit, condamné le 26 mai, pour outrage à magistrat, à quinze jours de prison et à mille francs d'amende. Le ministère auquel il appartenait lui accorda un congé pour qu'il put purger sa peine sans avoir d'ennui avec l'administration. Il fut écroué le 4 juillet à la Conciergerie, mais cet emprisonnement lui laissa de bons souvenirs. Il partagea sa réclusion avec son ami, Édouard Bocher, et déclara : *«Je ne me suis pas ennuyé en prison. C'est un endroit très frais et excellent dans les grandes chaleurs. J'y ai passé quinze jours à travailler et sans un moment d'ennui.»* - *«M. Bocher et moi nous recevons tant de visites que nous avons bonne envie de demander qu'on nous mette au secret.»* La prison ne calma pas son ardeur à défendre Libri. Sénateur, il allait intervenir en assemblée plénière pour plaider la cause de la pétition présentée par Mme Libri.

En mai, il publia un recueil intitulé *«Nouvelles»*.

Il fut nommé membre de la commission du musée des souverains.

Il fit une tournée dans le Midi.

Il publia :

«Des monuments dits celtiques ou druidiques»

(1852)

«Épisode de l'histoire de Russie. Les faux Démétrius»

(décembre 1852)

Essai

Mérimée choisit d'appeler Démétrius ce qui en Russie est connu comme Dimitri.

En 1591, Dimitri Ivanovitch, fils d'Ivan IV le Terrible, devait succéder à son frère Fédor Ier, mais fut évincé par Boris Godounov, qui l'aurait fait assassiner en 1607. Sa mort énigmatique permit à plusieurs imposteurs de se faire passer pour lui. L'un, Dimitri, dit le faux Dimitri, probablement le

moine défroqué polonais Grichka Otrepiev, envahit la Russie et s'empara du trône, avant d'être, du fait de sa soumission à l'Église apostolique et romaine et de son désir d'introduire des usages occidentaux dans un pays arriéré, massacré au cours d'un coup d'État (1606) conduit par Vassili Chouïski qui lui succéda. Il eut cependant bientôt à lutter contre le second faux Dimitri, dit «l'Imposteur» ou «le Brigand de Touchino», qui, à son tour, après avoir envahi la Russie, tenta de s'imposer sur le trône en 1607, mais fut tué en 1610.

Commentaire

En 1849, la lecture de *‘Boris Godounov’* de Pouchkine poussa Mérimée à s'intéresser à l'histoire des faux Démétrius. Mais, avec son perfectionnisme habituel, toujours soucieux de se bien documenter, il se plongea dans les douze volumes de *‘L'Histoire de l'État russe’* de Karamzine. Il lut aussi le récit du capitaine Margeret, autrefois au service de Boris et de Démétrius, tout comme les *‘Mémoires contemporains sur le faux Démétrius’*. L'année suivante, il pria son ami Serge Sobolevski de lui rapporter de Saint-Pétersbourg les cinq tomes des *‘Mémoires contemporains sur le faux Démétrius’*. À Sobolevski, il indiqua : *«Après avoir bien étudié mon affaire, l'idée m'était venue d'écrire l'histoire comme elle a dû se passer, affirmant au lieu de présenter une hypothèse. J'ai fait sur ce thème quelques scènes qui m'ont conduit jusqu'en Pologne. Là, rencontrant Pouchkine, j'ai abandonné mon projet (grand dommage) et j'ai écrit une vulgaire histoire»*.

Cette histoire de Démétrius lui permit de retrouver ses motifs de prédilection : mystifications et magie, cruautés et massacres, tragi-comédie. En trois cents pages documentées, il s'efforça de démontrer que le premier faux Démétrius était un cosaque.

Le texte parut le 25 décembre 1852, joint à un essai historique, *‘Épisode de l'histoire de Russie’*.

‘Des monuments de France’

(janvier 1853)

Le 30 janvier 1853, Napoléon III épousa Eugénie de Montijo. Ce fut une chance étonnante pour Mérimée, qui la connaissait depuis plus de vingt ans, qui l'avait, toute jeune, fait sauter sur ses genoux et emmenée manger des gâteaux chez le pâtissier de la rue de la Paix. Sans doute amoureux d'elle, qui l'adorait aussi, il n'allait guère la quitter. Mais il refusa d'être son secrétaire, se contenta d'être un familier de la cour impériale, de dîner souvent aux Tuileries, d'assister aux réceptions officielles, de suivre les souverains dans leurs villégiatures (Fontainebleau, Saint-Cloud, Compiègne, Biarritz), d'organiser leurs distractions, ne dédaignant pas de jouer les amuseurs lettrés, de rédiger des charades, des saynètes, car l'impératrice était particulièrement friande des jeux de société.

Souvent, il exhala des plaintes contre ce métier de courtisan qui lui imposait des corvées, mais il trouva amusant *«d'assister à la comédie quand on n'y est pas auteur et qu'on n'a pas la prétention d'y jouer un rôle»* (lettre à Panizzi, 25 juin 1863). Il resta, au fond, sur son quant-à-soi, conserva d'ailleurs une certaine liberté d'esprit à l'égard de Napoléon III, ne parut pas tirer grande vanité de cette intimité avec les puissants du jour. Il accepta certaines dignités, mais ne profita jamais de son crédit pour briguer d'avantageuses sinécures.

Le 19 mars, il accompagna jusqu'à Poitiers Mme de Montijo que l'empereur avait persuadée de retourner en Espagne.

Il publia :

‘Les Mormons’
(janvier 1853)

Essai

C'est l'histoire de la secte américaine, de son commencement avec Joseph Smith, de ses établissements successifs, entre autres à Nauvoo, en Illinois, de son emprisonnement et de son assassinat par la milice de ce comté, la persistance et le courage de ses disciples, leur long et périlleux voyage d'émigration au-delà des Rocheuses et la fondation, au bord du Lac Salé, d'un État déjà riche et redoutable, l'Utah

Commentaire

Mérimée s'intéressa à la secte par curiosité, mais son athéisme le fit se moquer des «Saints des derniers jours» et, en particulier, de leur polygamie.

"Le salon de 1853"
(mai-juillet 1853)

Trois articles

Mérimée se scandalisa, comme tout le monde, des "*Baigneuses*" de Courbet.

Commentaire

Les articles parurent dans "Le moniteur universel".

Le 7 juin 1853, Mérimée lut à l'Académie française sa traduction de "*La dame de pique*" de Pouchkine.

Il refusa une chaire au Collège de France. Mais il accepta d'être nommé, le 23 juin 1853, sénateur inamovible, fonction assortie d'un traitement annuel de trois cent mille francs. Sa gêne ne fut pas feinte, cette dignité lui aliénant les sympathies de plusieurs de ses anciens amis, lui suscitant des inimitiés chez les libéraux et les républicains et, en particulier, de la part de la famille Delessert, dans laquelle on n'était pas précisément bonapartiste. Il allait conserver jusqu'en 1860 ses fonctions d'inspecteur général des monuments historiques, sans en toucher les appointements ; mais il renonça aux grandes tournées, se déchargeant de ce soin sur l'architecte Courmont.

De ce fait, il allait se rendre plus volontiers à l'étranger. De septembre à décembre, il fit un séjour en Espagne où il fut l'hôte de Mme de Montijo. Du 16 au 25 juillet 1854, il séjourna à Londres, où il fut élu membre de la "Society of antiquaries". Du 23 août au 15 octobre, il voyagea en Suisse, au Tyrol, en Bavière, en Bohême, en Autriche, en Saxe et en Prusse.

Il publia :

‘Les cosaques de l'Ukraine et leurs derniers atamans’
(juin 1854)

"Le retable de Bâle"
(1854)

En 1854, Mérimée donna un discours à la société des antiquaires de Normandie.

Il fut membre du jury national d'architecture.

Le 29 décembre 1854, Mme Delessert, qui était son inspiratrice depuis 1837, cédant aux instances de son nouvel amant, Maxime du Camp, lui renvoya ses lettres, signifiant ainsi une rupture dont il allait longtemps rester meurtri. Il traversa une longue crise : «*malheur*», «*tristesse*», «*découragement*», «*ennui*», tels sont les mots qui revinrent pendant plusieurs années (1854-1860) dans sa correspondance. Mais il continua de fréquenter le monde, et de se délecter à observer les petits scandales qui s'y passaient.

En dehors d'ouvrages de critique ou d'érudition, il ne voulut plus rien écrire. Il publia :

‘Mélanges historiques et littéraires’
(janvier 1855)

En mars 1855, fut publiée, avec une introduction de Mérimée, la “*Correspondance inédite*” de Stendhal.

"Des mythes primitifs"
(octobre 1855)

Mérimée y écrivit : «*Il n'est pas impossible que des races séparées les unes des autres, ayant, s'il faut ainsi parler, complètement rompu le fil des souvenirs d'une commune origine, trouvent les mêmes explications, ou, pour mieux dire, s'expriment de la même manière au sujet des grands mystères qui ont précédé leur isolement.*» - «*La tendance générale des mythologies antiques est de laisser les causes premières dans une obscurité, peut-être cherchée à dessein.*»

Mérimée fit encore de nombreux voyages : en Espagne, en Angleterre et en Europe centrale.

Il s'intéressa de plus en plus à la Russie.

Il rendit compte, dans “Le moniteur universel”, du “*Dictionnaire raisonné de l'architecture*” de Viollet-le-Duc.

Il donna l'article "**Alexandre du Sommerard**" pour la “Biographie universelle” de Michaud.

En juillet, il publia, avec des annotations, “*Les aventures du baron de Faeneste*” d'Agrippa d'Aubigné, lui reconnaissant dans son “*Introduction*” «*un rare talent d'observation [...] jusque dans les plus petits détails.*», demandant : «*Pardonnons au moins à nos aïeux d'avoir été plus francs ou plus hardis, et gardons-nous de nous croire meilleurs parce que nous sommes plus sérieux.*»

Le 21 mars 1856, il publia, dans “Le moniteur universel”, sa traduction du “*Coup de pistolet*” de Pouchkine.

En juillet et août, il séjourna en Écosse, pays dont il apprécia l'Histoire, les montagnes, la poésie et la solitude. Le duc de Hamilton lui offrit une opulente hospitalité, et lui fit chasser le coq de bruyère dans les Highlands. Mais il fut invité aussi par le marquis de Breadalbane en son château de Taymouth, par lord Ashburton à Kinloch-Linchard, par Edmond Ellice au Pass de Glenquoich.

Comme il souffrait d'asthme et d'emphysème, il alla, durant l'automne sur la Côte d'Azur, pour se soigner, accompagné des sœurs Lagden. Ils séjournèrent d'abord à Nice, puis il préféra Cannes, où n'arrivait pas encore le chemin de fer, et qui lui parut plus calme. Il en repartit, en février, «*fort comme un jeune lion*». Dorénavant, chaque hiver allait le ramener dans le Midi, particulièrement à Cannes où il menait auprès de Fanny Lagden une existence calme et bourgeoise.

En février 1857, il rencontra Tourgueniev, mais leur relation commença mal, l'écrivain russe le trouvant distant et fécond en «toutes sortes de grossièretés». Ils commencèrent une correspondance, d'abord épisodique et sans chaleur. Mais, dès le mois d'avril, ils passèrent ensemble de longs moments à évoquer Pouchkine, et à louer son oeuvre, surtout la perfection d’*“Eugène Onéguine”*.

Tourgueniev allait lui apporter une aide précieuse dans ses études et ses traductions d'écrivains russes.

De Baudelaire, il écrivit, vers 1860 : « *"Fleurs du mal" : livre très médiocre, nullement dangereux, où il y a quelques étincelles de poésie, comme il peut y en avoir dans un pauvre garçon qui ne connaît pas la vie et qui en est las parce qu'une grisette l'a trompé.* »

Il assista aux obsèques de Musset.

Du 9 juin au 8 juillet, il voyagea en Angleterre, se rendit à Manchester pour visiter l'Exposition, et passa le début de l'été à Londres.

En juillet et en octobre, il publia, dans "Le moniteur universel" et "La revue des deux mondes", des articles sur "L'exposition de Manchester", "La nouvelle salle de lecture au British Museum", "Les beaux-arts en Angleterre".

Cet été-la, peut-être à Compiègne (car rien dans cette histoire n'est tout à fait sûr), l'impératrice le pria de composer pour un amusement, auquel participeraient les invités impériaux :

La dictée

« Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier. Quelles que soient et quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier à maint et maint fusilier subtil, bien que lui ou elle soit censé les avoir refusées et s'en soit repenti, va-t-on les réclamer pour telle ou telle bru jolie par qui tu les diras redemandées, quoiqu'il ne lui siée pas de dire qu'elle se les est laissé arracher par l'adresse desdits fusiliers et qu'on les leur aurait suppléées pour des motifs de toutes sortes.

Il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et malbâtis et de leur infliger une raclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contresens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est cru obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie.

Deux alvéoles furent brisés, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.

"Par saint Martin, quelle hémorragie !", s'écria ce bélétre. À cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière. »

Commentaire

Ce texte parsemé d'embûches et de chausse-trapes fit faire à Napoléon III 75 fautes, à l'impératrice 62, à la princesse de Metternich 42, aux académiciens Dumas fils et Feuillet 24 et 19, au prince Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche, 3 seulement (ce par quoi surtout il est resté célèbre !) Un tel exercice avait l'attrait de la nouveauté, car il aurait été inconcevable cinquante ans plus tôt, le souci de l'orthographe, qui n'était pas fixée au XVIII^e siècle, n'étant guère apparu avant les années 1830, avec les premiers recueils de dictées et d'exercices orthographiques.

En août 1857, Mérimée alla « *se rafraîchir* » en Suisse, et but devant la Mer de Glace, du champagne frappé à même le glacier.

En avril-mai 1858, il fit un nouveau voyage en Angleterre au cours duquel il étudia, avec l'aide de son ami, Panizzi, le fonctionnement du "British Museum", la grande bibliothèque britannique.

En mai, il publia un "Rapport sur les modifications à introduire dans l'organisation de la Bibliothèque impériale".

Le 26 mai, Ivan Tourguéniev arriva à Paris.

Du 19 juin au 14 octobre, il voyagea en Suisse, en Allemagne, en Autriche, au Piémont et dans le centre de l'Italie.

En 1858, il publia, avec une introduction et des notes, les *“Oeuvres complètes”* de Brantôme.
Du 3 octobre au 18 novembre 1859, il voyagea en Espagne, séjourna à Madrid chez Mme de Montijo. Lui qui, pour des raisons que nous ignorons, n'a pas écrit la suite de l'histoire de César (peut-être par peur de toucher à l'idéal), se livra à des recherches pour le compte de l'empereur qui projetait d'écrire (?) une *“Histoire de Jules César”*, afin de s'ouvrir les portes de l'Académie française, et fut, sans illusions, son conseiller. Il pensa peu de bien du résultat, mais resta un censeur clément par égard pour *«des gens [qu'il] respecte peu, mais [qu'il ne peut s']empêcher d'aimer.»* (lettre à Victor Cousin, 13 août 1865).

En 1860, il retrouva son équilibre moral, et, en avril, se rendit en domino vénitien au bal de la duchesse d'Albe, sœur aînée de l'impératrice. Il y nota la décadence de la crinoline et la réapparition des pieds qu'on n'avait pas vus, assura-t-il, depuis 1825.

Du 18 juillet au 30 août, il voyagea en Angleterre et en Écosse. S'attachant de plus en plus à l'Angleterre, bien que le «cant» était contraire à sa nature, il y retourna huit fois entre 1860 et 1868, tantôt en mission officielle, tantôt pour revoir des amis, se mêlant à la vie de société et s'intéressant à la politique, aux arts, à la littérature.

Promu commandeur de la Légion d'Honneur, le 11 août, il renonça à sa charge d'inspecteur général des monuments historiques, et fut remplacé par l'architecte Émile Boeswillwald.

Il passa l'hiver 1860 sur la Côte d'Azur avec Serge Sobolevski.

En 1861, au Sénat, où son rôle fut très effacé, il fit un discours sur les *“Encouragements à donner aux beaux-arts”*.

Il publia :

“La révolte de Stenka Razine”

(juillet 1861)

Essai

Ce Cosaque, *«bandit révolutionnaire du XVIIe siècle [...] qu'on a fait mourir, à Moscou, dans des tourments horribles après qu'il eut pendu et noyé un nombre très considérable de boyards et traité leurs femmes à la cosaque»*, était vu par Mérimée comme *«un grand communiste, socialiste et barbare»*. L'histoire de ce chef de bande, brute sanguinaire avide de rapt, de viols et de massacres, auteur des cruautés les plus écoeurantes, personnage noir et terrible, qui devait ses victoires à la force de son désir de vengeance, c'est-à-dire de justice, finalement exécuté dans d'affreuses tortures, glace l'imagination. Mérimée scruta son personnage avec effroi : *«L'ataman lassa ses bourreaux ; ni l'estrapade, ni le knout, ni les fers rouges ne purent lui arracher ni un aveu ni un cri [...]. Avant de lui trancher la tête, le bourreau lui coupa un bras et une jambe. Pas un cri, pas un geste, pas une contraction de douleur.»* Cet intérêt pour les cosaques trouvait son fondement dans le goût de Mérimée pour les personnages cruels et fantasques.

L'ouvrage fut publié dans *“Le journal des savants”*.

En juin 1861, Mérimée accompagna Napoléon III à Alise-Sainte-Reine, site supposé d'Alésia.

Du 11 juillet au 18 août, il séjourna à Londres.

Il fit campagne, avec Jules Sandeau, pour que l'Académie française décerne à George Sand son grand prix biennal de vingt mille francs.

Il fut membre de la commission préparant le «senatus-consulte» sur les moyens d'enrayer la crise monétaire.

En septembre, il partit pour Biarritz, où l'appelait un télégramme du couple impérial en villégiature : *«Venez sans culottes»*. Il apprécia l'absence complète d'étiquette, et dorénavant allait rejoindre souvent les souverains dans leurs résidences alternées : Fontainebleau en juin ou juillet, Biarritz en septembre, Compiègne en novembre. On l'y utilisa comme acteur, auteur et directeur de troupe ; il se

laisa imposer un rôle d'amuseur officiel que stigmatisa Victor Hugo : «Un peu d'académie ne messied pas dans une caverne. Monsieur Mérimée était disponible.»

Du 5 mai au 1^{er} juillet 1862, il voyagea en Angleterre où il fut membre de la section française du jury à l'exposition universelle de Londres pour la section d'architecture. Il écrivit deux rapports : *‘Des applications de l'art à l'industrie’* et *‘Ameublement et décoration’*.

À partir de cette année-là, victime de troubles respiratoires dus à une sclérose pulmonaire, il eut l'obsession de sa santé. Souffrant d'une grave bronchite chronique, s'épuisant et s'essoufflant facilement, il accumulait médecines et cures. Il confia : *«Je suis toujours malade et quelquefois je soupçonne que je suis sur le grand railway menant outre-tombe. Tantôt cette idée m'est très pénible, tantôt j'y trouve la consolation qu'on éprouve en chemin de fer : c'est l'absence de responsabilité devant une force supérieure et irrésistible.»* (*‘Lettres à une inconnue’*, CCI). Il acheta une maison à Cannes, où, pour se soigner, il se retirait dès qu'il le pouvait.

Son caractère s'en ressentit : il morigénait et vitupérait contre tout ce qui s'opposait à l'Empire, contre tout ce qui était trop neuf, dans les arts comme dans les moeurs. Quelques polémiques s'ensuivirent.

En 1863, il refusa le ministère de l'Instruction publique.

Il publia :

‘Bogdan Chmielniçki’

(janvier-juillet 1863)

Essai

Commentaire

Le personnage de Stenka Razine conduisit Mérimée à Bogdan Chmielniçki, un cosaque du même acabit, serviteur infidèle de la Pologne et de la Russie tour à tour, et défenseur d'une fidélité à toute épreuve des intérêts des cosaques, sa communauté, inconnu *«à nous autres occidentaux qui ne retenons que les noms tirés du grec ou du latin»*. On suit l'itinéraire de ce brutal et courageux guerrier, vainqueur de la Pologne, garant de la paix en Ukraine. Sa vie de tête brûlée n'est que massacres et pillages jusqu'à l'ennui, vainement conjuré par l'alcool. De ce qu'il appela une *«petite drôlerie cosaque»*, il annonça : *«Ce sera long et pas très gai, car on y empale du monde, on en écorche et on en pend énormément.»* En effet, ce récit égale les autres en atrocités incroyables quoique répétitives : *«Le défaut de mon oeuvre, c'est qu'elle manque de diversité. Autant de Cosaques que les Polonais peuvent attraper, autant ils en empalent. Autant de Polonais pris par les Cosaques, autant d'écorchés vifs. Cela est un peu monotone. Je voudrais varier, mais la vérité historique me retient.»* Le sang coule à flots et l'ampleur de la barbarie submerge le récit. Mérimée en vint parfois à douter des chiffres qu'il avançait. *«À la prise de Bar, Krivonoss fit écorcher vivants quinze mille juifs. Que des hommes soient assez enragés pour imaginer pareil supplice, il faut bien l'admettre. En 1610, les bouchers de Paris offrirent au Parlement d'écorcher Ravallac, si soigneusement qu'ils s'engageaient à le faire vivre trois jours. Mais que, dans une ville prise d'assaut, on écorche quinze mille personnes, je déclare le fait impossible, non pas à la férocité, mais à la patience des plus stupides parmi les sauvages.»* Tâchant de pénétrer dans le primitivisme de ces barbares expéditifs et sanguinaires, que son imagination fantastique n'aurait pu inventer, il resta sidéré par leurs automatismes violents. Il raconta cette horreur banalisée avec un laconisme voltairien : *«Le petit despote de Tchighirin entra bien accompagné dans la maison de Chmielniçki, la saccagea, la brûla, viola sa femme et la tua. Sans doute ce magistrat était vif, et quelque résistance avait dû exciter sa colère ; mais son procédé, après tout, n'était pas pour le temps et pour le pays une chose trop extraordinaire. En apprenant son malheur, Bogdan Chmielniçki dit froidement : «Ils ne m'ont pas tout ôté ; il me reste ma mère cosaque [mon sabre].»* Pour diversifier cette uniformité, il joua sur le pittoresque ou fit flamboyer ses scènes de bataille. Il fut intéressé surtout, outre le caractère brutal du Cossaque, par le va-et-vient entre la légende et la réalité dans la peinture d'un personnage aussi typé. Il finit par avouer, par boutade, à Madame Przedziçka : *«Vous savez que, pour moi, je suis Cossaque.»*

L'ouvrage parut en six articles, de janvier à juillet 1863, dans "Le journal des savants".

En mai 1863, Mérimée donna une lettre-préface à "*Pères et enfants*" de Tourgueniev.

Sa santé se dégradait, et l'on soignait son asthme à l'arsenic.

Il prolongea son séjour hivernal à Cannes, où il retrouva Victor Cousin, Fould, Taine, Louis 1er, roi de Bavière, et toute une colonie anglaise.

En 1864, il refusa de remplacer Mocquart, le secrétaire particulier de l'empereur, et, toujours par souci de liberté, déclina l'offre de participer à la commission constituée pour publier la correspondance de Napoléon 1er.

En juillet, il fit un séjour à Londres.

Privé de Jules César, que l'empereur lui avait soufflé, il retrouva un «*grand sujet*» pour lequel il se mit à rassembler les éléments, et publia :

"Histoire du règne de Pierre le Grand"

(juin 1864- février 1868)

Essai

C'est «*une longue, lourde, mais très exacte*» Histoire, qui ne manque ni d'intérêt ni de rebondissements, étant pleine de tortures, de pals, d'écorchements, d'assassinats. L'auteur de nouvelles fantastiques, qui restait interdit devant la violence et la paranoïa de Pierre le Grand, fut intéressé par un huis clos familial, sauvage, fatal, extrême. Il s'attacha à comprendre les mobiles. Il examina cliniquement la cruauté mentale de Pierre le Grand, sans la justifier ni la condamner, comme il l'avait fait naguère pour Don Pedre, autre chef impitoyable. «*Le grand homme était un insigne barbare, qui se grisait horriblement [...] Tout cela n'empêche pas qu'il ne fût en réalité très supérieur à son temps.*» ; il «*unit aux plus nobles aspirations une férocité presque nécessaire*» ; «*il s'était promis de ne s'abandonner à la confiance ni à la pitié. Il ne chercha pas à se faire aimer, mais il sut se faire craindre.*» - «*C'était un abominable homme entouré d'abominables canailles. Cela m'amuse assez.*» - «*Mon héros était un rude et vilain matou*». Pour cerner son sujet central, il présenta aussi les parents et les comparses. Cette approche «polyphonique» lui permit des publications séparées, par épisodes ou par personnages. Il ne cessa d'annoncer des suites et des rebondissements, car «*il y a des premières et des secondes parties comme dans les romans de Ponson du Terrail.*» Les cinq premiers articles traitaient du :

"Le procès du tsarévitch Alexis"

(1864)

Essai

Le tsarévitch Alexis, en fuite avec sa jeune maîtresse, a trouvé protection chez l'empereur d'Autriche. Contraint de rentrer en Russie, il est accusé de trahison par son père qui devient son bourreau. Sa mère et son amant, soupçonnés d'avoir ourdi dans le même complot, subissent un sort identique.

Commentaire

Mérimée confia : «*J'écris une histoire d'Alexis, le fils de Pierre le Grand, à qui son papa fit donner la torture si souvent qu'il en mourut, ce qui probablement l'empêcha d'être décapité.*» En fait, c'était un compte rendu du tome VI de l'"*Histoire du règne de Pierre le Grand*" de N. Oustrialof.

Cette histoire de feu et de sang trouva un écho terrifiant dans l'histoire du XXe siècle, car on y lit comme le modèle des grands procès staliniens, fondés sur des preuves fabriquées de toutes pièces et des aveux arrachés sous la torture.

En octobre-novembre 1864, Mérimée voyagea en Espagne.
Il fit paraître :

“Les Cosaques d'autrefois”
(mars 1865)

Essai

En septembre 1865 parut le deuxième volume de l’*“Histoire de Jules César”* par Napoléon III. À la même époque, le naturel facétieux de Mérimée se manifesta lors de la venue de Bismarck à Biarritz. Le soir, il peignit sur un carton le visage de l'homme d'État prussien, et l'installa sur un traversin dans le lit de Mme de la Bédoyère. Lorsqu'elle monta se coucher, tout le monde, y compris l'empereur et l'impératrice fut à la porte pour l'écouter hurler d'effroi, et la voir fuir précipitamment. En 1866, il fut promu grand officier de la Légion d'honneur. Il intervint auprès de l'impératrice pour la dissuader de rendre visite au pape ; ce fut une des rares occasions où une démarche politique de sa part ait été prise en considération. Le conteur, ayant bénéficié d'un retour en faveur auprès de Mme Delessert, rompit son silence de vingt ans en publiant une nouvelle écrite pour l'impératrice :

“La chambre bleue”
(1866)

Nouvelle de 16 pages

Un couple de jeunes amants clandestins fuit la ville en prenant un train, voyageant en compagnie d'un Anglais dont ils constatent qu'il est importuné par un jeune homme inquiétant. Ils s'installent dans «*la chambre bleue*» d'une auberge, tandis que l'Anglais loge dans une chambre contiguë, et qu'ailleurs se trouvent des soldats. Alors que la jeune femme dort, Léon, le jeune homme, entend un grand bruit, et voit un liquide sombre passer sous la porte. Sûr que l'Anglais a été assassiné, pour préserver leur incognito et l'honneur de sa compagne qui est une femme mariée, il ne dit rien, la réveille, et ils s'apprêtent à partir le plus rapidement possible quand ils apprennent que l'Anglais a simplement cassé une bouteille de vin !

Pour des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "La chambre bleue".doc](#)

Le 15 juin 1866, Mérimée publia sa traduction d’*“Apparitions”* de Tourgueniev. Le 14 août, il fut promu grand officier de la Légion d'honneur. En 1867, frappé par la mort sous ses yeux de Victor Cousin, il devint de plus en plus pessimiste. S'apercevant que le régime tendait à être un peu moins autoritaire, que le Second Empire devenait libéral, il conçut de très vives appréhensions : «*Les constitutions et la liberté nous vont, révérence parler, comme des manchettes à un cochon.*» (lettre à Madame de Beaulaincourt, 11 mars 1867). Il publia :

“La jeunesse de Pierre le Grand”
(1867)

Essai

Mérimée suivait les diverses étapes de l'éducation du tsar, le despote impitoyable, qui combattit, lui aussi, les forces des traditions obscurantistes, et importa des techniques et des sciences de l'Occident.

Commentaire

C'était en fait le compte rendu du tome II de l'“*Histoire du règne de Pierre le Grand*” de N. Oustrialof.

Ayant repris son étude sur Pouchkine, commencée en 1860, étant fier de pouvoir le lire dans le texte original, Mérimée publia :

“Alexandre Pouchkine”
(janvier 1868)

Essai

Comme un peu dépassé par la dimension de son sujet, Mérimée procéda par sondages et citations, s'attardant sur divers endroits des “*Bohémiens*”, sur quelques scènes de “*Boris Godounov*”, et sur trois pièces moins connues : “*L'antchar*”, “*Le privilégié*”, “*Le prophète*”. Il s'agissait de mettre le lecteur en présence de grands pans de l'oeuvre et de le laisser seul juge. Toutefois, à défaut de le pénétrer vraiment, il exalta Pouchkine par un jeu de comparaisons flatteuses mais hétéroclites, allant des plus géniales figures de la littérature occidentale, comme Shakespeare ou Voltaire, à des personnalités moins marquantes, comme Arioste, Perrault, Hamilton, Parny ou Byron. Il choisit une critique de sympathie et d'adhésion, louant les qualités de Pouchkine, sa sobriété, son imagination contenue, son sens du merveilleux : «*Je trouve dans ses poésies lyriques des choses magnifiques, tout à fait selon mon coeur, c'est à dire grecques par la vérité et la simplicité.*»
Ce travail critique fut publié dans “*Le moniteur universel*” des 20 et 27 janvier 1868. Il allait être repris dans “*Portaits historiques et littéraires*”.

Le 22 mai 1868, Mérimée intervint au Sénat dans le débat sur la liberté de l'enseignement. Il publia :

“Ivan Tourgueniev”
(mai 1868)

Essai

Mérimée voyait en lui un expert dans l'analyse et l'observation, «*fin, exact parfois jusqu'à la minutie*», capable de traiter ses héros «*en peintre et en poète tout à la fois*». À ses yeux, il a «*le talent d'observer et de décrire les sites et les effets de la nature*», et peut se comparer à Shakespeare dans son art de «*créer des figures d'une étonnante réalité*».

En 1868, Mérimée séjourna à Londres.

Il participa pour la dernière fois à la commission des monuments historiques.

Il composa une nouvelle (*"Le manuscrit du professeur Wittembach"*) dont il donna le manuscrit à Mme Delessert le 25 septembre.

En janvier 1869, il publia un compte rendu du *"Journal"* de Samuel Pepys.

Cette année-là, il donna une introduction à la publication de la correspondance de son ami, Victor Jacquemont, où il écrivit que, contre *«la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs»*, il *«s'était fait une réaction, exagérée, comme c'est l'ordinaire»*, ajoutant : *«Nous voulions être forts et nous nous moquions de la sensiblerie.»*

Sa santé déclinait, et, le 10 mars, sa mort fut annoncée par erreur dans "Le Figaro". Il étudia avec bonne humeur les oraisons funèbres que lui avaient consacrées plusieurs journaux.

Le 30 mai, il publia une nouvelle édition des nouvelles de Tourgueniev en un seul volume qui fut titré *"Nouvelles moscovites"*. Il y avait traduit *"Le juif"*, *"Pétouchkof"*, *"Le chien"*, *"Apparitions"* et peut-être *"Le brigadier"*, d'autres textes étant traduits par l'auteur.

"Histoire de la fausse Élisabeth II"

(juin-juillet 1869)

Essai

C'est l'histoire de *«l'infortunée princesse Tarakanoff, que Catherine II aurait mise dans un caveau où une inondation de la Néva termina son martyre. Telle est la légende. La vérité est que la prétendue fille d'Élisabeth était une drôlesse»*.

Commentaire

Le récit de cette aventure bizarre ne manque ni de mystère ni d'humour. *«Il y a dans tout cela des figures assez drolatiques, entre autres un amant de cette drôlesse, prince de Limburg, rempli de gemüth et aussi niais que les Allemands le sont en vaudeville»*, indiqua Mérimée à Gobineau. Il retrouva avec cette histoire le thème qui lui était cher, déjà traité dans *"Carmen"*, de la femme énigmatique et manipulatrice, dont l'homme, lourd nigaud, est le jouet.

Le 22 juillet 1869, *"Le manuscrit du professeur Wittembach"* fut lu d'une traite devant l'impératrice et ses dames au château de Saint-Cloud, mais ne rencontra qu'une indifférence polie. Mérimée fit paraître la nouvelle sous le titre de :

"Lokis"

(septembre 1869)

Nouvelle

Venu en Lituanie, le professeur Wittembach est invité chez le comte Michel Szémióth qui est né après que sa mère, enceinte, ait été enlevée par un ours, et qui, tout en ayant des manières raffinées, a un comportement bizarre. Ce colosse aux bras *«couverts d'un noir duvet»* est obsédé par le sang qui pulse sous la peau de sa fiancée, qu'il épouse et qu'on retrouve, le lendemain du mariage, morte avec au cou une affreuse morsure, tandis que le comte a disparu à jamais.

Pour un résumé plus précis, des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "Lokis".doc](#)

En 1869, Mérimée, qui suivait de près l'actualité, écrit à Mme Delessert, à propos de l'infaillibilité du pape : «*Je pense que le pape et son prochain concile vont nous débiter des choses qu'on n'aurait pas osé dire aux hommes du XVI^e siècle.*» Il s'inquiéta des errements politiques de la fin du Second Empire, et épuisa ses dernières forces pour essayer de sauver le régime, pensant qu'«*une défaite nous met en république d'un coup, c'est-à-dire dans le plus abominable et inextricable gâchis.*»

En novembre, il écrivit : «*La vie et l'œuvre de Cervantès.*»

En janvier- mars 1870, il composa sa dernière œuvre :

“Djoûmane”
(1870)

Nouvelle de 14 pages

En Algérie, le narrateur, un lieutenant français, qui a assisté à une représentation de saltimbanques où un gros serpent appelé Djoûmane mordait une petite fille avant qu'un vieux sorcier s'empare de lui, le remette dans son panier et guérisse l'enfant, est engagé dans un combat contre un chef dissident. Puis, parti à sa poursuite, il déboucha dans une grotte où, dissimulé, il voit se dérouler une étrange cérémonie où le vieux sorcier offre la petite fille au serpent, ce qui n'était qu'un rêve dont il se réveille.

Pour un résumé plus précis, des notes et un commentaire, voir [MÉRIMÉE - "Djoûmane".doc](#)

Le 1^{er} mars, Mérimée publia sa traduction d'«*Étrange histoire*» de Tourgueniev.

Le 1^{er} juin, après avoir passé tout l'hiver et le printemps à Cannes, il rentra à Paris. Tourmenté par l'asphyxie, désespéré par les derniers errements du pouvoir impérial, exaspéré de ne pouvoir agir pour contrecarrer la débâcle («*J'ai peur que les généraux ne soient pas des génies*» - «*Nous avons de braves soldats, mais pas un général*» - «*La quatrième armée prussienne que M. de Bismarck a dans Paris est la plus redoutable de toutes*»), les revers que les Allemands firent subir à l'armée française dans les premiers jours d'août retentissant douloureusement sur sa sensibilité et sur sa santé, il tenta vainement, le 18 et le 29 août, de rallier Thiers à l'empire. Car il était désespéré de voir s'instaurer, après son effondrement, un régime politique issu de la volonté populaire.

Le 4 septembre, alors qu'il était en proie à de cruels étouffements, que l'œdème des jambes était devenu tel qu'il fallut les comprimer dans des bandes de flanelle, il se fit porter au Sénat pour l'ultime séance, qu'il jugea «*niaise et déplorable*». L'effondrement de l'empire et la proclamation de la république le déterminèrent à reprendre, moribond, dès le 8 septembre, le chemin de Cannes. Ses dernières lettres furent empreintes de mélancolie et de résignation, alors que le ton général de son énorme correspondance est gouverné par la lutte autant que par l'amour de la vie.

Le 23 septembre, quelques jours avant son soixante-septième anniversaire. alors qu'un tiers de la France était envahi par les armées allemandes, accablé par le désastre, il mourut.

Pour être enterré avec quelque cérémonie, mais en dehors du catholicisme, et peut-être par affection pour les deux Anglaises qui avaient veillé sur sa fin, cet athée avait demandé qu'un pasteur protestant célébrait ses obsèques. Et il repose au cimetière protestant de Cannes, sous la même pierre que Fanny Lagden.

Parurent posthumes :

“Dernières nouvelles”
(1873)

Recueil de nouvelles

Il contenait : «*Il viccolo di Madama Lucrezia*», «*La chambre bleue*», «*Lokis*», «*Djoûmane*».

‘Lettres à une inconnue’
(1874)

Ces deux volumes de correspondance de son illustre ami furent publiés par Jenny Dacquin. Leur amitié ne s'étant jamais démentie, les lettres s'échelonnèrent sur une trentaine d'années, soit de 1840 environ à 1870, la dernière ayant été écrite quelques heures avant sa mort.. C'est la première des éditions de la correspondance de Mérimée après son décès (331 lettres qui vont de 1832 à 1870, la dernière est du jour même de sa mort).

Cette correspondance révèle l'homme contradictoire, divisé, qu'il fut. Sous des apparences frivoles se cache le drame du scepticisme, puis du désenchantement. À côté de l'amoureux (tout au moins dans la première partie de la correspondance) subsiste le critique, et le conflit des deux hommes produit des effets singuliers. Si, par crainte d'être dupe, toute sa vie, il se défia de ses sentiments, ses lettres laissent transparaître un homme sensible, prodigieusement curieux, attachant. Sa liberté de propos fut admirable, qu'il se fasse chroniqueur du temps ou qu'il relate les frasques de sa «*vie de vaurien*». Ce chef-d'œuvre de naturel est le miroir d'un demi-siècle.

Les premières sont déroutantes : Mérimée est amoureux d'une coquette qui le fait enrager. On se demande, tant le ton de l'épistolier semble détaché, si l'inconnue n'est pas un mythe. Il n'est question entre eux que de rebuffades, de mauvaise foi et de reproches : «*Votre lettre est assez aimable, contre son ordinaire. Il y a même une ou deux phrases tendres, sans "mais" et sans seconde pensée. Nous avons des idées très différentes sur une foule de choses. Vous ne comprenez pas ma générosité de me sacrifier pour vous. Vous devriez me remercier pour m'encourager. Mais vous croyez que tout vous est dû. Pourquoi faut-il que nous nous rencontrions si rarement dans nos manières de sentir !*» Tout l'esprit du dialogue en son début tient dans ces lignes.

Pourtant, avec les années, le ton changea ; il devint celui de l'amitié, de la confiance, sans toutefois se départir d'une certaine recherche. C'est en transparence qu'on découvre l'homme tendre et solitaire qui glissa dans une enveloppe, au cours d'excursions alpestres, «*une petite feuille qui a crû à six mille pieds au-dessus de la mer*» ou qui éleva dans sa chambre un hibou «*qui a des sentiments*». Il voyagea, de même que son amie, mais jamais avec elle, dans toute l'Europe. Sa grande érudition, ses découvertes archéologiques, ses soucis littéraires, ses préoccupations politiques, son dévouement même, tout lui était prétexte à ironie : «*(... de Madrid). Je suis assez bien la politique locale et je connais assez de gens dans tous les partis pour que le spectacle m'amuse, en ce moment où nous sommes privés de taureaux.*»

Le ton général, néanmoins, est celui de la tristesse et d'une solitude grandissante.

Commentaire

Même si l'édition était truquée et tronquée, la postérité découvrit ainsi un Mérimée «sensible».

Les lettres étaient précédées d'une étude sur Mérimée de Taine.

Cela excita la curiosité de la critique. Le mystère dont s'entourait la destinataire stimula les érudits, et les essais qu'on fit pour percer l'incognito apportèrent les premiers éléments à la connaissance de l'auteur.

‘Portraits historiques et littéraires’
(1874)

Essais

Cette réédition posthume comprenait notamment des études sur Cervantès, Agrippa d'Aubigné, Froissart, Brantôme, Victor Jacquemont, Charles Nodier, Jean-Jacques Ampère, Marrast, Stendhal, Pouchkine et Tourgueniev.

“Études sur les arts au Moyen Age”
(1875)

Essais

Le recueil contient l'étude sur l'architecture militaire médiévale, la monographie de l'église de Saint-Savin, des articles sur Constantinople en 1403, sur le retable de Bâle, etc.

“Lettres à une autre inconnue”
(1875)

Ce sont les lettres à la comtesse Lise Przewdzicka, qui furent écrites de 1865 à 1870. Mérimée, vieux et malade, s'adressait, en qualité de secrétaire et d'ami, à la présidente de la «cour d'amour» organisée par l'impératrice Eugénie. Présidente et secrétaire étaient loin l'un de l'autre, séparés par des voyages, des cures et autres menues occupations. Certains personnages de l'entourage impérial apparaissent, mais sans solliciter plus d'attention que la maladie de l'auteur et des quelques amis qui lui restaient.

Commentaire

Cette série est beaucoup moins importante à tous égards que “Lettres à une inconnue”. C'est une correspondance embarrassée, où tout l'esprit de Mérimée ne sauve pas une aventure assez sottise, grossie depuis à plaisir, et qui n'a pas peu contribué à dénaturer sa véritable figure. Les lettres ne présentent guère d'intérêt si ce n'est celui d'être bien tournées. On y retrouve l'humour de Mérimée dans quelques détails : il relève une faute d'orthographe chez sa correspondante, il plaisante sur sa propre mort, regrettant de ne pouvoir l'annoncer en post-scriptum... Le ton en est plus amer que caustique.

“La vie et l'œuvre de Cervantès”
(1877)

“Lettres à M. Panizzi”
(1881)

“Lettres à Saulcy”
(1882)

“Lettres au comte de Brémond d'Ars”

“Lettres à la princesse Julie”
(1894)

“Lettres à M. et Mme Lenormant”
(1895)

“Correspondance inédite”
(1896)

Ferdinand Brunetière souligna l'importance littéraire de ces lettres, et fit remarquer qu'elles sont de celles, assez rares, qui se peuvent lire pour elles-mêmes et pour elles seules, «pour le seul agrément du tour, pour l'envie de plaire qu'elles respirent, pour l'accès ou l'entrée qu'elles nous donnent dans une conversation spirituelle, élégante et polie».

“Lettres à Madame de la Rochejaquelein”
(1897)

Cette Vendéenne passionnée se mit en tête de convertir Mérimée. Les discussions métaphysiques tiennent donc une grande place dans cette correspondance, et l'on y constate que ce sceptique connaissait les textes sacrés beaucoup mieux que la plupart des croyants : s'il doutait, c'était en connaissance de cause. Et il lui répondait avec la joie médiocre de bafouer, de lui opposer des négations sommaires et outrées : *«Remarquez la singulière conformité de toutes les religions pour laisser l'idée de la divinité dans le “background”, et lui donner des intermédiaires à moitié ou tout à fait humains.»* (lettre de juin 1858).

“Lettres à Stendhal”
(1898)

“Lettres à Requien”
(1898)

“Lettres à Jaubert de Passa”
(1898)

“Lettres à E. B. Taylor”
(1899)

“Lettres aux Lagrené”
(1904)

“Lettres à Gobineau”

“Lettres à Léonce de Lavergne”

“Lettres à Sutton Sharpe”

“Lettres à Viollet-le-Duc”

‘Lettres à la comtesse de Boigne’

‘Lettres à Edward Ellice’

‘Lettres à Fanny Ladgen’

‘Lettres à la duchesse de Castiglione-Colonna’

‘Lettres à Sophie Duvaucel’

‘Lettres à Mme de Beaulaincourt’

‘Lettres à Charpentier’

‘Lettres à Lebrun’
(1907)

‘Lettres à Estebanez Calderon’
(1911)

‘Lettres à Mr. et Mrs. Childe’
(1912)

‘Lettres aux Grasset’
(1929)

‘Lettres à la comtesse de Montijo’
(1930)

Elles ont permis de découvrir le «secret» de Mérimée car il y nota chaque semaine durant de longues années les joies, puis la déception relative à son amour pour Mme Delessert.

‘Lettres à Achille Voguë, à Émile Augier, à Sainte-Beuve’
(1930)

‘‘Lettres aux Delessert’’
(1931)

Elles montrent le sens véritable de cet attachement d'un homme d'esprit pour une femme de goût. Un Mérimée inconnu s'y découvre, beaucoup plus émouvant que l'écrivain des lettres aux diverses inconnues.

‘‘Correspondance générale de Mérimée’’
(1941-1964)

Dix-sept volumes

SYNTHÈSE

L'homme

À sa mort, alors que l'écrivain était célèbre, l'homme restait presque inconnu, et proposait à ses biographes une énigme dont il fallait trouver le mot. Ceux qui, les premiers, essayèrent de le raconter et de le définir, cherchant à réunir les premiers éléments de l'enquête, ne trouvèrent que peu de documents. Un petit nombre seulement d'amis et de contemporains lui survécurent, et lui-même prit soin de se tenir en dehors et au-dessus du monde des lettres. De plus, tous ses papiers avaient été détruits dans, pendant les troubles de la Commune de Paris, le 23 mai 1871, l'incendie de son appartement du 52 rue de Lille à Paris, où ses meubles, ses objets d'art, ses bibelots, et, surtout, ses livres et ses papiers furent détruits. Ce fut donc peu à peu qu'on le découvrit.

Il passa longtemps pour ne pas mériter la sympathie, et, l'opposition politique aidant, une légende se forma autour de cet homme qui s'était voulu, dans la place qu'il occupe en littérature, impersonnel et hautain ; qui fit souvent parade de ses faiblesses pour n'avoir point à rougir de ses vertus. Mais la publication posthume de son énorme correspondance, qui le fait passer à juste titre aujourd'hui pour l'un des plus grands épistoliers que la France compta au XIXe siècle, révéla son vrai visage.

Physiquement, il ne sortait pas de l'ordinaire. Son premier portrait fut exécuté par sa mère, quand il avait cinq ans : le visage apparaît gracieux, les yeux sont vifs et bien ouverts, les lèvres sinueuses et finement ourlées ; on discerne déjà le nez à bout carré et les sourcils épais qui allaient frapper Augustin Filon en 1865. Delécluze le décrit à dix-neuf ans : «Son regard furtif et pénétrant attirait d'autant plus l'attention que le jeune écrivain, au lieu d'avoir le laisser-aller et cette hilarité confiante propres à son âge, aussi sobre de mouvement que de paroles, ne laissait guère pénétrer sa pensée par l'expression fréquemment ironique de son regard et de ses lèvres.» En 1822, Stendhal, pourtant devenu son ami, le dépeignit ainsi : «Un pauvre jeune homme en redingote grise et si laid avec son nez retroussé. Ce jeune homme avait quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant. Ses yeux petits et sans expression avaient un air toujours le même, et cet air était méchant.» Pourtant, un critique, évoquant le souvenir d'une promenade faite avec lui en 1834 à la fontaine de Vaucluse, le dépeignit grand, svelte, signala sa taille élégante, sa tenue sobre, sa figure irrégulière, son front ample, son regard net et son sourire ironique. Pour Tourgueniev, «Mérimée a un visage très fin, intelligent, peu mobile». Il fut vu en 1868 comme «un vieux monsieur», «à la mise soignée et même coquette», «froid, un peu dur, l'allure générale très raide».

Il s'habilla toujours à Londres, et ses contemporains comparèrent d'ailleurs ses manières à celles d'un Anglais. Taine le décrit ainsi : «Un homme grand, droit, pâle et qui, sauf le sourire, avait l'apparence d'un Anglais. Il avait cet air froid, distant, écartant toute familiarité.» L'exubérance et l'ostentation n'étaient pas son fort. On le jugeait guindé, dur, insensible, un peu décevant, parfois sournois et antipathique.

C'est que, sa mère lui ayant dicté la devise grecque «Souviens-toi de te méfier», qu'il fit graver dans le chaton de la bague qu'il ne quittait jamais, par crainte d'être dupe, il se défia du sentiment. Alors que les écrivains contemporains étaient romantiques dans leur vie et dans leurs ouvrages, étaient persuadés que le génie consiste à sentir fortement, et qu'ils firent un large étalage de leur cœur, Mérimée, à côté d'eux, passa pour n'en avoir pas, étant un esprit classique non seulement la plume à la main, mais jusque dans sa conception de la vie et de son usage, pensant qu'il ne faut pas engager le cœur où il n'a que faire, qu'il convient de le réserver pour un plus digne emploi, s'il s'en présente.

Le «Souviens-toi de te méfier», maxime peut-être raisonnable, se retourna contre lui, car son attitude sarcastique lui valut des ennemis. À son tour, il inspirait la méfiance, même à un ami sincère comme Delacroix. S'il connut sans doute encore d'autres amitiés dévouées, vers la fin de sa vie, il eut souvent une impression pénible d'isolement, contre lequel il prit le masque de l'insensibilité et du cynisme. Afin de dissimuler sa tristesse et sa solitude, et de ne pas faire du drame de son désenchantement et de son scepticisme la simple parure de son œuvre, il se voulut hautain et impersonnel.

Ayant le goût des masques, toute sa vie il cacha, derrière un cynisme narquois et mondain, une vision tragique de l'Histoire ou des destins individuels. Comme Stendhal, il contrôla sans cesse ses tendances romantiques et sa sensibilité, n'eut de cesse de se distinguer de ses contemporains. Ne peut-on d'ailleurs voir en Saint-Clair, le héros du *«Vase étrusque»*, son alter ego? *«Il était né avec un cœur tendre et aimant, mais à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré des railleries de ses camarades. [...] Dès lors, il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. Il atteignit son but. Il put celer aux autres les émotions de son âme trop tendre ; mais en les renfermant en lui-même, il se les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde, il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant ; et, dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourments d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne.»* Affectant l'insensibilité, Mérimée considéra que *«l'espèce humaine est turpe»* tout en affirmant son amour de la vie. Tourgueniev constata, dans l'article nécrologique qu'il lui consacra, qu'*«avec les années s'était développé chez lui un caractère de plus en plus moqueur et sensible, en réalité profondément humain dans sa façon de voir la vie.»* Le ton général de ses lettres est gouverné par la lutte autant que par l'amour de la vie.

Car sa froideur n'était qu'apparente. Légèrement affectée, elle recouvrait du glacieux brillant de l'homme du monde une pudique sensibilité et une ardente passion pour le bien et le beau. Du fait de l'ironie dont il usait à l'égard de lui-même, il faussa sa propre image, et, moralement, n'est pas facile à saisir. Il valait mieux que sa réputation. Pour le diplomate et littérateur Adolphe de Circourt, *«Mérimée était une figure fort originale et qui ne fuyait pas la singularité. Il avait ses affectations entre lesquelles la principale était de cacher soigneusement les meilleures qualités de son âme. Il s'accommodait également d'une vie très modeste et d'une situation élevée, jamais embarrassé de l'une et jamais enorgueilli par l'autre.»* Malgré son habileté à masquer son visage, certains de ses contemporains émirent des jugements assez concordants sur sa timidité et sa retenue. Et tous ses biographes et commentateurs s'employèrent avant tout à détruire sa fausse réputation de sécheresse et d'égoïsme. Sa correspondance traduit la délicatesse de son cœur : il s'y montra allègre, railleur et spirituel, mais aussi sensible et affectueux. On y voit que ce dilettante était un travailleur acharné, que cet égoïste s'empressait d'obliger ses camarades, que ce blasé était le plus fidèle des amis. Sa vraie nature apparaît peut-être dans des réflexions comme celles-ci : *«À mon avis, il vaut mieux aimer trop que pas assez.»* - *«Il est bien malheureux de perdre ses amis, mais c'est une calamité qu'on ne peut éviter que par une autre bien plus grande, qui est de n'aimer rien.»* (*«Lettres à une inconnue»*, CLXII).

Et il fut un bon vivant. Dans les lettres qu'il adressa aux gens de son sexe, il se montra volontiers gaulois, friand d'anecdotes un peu vertes, de propos volontiers obscènes, très «XVIIIe siècle», à l'instar de Stendhal. Ayant de bons rapports avec le fils de sa maîtresse, Édouard Delessert, il l'initia ainsi à l'amour : *«À mon avis les femmes se divisent en deux classes : 1° celles qui méritent le*

sacrifice de la vie ; il n'y en a guère à la vérité, mais en cherchant on en trouve ; 2° celles qui valent de 5 à 40 francs. Dans cette dernière classe, il y a d'excellents morceaux.»

Cet épicurien, s'il aimait les nourritures épaisses, dès la quarantaine, mit un frein à ses abus pour maintenir un extérieur convenable.

Égoïste serviable, éminemment sociable, il eut beaucoup d'amis qu'il choisit, tant en France qu'à l'étranger, parmi les hommes les plus remarquables de son temps, l'amitié la plus forte, franche et joyeuse telle qu'elle ressort des lettres que nous possédons étant évidemment celle qui l'unit à Stendhal qui eut sur lui une influence considérable. Et il fut d'une irréductible fidélité à ses amis. Cette amitié put même être aveugle, comme en fut l'exemple éloquent l'affaire Libri.

Grand amateur de femmes, il mena pendant quelques années de sa jeunesse ce qu'il appela, non sans quelque forfanterie, une vie de «*vaurien*» ; mais il fut ensuite assez gravement et assez sincèrement amoureux de Mélanie Double, pour laquelle cependant il fut considéré comme un trop médiocre parti, ce qui lui causa un grand chagrin. Ne faut-il pas penser que, ayant ainsi une fois perdu sa confiance dans le cœur féminin, il ne crut plus en son propre cœur? Ce voltairien bourgeois eut tôt fait de contenir tout épanchement du cœur, trouva la sagesse de tempérer son orgueil et d'enchaîner son amour, tandis que, dans ses écrits, la fréquentation des femmes désirables ménage généralement des catastrophes diverses. Sa culture, son ironie profondément classiques, furent sa sauvegarde ; elles le défendirent des écarts de la passion, le soumirent à l'empire de la raison. Il sembla constamment soucieux de son indépendance, comme s'il éprouvait la hantise de la dépossession.

Il resta toute sa vie très attaché à sa mère dans une relation assez tendue qui explique son incapacité à se stabiliser sentimentalement, à se marier et à fonder une famille. S'il connut bien des aventures féminines, il ne se fixa jamais, multipliant ruptures et ratages divers, dont un célèbre fiasco avec George Sand. Cependant deux liaisons furent durables : la première, avec l'amie amoureuse que fut Jenny Dacquin, prit la forme distanciée d'une correspondance perpétuelle ; la seconde, pendant vingt ans, avec l'amante amie que fut Valentine Delessert, marqua puissamment sa vie, et elle fut véritablement son inspiratrice : il déclara maintes fois n'avoir écrit que pour elle ; il la consultait et suivait ses conseils. Jusqu'à sa fin, il goûta à l'extrême le charme des amitiés féminines.

Il avait l'agile lucidité, l'humour, l'impertinence, l'intelligence, d'un esprit du XVIIIe siècle. D'ailleurs, lui, qui se sentit mal dans son siècle, aurait voulu fréquenter Duclos, Chamfort, Rivarol, toute l'élite intellectuelle du XVIIIe siècle. Animé de curiosités innombrables, il fut un inlassable érudit, un causeur discret, à la grâce aimable, mais sans abandon, à la conversation piquante, racontant des anecdotes, des traits de mœurs, sans jamais exprimer des idées.

À défaut de bonheur, cet actif ambitieux, auquel on reprocha son arrivisme, eut beaucoup de chance, et on fut jaloux de sa réussite.

Le voyageur

Curieux de tout, Mérimée fut un voyageur infatigable, partageant en cela le goût des romantiques pour l'échappée et l'exotisme. Mais cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de grogner sans cesse contre les mauvais chemins, contre les auberges, contre la saleté de l'Auvergne, contre les punaises de la Corse. Car il ne se laissa guère aller à l'enthousiasme, ne fut pas un peintre fervent et flamboyant comme le Gautier des "*Voyages*". Et, dans l'art de voyager comme dans les autres domaines de sa vie, il fut un homme de rites et d'habitudes, n'avait rien d'un aventurier ; à quelques excursions près, il suivit inlassablement les mêmes chemins qui le conduisaient vers des lieux identiques, même si une des lignes de force de son œuvre est la recherche inlassable de territoires mal connus ou inexplorés, comme l'Espagne, la Corse, la Lituanie, le monde slave. Il ne les a pas tous visités, et il lui arriva même d'écrire sur un pays qu'il n'allait voir que des années plus tard, mais il les fit tous siens.

Il parcourut toute la France, surtout dans ses fonctions d'inspecteur des monuments historiques, semblant d'ailleurs plus touché par les inconvénients respectives des provinces que par leur pittoresque.

Mais il voyagea aussi hors de France, sillonna l'Italie, traversa trente fois la Manche pour admirer le parlementarisme libéral anglais et dévorer les demi-mondaines londoniennes, se rendit encore en Grèce et au Proche-Orient. Mais il multiplia les voyages en Espagne dont il parlait la langue et qui, de tous les pays qu'il visita, fut celui qui le marqua le plus, qui imprégna son œuvre, qui fut même sa patrie d'élection. Il y voyait le pays de l'anti-progrès, le pays des contrastes : d'un côté, il défend des valeurs comme l'hospitalité, la générosité, le sens du devoir, la noblesse de cœur, bref, les «*préjugés chevaleresques*» ; de l'autre côté, il exacerbe la violence et les passions, car la tragédie s'y jouait dans la rue. Des écrivains espagnols de premier rang, comme Azorín ou Unamuno, admirèrent sa profonde connaissance de l'Espagne.

Véritable reporter, il observait les mœurs et les coutumes avec une curiosité toujours en éveil. Il rédigea de nombreuses relations de voyages où, cependant, les résonances intérieures nous échappent. Il faut aller chercher ces échos secrets dans sa correspondance qui est pleine de récits colorés, vivants, alertes et pleins d'humour, qui nous montrent que, plus que par les monuments, il était intéressé par la nature et surtout par les êtres humains. Son exploration s'accompagnait d'une remontée vers un ailleurs temporel, un monde primitif situé en dehors de la civilisation. Conscient du relativisme culturel, il montra la beauté de la force brute, une beauté éloignée des canons habituels.

Ce cosmopolite affirma quelques jours avant sa mort : «*J'ai toute ma vie cherché à être dégagé des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être français*».

Le fonctionnaire

Licencié en droit, Mérimée, après la Révolution de 1830, entra dans différents ministères. Mais, en 1834, sa nomination au poste nouvellement créé d'inspecteur général des monuments historiques, l'orienta vers une nouvelle et fructueuse carrière. Pendant trente ans, il allait inlassablement parcourir la France, quadrillant le pays pour ne pas négliger une abbaye ni une chapelle, cet athée et anticlérical ayant ainsi été le grand sauveteur des églises du pays ; dressant un inventaire des richesses monumentales, en discernant les édifices les plus caractéristiques de chaque province ; reconnaissant et étudiant les œuvres d'art ; décrivant leur état désastreux dans de longs rapports au ministère qui, avec sa «*Correspondance*» et quelques ouvrages publiés séparément, nous permettent de mesurer son intense activité ; décidant les réparations nécessaires et engageant les municipalités à y participer ; entraînant d'ailleurs dans son sillage un jeune architecte érudit, Viollet-le-Duc. Dépourvu de guide, mais armé de connaissances archéologiques assez vastes, doté d'une bonne mémoire et d'une curiosité insatiable, il joua un rôle décisif. Tout était à faire, car à la négligence du XVIIe et du XVIIIe siècles s'ajoutait le vandalisme récent des révolutionnaires. De là, ces tournées d'inspection qu'il relata dans ses «*Notes de voyage*» qui, à vrai dire, sont, volontairement, des ouvrages techniques, documentaires, qui nous montrent la conscience qu'il mettait dans son travail.

Si, devant ses amis, il fustigea la bêtise et les bassesses des fonctionnaires, il fut lui-même un fonctionnaire exemplaire, sérieux et rigoureux, distingué et déférent, qui se révéla très efficace dans ses différents postes, fit preuve d'une force de travail exceptionnelle et d'un grand souci de perfection, accomplit un labeur écrasant.

Comme son goût était classique, qu'il admirait surtout l'histoire ancienne, qu'il était insensible au christianisme, que l'architecture à effet lui répugnait, sa prédilection, surtout pendant les premiers voyages, alla aux antiquités gallo-romaines (aqueducs, camps, voies, cirques, mosaïques, médailles), ses séjours de prédilection étant Orange, Vienne, Nîmes, Vaison. Mais le romantisme, particulièrement Chateaubriand puis Hugo et Montalembert, avait fait renaître l'intérêt pour le Moyen Âge chrétien, et il participa à ce mouvement, faisant une belle part à l'art roman, tout pénétré encore par l'Antiquité.

Il prétendit avoir par ce métier compromis sa vocation de créateur : «*Il se peut que je sois né avec quelque chose d'exploitable dans la tête. Mais d'abord, au moment où j'avais le plus de cœur à cette exploitation, une révolution s'est faite dans mon pays dont le résultat le plus net a été de me tenir*

pendant mes quatre plus belles années de verdure et de jeunesse à l'attache dans un ministère. J'en suis sorti un peu abruti pour faire de l'archéologie pendant quinze ans, et vous savez le reste.»

En fait, nous savons que, même si son œuvre, par son volume, est de proportions modestes (elle est aux antipodes de celle de Balzac), même s'il ne voulait pas paraître y tenir, s'il faisait effort pour n'avoir pas l'air d'un écrivain de profession, son affectation de nonchalance dissimulait avec grâce un immense labeur. Comme tous les inquiets, ce dilettante fut un travailleur acharné, qui s'appuya toujours sur de très exactes connaissances. Et il fut un grand écrivain.

L'écrivain

Si Mérimée appartient à la génération romantique, son goût profond était classique, et il se sentait un homme du XVIIIe siècle. Il fut de ceux qui oscillèrent entre ces deux pôles de la littérature ; qui, restés classiques de tempérament et de goût, s'intéressèrent à telle ou telle des curiosités nouvelles, adoptèrent telle théorie romantique sur un point particulier, voulurent surtout réagir contre l'étroite orthodoxie des derniers classiques. Aussi, du romantisme, malgré ses prises de position pour un théâtre moderne qu'il n'appliqua que brièvement, n'accepta-t-il pas les débordements (l'expansion, l'emphase, la grandiloquence narcissique des poètes, les grands sentiments auxquels il opposait la toute-puissance du corps, le pathétique, les envolées sublimes, les déploiements épiques, la prolixité sentimentale et populiste d'un Hugo qui lui semblait le sommet du ridicule), ne garda-t-il que le goût de la couleur locale (mais en en désapprouvant l'abus), de l'exotisme, du pittoresque, des êtres d'exception aux passions violentes et fatales, des époques forcenées, de l'étrange et du fantastique. Chez lui, la rigueur prit le pas sur la fougue, le sens de la fatalité sur l'héroïsme épique. Et, sceptique en profondeur, il ne crut jamais au rôle social de l'artiste, à la «fonction du poète» selon Hugo.

Dès ses débuts dans la littérature, il refusa d'emprunter les chemins battus, commençant même par deux oeuvres apocryphes. Cette attitude initiale, mais qui ne se manifesta pas uniquement dans les œuvres de jeunesse, n'indiquait pas tellement qu'il ne voyait la littérature que comme une plaisanterie, mais que, peut-être à la façon de Stendhal, il trouvait dans les pseudonymes et les mystifications la quiétude qu'on goûte à l'abri d'un masque ; qu'il y voyait un moyen de concilier des identités éloignées les unes des autres, de mettre à distance des oppositions internes dans son moi. Pourtant, ce qui prouve qu'il souhaitait à l'évidence être reconnu, il multiplia les indices.

De même, durant toute sa carrière, il resta fidèle aux règles qu'il s'était fixées. Ayant pris le parti de l'ascétisme en art, de l'effacement du moi, il eut surtout le souci de sceller «*dans le bloc résistant*» d'un style impeccable un texte qui, finalement, ne compterait que sur ce style pour s'assurer une audience.

Ce style se caractérise par le naturel, la simplicité, la distance, la sobriété, la sécheresse. «*J'ai toujours cru que, lorsqu'on est simple et vrai, on est un grand artiste*», écrivit-il à Thiers, en 1850.

Ce naturel, qu'il prit soin de distinguer de l'imitation de la nature, était issu d'une élaboration extrêmement rigoureuse mais qui passe inaperçue ; son résultat s'impose comme inséparable du «*simple*» et du «*vrai*».

La sobriété se manifeste par un art du raccourci remarquable, au niveau de la phrase, du paragraphe. Chez lui, l'essentiel étant d'aller droit pour produire un effet, on lui reprocha souvent de vouloir aller trop vite. «*Vous avez peur d'être long*» lui reprocha Stendhal, et il eut en effet le souci de ne jamais s'étendre, de condenser sur une petite surface les traits marquants et les couleurs dominantes. Il sut faire vingt pages là où les romantiques s'évertuèrent à souffler un volume, donner un paysage complet en cinq ou six lignes. Aux grands mots et aux longues périodes, il préféra la formule ramassée et la maxime, valorisa le détail significatif. Il se servit moins que tout autre de l'image. Ses textes sont on ne peut plus concis, et il indiqua lui-même dans «*La chambre bleue*» : «*Je hais les détails inutiles, et d'ailleurs je ne me crois pas obligé de dire au lecteur tout ce qu'il peut facilement imaginer.*» Son modèle, confia-t-il à Tourgueniev, était la médaille grecque : «*Pour moi l'artiste qui a gravé certaines médailles grecques est l'égal de celui qui a sculpté un colosse.*» Dans la médaille grecque en effet, contrairement à la médaille française, «*les parties marquantes [...] sont exagérées et traitées avec grand soin, tandis que les autres sont négligées.*» Le «*résultat est que cette dernière médaille frappe beaucoup plus et laisse une impression durable et profonde.*»

De sa sécheresse, il était parfaitement conscient, la souligna lui-même dans une lettre à Tourgueniev en 1865 : «*Mon défaut à moi a toujours été la sécheresse ; je faisais des squelettes, et c'est peut-être pour cela que je blâme le trop d'embonpoint.*» Et c'est sur le ton uni d'un homme de bonne compagnie qui ne hausse jamais la voix, qu'il raconta les pires atrocités.

La distance est celle qu'il maintint à l'égard de la matière représentée, à l'égard de la création littéraire elle-même où il pratiqua surtout la forme brève, à l'égard des lecteurs, qu'il frustrait des descriptions et des analyses, et, en fin de compte, d'une sensation d'intimité qu'une écriture plus « libre » ne manque pas d'offrir. Mais l'alliance du détachement avec la sobriété créa un ton original.

Chez ce maître de la forme impersonnelle, l'intelligence préside à tout, et il est difficile de juger une œuvre dont l'écriture est jugée par elle-même. On conçoit aisément que ce souci de la mesure, fruit d'une contrainte savante et avisée, que ce contrôle constant de la sensibilité puisse agacer, voire dérouter.

Ainsi, Sainte-Beuve se plaignait de cette écriture efficace, sobre jusqu'à l'extrême : «C'est bien, mais sec, dur, sans développement. Quand Mérimée atteint son effet, c'est par un coup si brusque, si court, que cela a toujours l'air d'une attrape [...] On reçoit cela ... Vlan ! On n'a pas le temps de voir si c'est beau. Le style de Mérimée a un truc qui n'est qu'à lui ; mais ce n'est pas du grand art ni du vrai naturel. Le vrai naturel est autrement large et libre que cela.». Il opposa sa «manière nue, sèche et toute pelée» à la «manière abondante, excessive» de Lamartine.

Pour Delacroix : «Mérimée... est simple, mais a un peu l'air de courir après la simplicité, en haine de l'horrible emphase des grands hommes du jour.» (*Correspondance*, octobre 1852).

L'écrivain fut dramaturge, nouvelliste, et, s'impliquant avec tout le sérieux d'une responsabilité assumée dans des travaux non littéraires, il eut aussi une considérable œuvre d'historien, de traducteur, de critique d'art et de critique littéraire.

Le dramaturge

Mérimée, bien qu'il ait voulu prendre position pour un théâtre moderne, écrivit en s'amusant des pièces où il fut habile à nouer des combinaisons dramatiques serrées, pleines de vivacité et strictement découpées. Il privilégia des scènes rapides et peu bavardes, presque des saynètes, strictement centrées sur les faits, selon une dramaturgie dynamique. Il excella dans le huis clos : exilés dans un lieu coupé du reste du monde, en marge du temps, évoluant dans un espace imaginaire jalousement calfeutré au plus lointain des poncifs de l'exotisme, figés dans les étroites limites d'une situation dramatique symbolique et conventionnelle, les personnages épuisent toutes leurs virtualités au sein d'un ailleurs, d'un là-bas radicalement hermétique.

Selon Taine, il avait «le don de la mise en scène, du dialogue, du comique, l'art de poser face à face deux personnages et de les rendre visibles au lecteur par le seul échange de leurs paroles.» Pour Alfred de Musset :

«L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule, et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.»

(*Le spectacle dans un fauteuil*, 1832).

Le nouvelliste

Alors que se développaient des revues qui demandaient des textes brefs, Mérimée trouva avec la nouvelle, narration dont la brièveté interdit les longues préparations et les analyses développées permises au roman, le genre le mieux adapté à son esprit vif, à son talent, à son refus de l'épanchement. Dans un espace restreint, avec un grand souci de la composition, un rythme soutenu, une écriture très élaborée, il faut faire entrer un drame avec son décor, des personnages typés sans

être caricaturés, avec leurs émotions, leurs passions, parvenir à un dénouement sans fioritures. Un tel exercice exige la concision, la netteté, la vivacité, une construction rigoureuse. Et Mérimée y excella. S'il n'exposa jamais ses principes romanesques, malgré son indifférence apparente, il médita profondément sur l'art de la nouvelle. Il la conçut comme Racine, dans la préface de "*Britannicus*", concevait la tragédie classique : «Une action simple, chargée de peu de matière [...] et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages.» Il eut pour idéal : la simplicité du sujet ; la densité de l'intrigue ; la recherche de situations significatives ; la concentration dramatique ; la rapidité et la vérité de l'action ; la magie de l'ellipse ; la vivacité des couleurs ; la réduction des personnages à un trait essentiel qui ne les rend pas moins ambigus, leur passé, leurs motivations, leurs pensées étant occultés alors que, remarquables par leur énergie, étant comme des forces en mouvement, obéissant à une logique implacable (il avait le goût des peuples et des êtres primitifs, des âmes viriles dont la psychologie se dévoile en quelques pages), par leur caractère tragique et solitaire, ils sont saisis dans un court moment de leur existence, dans une crise, qu'ils sont entraînés dans un engrenage de violences et de crimes, parce que victimes des féroces passions de la bête humaine, mais aussi d'une fatalité extérieure, d'un destin ironique et cruel, de ce hasard imprévisible qui mène le monde, et qui, parfois, pour mieux tourmenter les pauvres humains, prend le masque décevant du mystère.

Sainte-Beuve nota : «Il va au fait, il met tout en action ; la parole serre de près chaque situation, chaque caractère. Son récit est net, svelte, alerte, coupé au vif. Les dialogues mêmes de ses personnages n'ont pas une parole inutile, et dans l'action il a marqué d'avance les points où chacun d'eux doit passer.»

Le lecteur, qui peut ressentir plus vivement la froideur affectée par le narrateur, ou au contraire le bouillonnement souterrain des passions (ce qui fait que les esprits se partagent devant son art, sont séduits ou irrités, la réaction étant toujours vive) est brutalement mis face à des meurtres, à des incestes, à des passions destructrices, à des querelles irréparables, à des mystères opaques. Les faits sont présentés de manière brutale, sans pathos ni attendrissement. Mateo Falcone tue son fils âgé de dix ans, Don José tue Carmen, sans que leur bras ne tremble. La conséquence de cette sécheresse est un effet de sidération.

Les personnages furent des gens douteux (les marginaux arrêtaient en priorité son attention : le voleur, le bourreau, la sorcière, la bohémienne), libertins ou démoniaques, des femmes sataniques (en particulier, de féroces Méditerranéennes), des tyrans monstrueux.

Et tout épanchement du cœur, toute aventure de l'esprit, furent maintenus dans les bornes d'un néo-classicisme de bon aloi. L'impétuosité de ses plus romanesques créatures, qui expriment la toute-puissance du corps, la violence et l'impétuosité du désir qui n'a cure des lois, se trouva à tout moment bridée par un efficace système de notations ironiques allant du discret clin d'œil au lecteur jusqu'à l'humour noir, d'apartés lourds de jugements, de révélations violant aux moments opportuns l'intimité des consciences et refoulant leurs élans.

Dans ces histoires brèves et sidérantes se mêlent avec art la cruauté, l'ironie, le froid mépris, l'équivoque, les sous-entendus, le charme de ses nouvelles venant du contraste entre la cruauté des mésaventures racontées et le ton placide et impassible de celui qui les raconte, qui conduit le récit avec une fermeté coupante et brève, présentant les faits dans leur nudité, conservant des allures de vraisemblance même aux moments rationnellement les plus irrecevables, tout en s'abstenant de prendre parti. Ces narrateurs, qui peuvent se masquer ou se montrer, constatent et racontent, ne se plaignent pas, ne s'indignent jamais, excluent l'enthousiasme et la colère. Tout en suggérant qu'ils étaient ses avatars, il leur prêta des identités variées : archéologue, traducteur, savant, officier d'artillerie, de marine...

Ne se cachant pas de rechercher «*la satisfaction que donne à tout narrateur une histoire bien contée*», pour piquer la curiosité du lecteur, le tenir constamment en haleine et même amplifier l'intensité dramatique, il chercha sciemment à le décontenancer par l'ambiguïté où il le plonge et qui est telle qu'il ne sait plus très bien où il en est (il se demande si on a quitté la réalité, si on est entré dans le rêve ou dans l'imaginaire), par l'art du raccourci et la rapidité extraordinaire avec laquelle les événements se déroulent, par des effets abrupts, par l'absence de développements (tout ce qui est susceptible d'entraver la marche de l'action [descriptions, dissertations, commentaires parasites] est

banni ; l'intérieur est montré par l'extérieur, par un geste est suggéré tout le tumulte de l'âme) et, le plus souvent, par la brutalité de la chute, qui est généralement évasive, comme si elle invitait le lecteur à choisir une interprétation (le soupçon final dans "Colomba", l'escamotage du dénouement dans "La partie de trictrac" ou "Lokis").

Manifestant par ailleurs le goût de la chose vue, du fait vrai, de la documentation précise et de l'objectivité, qui firent de lui un écrivain réaliste, il voulut peindre avec exactitude ; reconstitua les parcours géographiques de ses personnages, comme si les noms étaient par eux-mêmes sources de dépaysement ; décrivit les mœurs, les rites, la religion, les spectacles, les parlers, l'habitat, la nourriture, en ne retenant que le petit détail vrai et significatif, comme le vase étrusque que Saint-Clair martèle de sa clé, en sachant que chaque paysage se ramène à une simplicité de lignes et de tons qui en fait l'harmonie souveraine. Il donna même des notices explicatives à l'intérieur de la fiction. Mais, s'il s'en tint au réel, il refusa ce réalisme étroit qui remplace l'idéal et le beau absolu par la copie de la nature, et aboutit ainsi aux formes les plus triviales et les plus laides.

Maniant, pour raconter des histoires souvent étranges, une langue classique et pure (tout en intégrant, pour donner une couleur locale précise et frappante, des mots empruntés à la langue corse dans "Colomba", à la langue romani dans "Carmen", au jmodu dans "Lokis"), il préféra le style sec, laconique et impersonnel (bien que, derrière les phrases exactes, on sente le cœur qui frissonne !), ce qui rend plus sensible l'horreur des faits, la méchanceté ou la faiblesse des âmes. Et la clarté proverbiale de celui que Stendhal, dans ses écrits intimes, appela Clara, n'est-elle pas symbolisée par le personnage qui, par ses conditions et par son caractère est le plus proche de lui, le Saint-Clair du "Vase étrusque"?

Ses nouvelles, si elles manquent d'élan, d'abandon, si elles ne font pas vibrer les cordes les plus secrètes de la sensibilité, offrent à l'intelligence un plaisir d'une rare qualité. Elles sont citées comme des modèles du genre, la critique étant unanime sur le point ; on considère que l'histoire de la nouvelle moderne en France commence avec "Mateo Falcone", sa première nouvelle ; qu'il rénova le genre et lui conféra une place prépondérante,

Il manifesta souvent dans ses nouvelles le goût de l'énigme, la séduction de l'étrange ou de l'extravagance, il se plut à évoquer le mystère, dans des histoires d'événements étranges, où la raison est mise à rude épreuve, où le narrateur, parfois Mérimée lui-même, est un homme de science, animé par le souci d'analyse objective, un érudit distant et ironique, qui relate des faits dont il semble lui-même surpris, et qui ne conclut guère. Et il fut un maître de la nouvelle fantastique.

Ce rationaliste, disciple d'Helvétius mais qui avait un goût prononcé pour le macabre, fut sensible au décalage entre réel et rationalité, fut fasciné par les manifestations du surnaturel. Dans "Alexandre Pouchkine" ("Portraits historiques et littéraires"), il écrit : «*Le plus sceptique a ses moments de croyance superstitieuse, et sous quelque forme qu'il se présente, le merveilleux trouve toujours une fibre qui tressaille dans le cœur humain.*»

Si la violence de ses œuvres de jeunesse devait beaucoup à l'atmosphère frénétique de la littérature romantique des années 1830, s'il y introduisit du hors-nature et du scabreux (un père aime sa fille dans "La famille de Carvajal"), il fut constamment fasciné par un monde rude, par la brutalité inhérente aux êtres non civilisés qui ignorent les lois sociales, par une barbarie poétique, à la beauté sauvage, indicible. Et, depuis "La vision de Charles XI" jusqu'à "Lokis", son intérêt pour le fantastique ne faiblit jamais. Il renoua même avec les thèmes habituels : mauvais œil, vampires, défunts obsédants, statues et tableaux qui s'animent, maisons hantées, diableries de toutes sortes, influences venues de l'au-delà, et fit le tour des traditions les plus disparates.

Le fantastique étant strictement, par rapport à l'irréalisme du merveilleux (distinction que Mérimée ne fit pas), l'intrusion du surnaturel dans un monde quotidien, il indiqua, à partir de ses lectures d'Hoffmann, de Gogol et de Pouchkine, qu'une bonne histoire fantastique doit faire, tout d'abord, la part belle à la vraisemblance : «*Commencez par des portraits bien arrêtés de personnages bizarres, mais possibles, et donnez à leurs traits la réalité la plus minutieuse. Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible, et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il ne se soit aperçu que le monde réel est loin derrière lui.*» - «*Il ne faut pas oublier que lorsqu'on raconte quelque chose de*

surnaturel, on ne saurait trop multiplier les détails de réalité matérielle. C'est là le grand art de Hoffmann dans ses contes fantastiques». Stendhal rappela que, selon Mérimée, «*pour faire du fantastique, il fallait commencer par mettre ses héros en gilet de flanelle*».

Un auteur de textes fantastiques doit aussi ménager l'illusion, donner l'impression qu'il croit ce qu'il dit, et laisser une part d'ombre pour le lecteur qui, adhérant à la fois à la croyance au surnaturel et doutant de son existence, reste ébahi, dans un entre-deux, d'autant plus que le contraste entre la sécheresse du ton narratif et la violence des événements accentue l'effet de surprise, voire de stupéfaction. Il peut interpréter à sa guise l'événement narré, et un bon texte fantastique doit permettre l'hésitation entre une explication rationnelle du phénomène et une explication par le surnaturel (c'est le cas dans *"La Vénus d'Ille"*).

Alors que la plupart de ses nouvelles se laissent lire de deux manières, l'une candide, l'autre avertie, celles qui sont fantastiques laissent subsister les mystères de l'âme humaine soumise à l'attrait du surnaturel en dépit des lumières de la raison. Tout en rejetant les réponses de l'Église au problème de l'au-delà, ce sceptique resta à l'écoute du mystère et du paranormal. Paradoxalement, il put mettre son esprit cartésien au service d'histoires quasi-surnaturelles. Cet impénitent rationaliste s'aventura avec délices aux frontières de l'inconnaissable. L'apparente intrusion du surnaturel dans l'ordre prosaïque et quotidien des choses, cautionnée par l'objectivité de la narration et la précision du détail, est chez lui une forme suprême d'ironie.

Pour P. G. Castex : «Mérimée est trop intelligent à la fois pour nier l'existence d'un monde inconnu et pour croire aux chimères que l'imagination enfante dans le dessein plus ou moins clair de donner à ce monde une réalité sensible. Aux fictions surnaturelles il est complaisant, car elles transposent des inquiétudes dont un esprit vraiment profond ne saurait jamais se dire tout à fait affranchi ; mais non pas crédule, car elles empruntent des formes dont l'intelligence critique dénonce aisément l'illusion. Comme par jeu, il leur donne corps dans ses récits et parvient souvent par la vertu de son art à les rendre réellement effrayantes ; mais jusque dans ses inventions les plus redoutables, il demeure un dilettante de la peur.» (*"Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant"* [1951]).

Dans ses nouvelles fantastiques, le cadre et les personnages paraissent décrits de visu ; les protagonistes sont montrés avec leurs petites faiblesses et leurs passions ; le narrateur est toujours un témoin digne de foi, un savant qui garde la tête froide devant l'intrusion du surnaturel (voir *"La Vénus d'Ille"* et *"Lokis"*). Jouant avec l'ombre et la lumière, il sut introduire des phrases à double sens, des avertissements, et maintenir l'opacité de l'événement, une fois celui-ci raconté : dans *"La Vénus d'Ille"*, l'inscription "*Cave amantem*" sur le socle de la statue a deux sens mais, telle qu'elle est décryptée par le narrateur, annonce la mort d'Alphonse, le mystère de la divinité païenne fondue en cloche demeurant cependant finalement entier ; le héros de *"Lokis"*, présenté par sa fiancée comme un ours, mais qui s'inquiète : «*Vous parlez de la raison bien à votre aise ; mais est-elle toujours là, comme vous dites, pour nous diriger?*», disparaît à la fin de l'histoire sans qu'on soit assuré de sa véritable nature. Ces deux excellentes nouvelles doivent figurer dans toutes les anthologies de la littérature fantastique ; elle prouvent que c'est de la logique et du réalisme le plus précis que peut naître l'épouvante, une logique implacable qui force le lecteur à aller jusqu'au bord des précipices de l'incompréhensible où elle n'est plus d'aucune utilité.

L'historien

Nommé inspecteur général des monuments historiques, Mérimée entreprit des recherches dans le domaine de l'Histoire qui pouvait d'autant plus intéresser l'écrivain que le roman historique était en vogue, et que les historiens prenaient une plume d'écrivain pour évoquer l'Histoire. Pour lui, en effet, littérature et Histoire étaient si proches qu'en s'arrêtant d'écrire des œuvres d'imagination en 1846, en se mettant à écrire sur l'Histoire, en faisant semblant de changer de métier, il ne fit que changer de genre : «*Lorsque j'ai cessé d'écrire, l'histoire était la seule chose qui m'intéressait encore en fait de littérature.*» Mi-historien mi-romancier, empruntant aux chroniqueurs les plus fiables (il se sentit devenir «*cuistre*» avec délices), il se choisit un domaine où la volonté d'objectivité ne demandait pas encore à être justifiée.

Il parvint à transplanter dans ses ouvrages historiques certains des grands thèmes de sa fiction, en particulier ceux qui se rattachaient à la quête d'un ailleurs que ses excellentes connaissances linguistiques lui permirent d'explorer, qui englobait principalement l'antiquité gréco-romaine, le Moyen Âge espagnol et les XVII^e et XVIII^e siècles russes.

Se désolidarisant de son siècle faible et rêveur, lâche devant les choses et les actes, il rechercha la compagnie de grandes personnalités du passé à statut ambigu, dont la puissance était liée à leur audace, qui avaient été prêtes à tous les crimes pour conquérir le pouvoir, avaient introduit dans la société des changements en faveur du plus grand nombre. : César, Don Pèdre le Justicier ou Pierre le Grand, qui étaient célèbres par l'énergie qui les habitait et qu'ils surent exploiter pour construire un État ; le faux Démétrius, l'usurpateur venu du néant, qui voulut mettre son pouvoir illégitime au service d'un gouvernement sage et généreux. Son pessimisme se complut souvent dans l'atroce, en particulier dans l'histoire de la Russie.

Ces ouvrages historiques différaient de ceux des contemporains par le traitement particulier du matériau : au lieu de s'engager pour une cause, et de faire ressortir les grandes lignes au détriment des arrière-plans, il ambitionna l'objectivité, confronta des témoignages, et ne craignit pas d'évoquer une multitude de faits sans les classer en ordre hiérarchique. Les lecteurs de son temps, qui cherchaient du roman dans l'Histoire, furent peu attirés par une telle écriture. De l'autre côté, les historiens du XX^e siècle se méfiaient de l'écrivain qui s'aventure sur leur territoire, en utilisant ses propres moyens de dramatisation et de narration romanesque. Bref, il serait pour les uns trop savant et trop artiste pour les autres. Le résultat est que son œuvre historique, pourtant importante, se trouve hors d'usage, hors circulation éditoriale.

Mais Sainte-Beuve lui rendit hommage parce qu'il «aborde l'histoire par ses monuments les plus authentiques et ses témoignages les plus précis, [et] qu'il s'arrête dès que la donnée positive fait défaut».

Le traducteur

Homme de tous les paradoxes, cet hyper-Français qu'était Mérimée, qui accumulait en lui les qualités et les défauts de la race, avait le goût aigu des langues, dont il percevait les nuances, dont il saisissait l'esprit, ne voyant pas en elles de simples instruments de communication, mais les reflets des mœurs, les moyens de comprendre les particularités de chaque peuple. Le dénominateur commun entre «*Le théâtre de Clara Gazul*», «*La guzla*», «*Carmen*» et «*Lokis*» est la présence constante d'un traducteur, simple préfacier ou, plus souvent, narrateur. S'il accorda une place tellement importante au traducteur, c'est qu'il était lui-même passionné par cette activité. Maîtrisant l'anglais et l'espagnol, il avait rêvé de traduire «*Don Quichotte*». Il apprit le russe pour pouvoir faire connaître au public français une littérature encore mal connue en ses commencements : celle de Pouchkine, Gogol et Tourgueniev. Il reconnut : «*Traduire du russe en français n'est pas une tâche facile. Le russe est une langue faite pour la poésie, d'une richesse extraordinaire et remarquable surtout par la finesse de ses nuances.*» (préface à «*Pères et enfants*» de Tourgueniev, 1863).

Selon lui, un bon traducteur doit être sensible à l'«esprit» de chaque langue. Il distingua «deux systèmes de traduction dont chacun a ses défauts. Les uns, qu'on a nommés de belles infidèles, effacent tous les traits originaux d'un auteur ; les autres, à force de vouloir conserver son parfum étranger, sont difficilement intelligibles. Entre ces deux systèmes, il y a un juste milieu qui consiste à rendre la pensée de l'auteur avant de s'attacher à l'interprétation exacte de chacune des expressions dont il s'est servi.» Il estimait qu'il était impossible de respecter les nuances d'une langue sans une connaissance précise, intime même, de la société qui la parle. Il jugeait une traduction en fonction de sa fidélité aux idées exprimées, mais aussi et surtout, de sa fluidité et de son naturel. Il mettait les traducteurs en garde contre une tendance à la facilité qu'il observait chez la plupart de ses contemporains : le recours au mot à mot et aux idiotismes. La recherche de l'équivalent français d'une réalité étrangère lui apparaissait comme un défi jeté à l'amateur des langues, et il préconisait l'usage de la note à l'intention du lecteur, comme compagnon inséparable de la traduction.

Le critique d'art

Peintre, amateur d'art éclairé, esthète délicat, inspecteur des monuments historiques, Mérimée donna des notes de voyage qui regorgent de descriptions et de réflexions esthétiques, et eut à se pencher, au cours de ses tournées archéologiques en France et de ses voyages à l'étranger, sur l'œuvre d'autres artistes. Il publia divers articles sur la peinture, où il dit goûter fort les tableaux de Velázquez et de Murillo, de Reynolds et de Lawrence, apprécier chez les contemporains l'usage de la couleur par Decamps, le goût du monumental et de l'étrange chez Horace Vernet, et, dans l'œuvre de Delacroix, le ton général et l'harmonie d'"*Hamlet*". Il critiqua en revanche l'abus du mélodrame chez Ary Scheffer, les fautes d'exécution de Marilhat, la fausseté des tableaux des préraphaélites. Il fit peu de cas de Corot et de Courbet.

Il lui importait, avant tout, d'aborder la peinture par un regard neuf, de ne pas avoir d'idées préconçues. Il refusait de juger les œuvres «à la française», c'est-à-dire en fonction des sujets ; il défendait une critique objective, technique, fondée sur l'analyse de la forme, de la ligne et de la couleur. Au premier plan de toutes les qualités qu'il estimait, il plaçait la vie et le naturel, qui devaient résulter nécessairement d'un travail de simplification et d'une organisation rigoureuse : *«Savoir choisir dans la nature ce qu'il faut imiter est assurément le grand problème de l'art, du moins c'est à le résoudre que se sont appliqués de tout temps les maîtres qui ont laissé une renommée durable.»* ("Les beaux-arts en Angleterre", 15 octobre 1857).

Le critique littéraire

S'il déclara : *«Je suis particulièrement impropre à la critique littéraire. Je ne sais que dire bien ou mal, mais la question quo modo m'embarrasse.»* (lettre à Sainte-Beuve, 15 juin 1855), la curiosité littéraire de Mérimée se manifesta par un grand nombre d'articles, de préfaces et de discours, où il se prononça sur de très nombreux auteurs.

Son panthéon littéraire réunissait Hérodote, Lucrèce, Rabelais, Montaigne, Voltaire et surtout (ce qui est plus inattendu) Bossuet. Les piliers fondateurs de la culture occidentale, Homère et la Bible, étaient à ses yeux les sommets de la poésie. Il aimait ce qui a l'apparence de l'intemporel, qui touche aux vérités fondamentales, affirmant : *«Toutes les idées nobles, grandes, riches et raisonnables sont venues des Grecs.»*

Il déclara : *«J'aime les chants populaires dans tous les pays et dans tous les temps, depuis l'Iliade jusqu'à la romance de Malbrouk. À vrai dire, je ne conçois pas, et c'est peut-être une hérésie, je ne conçois guère de poésie que dans un état de demi-civilisation, ou même de barbarie, s'il faut trancher le mot. C'est dans cet heureux état seulement que le poète peut être naïf sans niaiserie, naturel sans trivialité. Il ressemble alors à un charmant enfant qui bégaye des chansons avant de construire une phrase. Il est toujours amusant, parfois sublime ; il m'émeut parce qu'il croit tout le premier les contes qu'il me débite.»* - *«Je voudrais que l'on conservât les restes de la poésie populaire comme on conserve les ruines d'un temple dont on a chassé le dieu.»* - *«Heureux les poètes d'autrefois, ignorants des règles et des conventions inventées par les rhéteurs ! Plus heureux encore les poètes pour qui le champ de la nature s'étalait dans son immensité, vierge encore de toute moisson ! [...] Nous autres, venus tard, nous nous baissions pour découvrir quelques épis oubliés par ces hommes des premiers âges qui fauchaient sans peine les gerbes épaisses.»* - *«La tradition est une admirable magicienne pour arranger les choses poétiquement. On s'échine pour lui ôter cette poésie et l'on parvient à faire quelque chose d'ennuyeux. [...] Je ne conterai jamais si bien les aventures de mon héros [don Juan de Maraña] que les majos et les majas de Séville»*, écrivit-il à Jaubert de Passa en 1847. Il posséda un sens aigu des mythes et des légendes, se passionna pour la recherche de leur origine, et affirma l'existence d'un *«fonds commun des traditions»* dans lequel les races humaines auraient largement puisé. Il voyait les croyances et les superstitions locales comme expressément reliées aux grands mythes gréco-latins ou aux textes judéo-chrétiens fondateurs. C'est à partir de ce noyau originaire que s'expliquerait, selon lui, l'existence de similitudes étranges entre des légendes d'horizons différents. Bien des personnages mythiques ou historiques apparurent dans son œuvre (Isis, Eurydice, Électre, Pygmalion, Lucrèce ...), mais peu d'entre eux prirent un statut emblématique.

César, Vénus, don Quichotte et don Juan furent de ceux-là. Grandes figures représentatives de son univers, ce sont des incarnations de la force, de l'héroïsme, de la beauté, de valeurs qui le fascinaient, tout en étant porteurs de situations infiniment complexes devant lesquelles la parole révèle ses défaillances.

Pour lui, «*depuis Rabelais, le français n'a fait que déchoir*», tout comme la langue anglaise ne cessait de «*tomber*» depuis Shakespeare.

À l'aune des Anciens, tout lui paraissait dérisoire, même les grands courants de son siècle : romantisme et réalisme, dans des styles bien différents, n'étaient que «*des déformations sans mesure*». L'un déborde de sentimentalisme, l'autre couronne la laideur, «*maladie de notre temps*». Si son discours de réception à l'Académie française fut un hommage contraint à Nodier, tandis que «*H. B.*» fut, au contraire, un hommage sincère à son ami Stendhal, il écrivit des charges contre le romantisme, méprisant en particulier Chateaubriand. Il ne comprit rien à la renaissance poétique des années 1850, proférant que «*Les fleurs du mal*» [sont un] *livre très médiocre, nullement dangereux, où il y a quelques étincelles de poésie, comme il peut y en avoir dans un pauvre garçon qui ne connaît pas la vie et qui en est las parce qu'une grisette l'a trompé. Je ne connais pas l'auteur, mais je parierais qu'il niais et honnête.*»). Passant très régulièrement à côté des chefs-d'œuvre de la littérature romanesque de son temps, il considéra «*Les misérables*» «*inférieurs de tous points aux romans socialistes d'Eugène Sue*», reprocha à Flaubert d'avoir gaspillé son talent dans «*Madame Bovary*» et d'avoir commis «*Salammbô*» et «*L'éducation sentimentale*», rejeta «*Dominique*» de Fromentin et «*Le petit Chose*» de Daudet. Ces jugements d'une sévérité extrême, qui s'accusa à mesure qu'il avançait en âge, contribuèrent à pousser dans l'oubli le reste de son œuvre critique, d'autant plus que, par contre, victime d'une sorte de sclérose du goût, il admira François Ponsard et Émile Augier, considéra Ponson du Terrail comme «*un homme de génie*» !

Il finit par dénoncer même ses anciennes passions : Walter Scott, Cervantès dont il fut considéré à juste titre comme le spécialiste de son temps.

Il fut aussi le découvreur de la littérature russe en France, et un des premiers préconisa et pratiqua la littérature comparée.

En fait, on observe une grande cohérence dans sa critique littéraire, et la permanence de ses principes esthétiques tout au long de sa carrière. Il jugeait les œuvres à partir de quelques principes simples : clarté, rigueur de la composition, recherche d'un style personnel, simplicité, naturel. Partant de là, il reprochait à Nodier le côté artificiel de certains de ses personnages ; à Gogol, le caractère outré de ses satires ; à Hugo et à Flaubert, leur emphase. Inversement, il louait les écrivains qui donnent des détails vrais, comme Agrippa d'Aubigné ou Tourgueniev, dans lequel il voyait un grand peintre du cœur humain, tout en lui reprochant de se complaire dans les descriptions, d'alourdir l'action, de ralentir l'intrigue. Plus que tout, il admirait les écrivains qui savent être concis, qui renferment «*dans leurs vers plus de sens que de mots*» : Byron et Pouchkine étaient de ceux-là, le second surtout qu'il considérait comme un écrivain majeur ; il y a chez Pouchkine, confiait-il à Jenny Dacquin, «*des choses magnifiques, tout à fait selon mon cœur, c'est-à-dire grecques par la vérité et la simplicité.*»

Le penseur

Mérimée répugnait à s'engager, et on put lui reprocher son manque de convictions.

Lui, qui naquit huit mois avant que Bonaparte ne soit proclamé empereur, qui mourut à la chute du Second Empire, fut au cœur des choses et des luttes de chaque jour pendant cinquante ans de la vie d'une société qui connut trois rois, deux empereurs, deux républiques. Aussi, politiquement, ses idées se modifièrent-elles considérablement : de libéral qu'il était sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, il devint conservateur lors de la Révolution de février 1848 et sous le Second Empire, regrettant que, dans un siècle «*amolli [...] par la civilisation*», le pouvoir franc, celui qui a l'audace de s'assumer dans sa cruauté et son amoralité, ait disparu pour laisser la place à un humanitarisme hypocrite ; se montrant méfiant aussi à l'égard des innovations sociales.

Par contre, avec une sorte de dandysme moral, il aima toujours choquer la bienséance, et faire fi des conventions, ses provocations ne correspondant cependant pas simplement à un goût du scandaleux, car, pour lui, le monde moderne, avec ses lois égalitaires et molles, dissimule le pouvoir par la morale, tandis que les sentiments incontrôlés, les passions, la violence, l'abus, la transgression des lois, lui paraissaient plus nobles, plus humaines. Irrespectueux et ironique, il prit des libertés, déplaça les perspectives, contesta les normes, ébranla les bases, mit en question un système de valeurs fondé sur la simple opposition du bien et du mal, montra la pluralité de systèmes moraux, source de différences et de différends déterminés par la nature, par l'Histoire, par l'organisation sociale, l'instance qui tranche le conflit restant dans l'obscurité, car, fasciné par ce qu'il ignorait, il laissa un vide entre les systèmes, où s'inscrirait le mystère. Pour lui, l'humanité ne serait pas gouvernée par une seule loi, mais chaque catégorie aurait la sienne, et cette diversité irait à l'encontre de toute compréhension entre humains.

Cette instance qui tranche le conflit et reste dans l'obscurité n'était pas à ses yeux le Dieu des chrétiens. Enfant qui ne fut jamais baptisé, qui fut élevé par une mère qui le nourrit de Voltaire et des Encyclopédistes, il demeura toujours rationaliste, sceptique, incrédule, impie, athée même. Dans une société imprégnée de catholicisme, il fut naturellement conduit à l'anticléricalisme, rivalisa avec son ami Stendhal de sarcasmes contre l'Église, ce qui ne l'empêchait pas d'admirer l'Ancien Testament pour ce qu'il contient de primitif, et de respecter le Nouveau Testament, «*code de morale sublime*». Sa correspondance fourmille de diatribes contre les tartuffes et les dévots, contre le clergé, notamment lorsqu'en 1857, pendant le carême, le curé de Grasse fit brûler ses oeuvres. Ses nouvelles satirisent, à des degrés variés, la religion ou ses institutions. Il ne put jamais voir en un prêtre qu'un hypocrite ou un imbécile.

Affichant un matérialisme intrépide, une grande confiance dans la raison, niant tout au-delà, il affirma que l'existence de phénomènes impossibles à classer ne prouve que l'inachèvement de notre connaissance. Pour Albert Thibaudet, chez Mérimée, les êtres humains «sont des mécaniques tristes ou des pantins comiques ; idées, morales, sentiments sont relatifs au climat, à l'époque, aux usages». Aucune autre idéologie n'eut prise sur lui, ni la franc-maçonnerie, ni les sectes mi-politiques mi-religieuses, ni le positivisme, ni le scientisme : indifférent à la religion, il n'allait pas croire non plus au salut par la science, et il se méfia de la mystique positiviste. Dans le portrait, perspicace et bienveillant, que fit de lui Tourgueniev, il nota : «Il a la réputation d'un épicurien et d'un sceptique que rien au monde ne peut troubler, qui ne croit à rien et qui observe devant tout élan d'enthousiasme une défiance polie, mais un peu méprisante».

Comme il sut au besoin reconnaître ses erreurs et révoquer ses premiers jugements, certains commentateurs prompts à la récupération peuvent prétendre que, s'il se refusait au dogme comme à la révélation, il n'était sûr de rien, était torturé par le doute, obsédé par une présence qu'il décelait dans les forces mystérieuses de l'univers, dans la toute-puissance du destin, dans l'innommable comme dans l'ineffable ; que, s'il avait pu en rêver, c'est qu'il avait le sens du mystère de l'au-delà, d'une transcendance, de quelque nature qu'elle soit. Ainsi Sainte-Beuve crut pouvoir déceler un comportement d'attirance-répulsion face au paranormal et au religieux : «On a beau faire, on ne peut se purger de tout son christianisme. Mérimée ne croit pas que Dieu existe, mais il n'est pas bien sûr que le diable n'existe pas.» Mais l'écrivain lui répondit nettement dans une lettre à Madame de Rochejacquelein du 3 novembre 1856 : «*Vous ne pouvez comprendre [...] la différence qu'il y a entre les choses qui me plaisent et celles que j'admets comme vraies. Je me plais à supposer des revenants et des fées. Je me ferais dresser les cheveux sur la tête en me racontant à moi-même des histoires de revenants. Mais, malgré l'impression toute matérielle que j'éprouve, cela ne m'empêche pas de ne pas croire aux revenants, et sur ce point mon incrédulité est si grande que, si je voyais un spectre, je n'y croirais pas davantage*».

Sa postérité

Les esprits se partagent devant Mérimée. Personne ne reste indifférent : il séduit ou il irrite, et la réaction est toujours vive.

Stendhal fut un ami fidèle mais aussi un aîné quelque peu morigéné. Ce fut aussi quelque peu l'attitude de sainte-Beuve dont on a vu tous les jugements variés, mais en général favorables, qu'il porta sur notre auteur.

Victor Hugo, qui déjà ne l'aimait pas, ayant fait de son nom cette anagramme : M. Première-Prose, ne lui ménagea pas sa hargne quand il devint sénateur inamovible par la faveur de Napoléon III, parlant alors de lui comme d'«un homme naturellement vil», montrant sa férocité au hasard d'une comparaison : «Le paysage était plat comme Mérimée».

Baudelaire sonda l'auteur derrière son masque, dans un parallèle avec Delacroix (*'La vie et l'oeuvre de Delacroix'*, 1863) : «C'était la même froideur apparente légèrement affectée, le même manteau de glace recouvrant une pudique sensibilité et une ardente passion pour le bien et pour le beau ; c'était, sous la même hypocrisie d'égoïsme, le même dévouement aux amis secrets et aux idées de prédilection.»

Pour Jules Barbey d'Aurevilly, «M. Prosper Mérimée est un romantique de la première heure, un des plus vaillants, un des plus marquants. Talent brillant et noir comme l'Espagne qu'il a peinte et d'un raffiné qui va jusqu'à la scélérate.» Lui, qui considérait que trop souvent en 1845 les débordements de la sensibilité, de la description, de l'évocation historique, faisaient des ouvrages-fleuves, envahissants et protéiformes, préféra la mesure de Mérimée : «Il fut peut-être le seul sobre dans cette littérature enivrée». Il le définissait par une référence à première vue surprenante : «Il y a du Goya dans Mérimée». Il constata : «S'il exagéra quelque chose, ce fut une maigreur qui alla enfin jusqu'à la sécheresse», «Comme en condensant, il obéit à la nature d'un esprit qui peut pincer avec des doigts nerveux mais qui ne saurait étreindre à pleins bras, c'est le plus court qui vaut le mieux chez M. Mérimée, pour le connaisseur comme pour le public.» (*'Les oeuvres et les hommes'*, 1865).

Gustave Lanson mit en lumière ce que notre plaisir doit de plus aigu à l'apparent détachement du conteur : «Mérimée tient beaucoup à ce qu'il écrit, mais ne veut pas paraître y tenir. Il fait effort pour n'avoir pas l'air d'un écrivain de profession. Il s'est donné une spécialité, l'histoire, et surtout l'archéologie ; volontiers il présente ses nouvelles comme des propos d'archéologue qui évoque quelque souvenir de ses voyages [...] Il nous rappelle ainsi de temps à autre, de peur que nous ne l'ignorions, que ce n'est pas son affaire de faire un roman, et qu'il ne s'est mis à conter que par accident, pour nous faire plaisir.» (*'Histoire de la littérature française'*, 1894).

Anatole France posa cette question : «Ne sentez-vous pas qu'il y a sous son ironie une sympathie ardente? L'auteur de *"Colomba"* fut toujours ardemment convaincu de la légitimité des passions. Il ne leur demandait que d'être vraies et fortes.» (*'La vie littéraire'*, 1894).

Jules Lemaître apprécia : «À une époque où le génie français s'épanchait avec une magnifique intempérance, au temps où la poésie romantique, au temps des romans débordés, Mérimée, comme Stendhal (mais avec plus de souci de l'art), restait sobre et mesuré, gardait tout le meilleur de la forme classique [...] C'est pourquoi son oeuvre demeure. On dirait que sa sécheresse la conserve.» (*'Les contemporains'*, 1899).

Pour Rémy de Gourmont, «Mérimée avait presque toutes les qualités qui font un excellent écrivain : de l'imagination et de la mesure, de l'audace et du goût, de la pénétration, l'art d'observer la vie sans en avoir l'air ; mais il avait peu de style.» (*'Un célèbre amateur. Prosper Mérimée'*, *'Promenades littéraires'*, 1904).

Paul Bourget constata : «Mérimée possède une vision intérieure d'une précision d'appareil photographique et désencombrée de tous les détails inutiles, un esprit d'une impeccable sûreté qui ne retient, des physionomies, des attitudes, des paroles, que le significatif.» (*'Mérimée nouvelliste'*, 1920).

André Gide, en un temps où son idéal littéraire était encore très marqué par la fluidité expansive des poètes symboliques, après avoir relu *"La partie de trictrac"*, nota, dans son journal : «Je retrouve cette insupportable impression de devoir réussir et de perfection inutile qui m'exaspère d'ordinaire chaque fois que je rouvre Mérimée.» (8 décembre 1909). Ce fut, à peu de chose près, l'avis aussi de Julien Green : «Lu de Mérimée quelques pages dont l'ennuyeuse perfection me lasse. Il y a des phrases dont l'auteur est trop visiblement satisfait.» (*'Journal'*, 12 janvier 1929).

Mais Montherlant, dans sa préface à *"Carmen"*, en 1927, admira ce «livre qui de la première à la dernière ligne a été volontairement pauvre.» Aragon fut élogieux lui aussi : «Il passe pour un auteur

secondaire, mais son nom s'inscrit tout naturellement à côté de ceux de Balzac et de Stendhal.» - «Archéologue, voyageur sensible, qui traversa son temps comme l'Europe, prenant partout, mais ne se laissant pas prendre, il a, dans ce siècle d'écoles bruyantes, une place à part : il est presque de l'âge des grands romantiques, mais il a l'air d'appartenir à la génération suivante, celle qui ne s'émerveille plus des premiers tumultes. Il est à peine l'aîné des Jeunes-France, pourtant, qui furent les troupes de la bataille d'Hernani ; et il y a en lui quelque chose de plus moderne, à notre sens du mot, que chez Musset, Gautier, Borel ou Nerval.» ('*La lumière de Stendhal*', 1954).

En dépit de ses liens très étroits avec le Second Empire et grâce à la forme brève qu'il adopta, Mérimée ne connut pas de purgatoire au sein de l'école républicaine : dans le corpus des recueils scolaires, ses principales nouvelles ne cessèrent d'être étudiées. Il avait anticipé la vogue moderne de ce genre, comme de celle des «short stories» chères aux Anglo-Saxons. Il pourrait même être vu comme un précurseur de la manière directe, brutale, un peu sèche d'Edgar Poe, sinon du «roman américain» behavioriste où l'intérieur est montré par l'extérieur, où par un geste est suggéré tout le tumulte de l'âme, si ces Anglo-Saxons n'étaient pas si centrés sur leur seul monde et incapables de s'intéresser à la littérature d'Outre-Atlantique !

Il a sa place aujourd'hui parmi les classiques. Et connaît une gloire ininterrompue. Ses nouvelles sont rééditées sans cesse, sans cesse traduites. Comme, chez lui, la recherche de l'absolu et du sublime, dérisoire, cède la place à des croquis narquois et précis, cette sensibilité à la bizarrerie d'un monde quasi voué à l'absurde répondent à l'horizon d'attente du lecteur d'aujourd'hui, où la «postmodernité» ruine toutes les pensées à système, et privilégie l'esthétique du fragment. Le grand public aime le lire, pour le vif intérêt qu'éveille l'intrigue de ses nouvelles, pour la couleur locale, qui sont de mauvaises raisons prétend le public cultivé.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)